



BRABANT

BRABANT

Revue bimestrielle de la Fédération Touristique

Direction : Maurice-Alfred Duwaerts
Rédaction : Yves Boyen
Présentation : Georges Van Assel
Administration : Rosa Spitaels
Imprimerie : J.-E. Goossens, S.A.
Photogravure : Lemaire Frères
Couverture : le Berrurier

Prix du numéro : 30 F. Cotisation : 150 F. Etranger : 170 F.
Siège : rue Saint-Jean 4
1000 Bruxelles.

Tél. : (02) 13.07.50 - Bureaux ouverts de 8.30 h à 17.15 h.
Les bureaux sont fermés les samedis, dimanches et jours
fériés. - C.C.P. de la Fédération Touristique du Brabant :
3857.76.

Les articles sont publiés sous la seule responsabilité de
leurs auteurs. Ceux non insérés ne sont pas rendus.

Er bestaat eveneens een nederlandstalige uitgave van het
tijdschrift „Brabant”, die ook tweemaandelijks verschijnt
en originele artikels bevat die zowel de culturele, econo-
mische en sociale uitzichten van onze provincie belichten
als het toeristisch, historisch en folkloristisch patrimo-
nium.

Les lecteurs désireux de souscrire un abonnement com-
biné (éditions française et néerlandaise) sont priés de
verser la somme de 250 F (pour l'étranger 290 F) au
C.C.P. : 3857.76.

Editorial, par Philippe Van Bever	2
Woluwe-Saint-Pierre, par Georges Coustenoble	4
A l'ombre d'une enseigne, par C. Derie	6
Connaissez-vous ces musées bruxellois ?, par Geneviève C. Hemeleers	10
Couture-Saint-Germain, par Jean Piérard	14
Au fil de la Senne, par Joseph Delmelle	19
L'abbaye d'Affligem, par Emile Poumon	26
L'abbaye du Parc, par Henri Uytterhoeven	32
Bruxelles-Villers-la-Ville, par Yves Boyen	39

ICONOGRAPHIE PHOTOGRAPHIQUE

Woluwe-Saint-Pierre : Photo Promotion; A l'ombre d'une enseigne :
Aérophoto, Giraudon et A.C.L.; Connaissez-vous ces musées
bruxellois ? : Marcel Hombroeck, Georges de Sutter et Photo
Promotion; Couture-Saint-Germain : Hubert Depoortere, Georges
de Sutter et Fédération touristique du Brabant; Au fil de la Senne :
Georges de Sutter, De Meyer, L. Philippe et Fédération touristique du
Hainaut; Abbaye d'Affligem : Georges de Sutter et Hubert Depoortere;
Abbaye du Parc : A.C.L., de Sutter et Buyle; Bruxelles-Villers : Hubert
Depoortere, Georges de Sutter et Fédération touristique du Brabant.

Couverture : Pavillon Louis XV dans le Parc de Wolvendael à Uccle
(Photo : le Berrurier).

A INSI donc, nous voici une fois de plus à l'aube d'une année nouvelle. Cette période que l'on appelait autrefois « trêve des confiseurs » est souvent mise à profit pour dresser le bilan des activités passées ou préparer des actions futures.

La Fédération touristique n'échappe pas à cette règle. Je vous parlerai donc de 1970 !

Dès l'abord, il me faut souligner l'importance croissante, voire déterminante du tourisme, non seulement pour l'économie brabançonne, mais aussi nationale, et déplorer, par la même occasion, un manque de prise de conscience de ce problème économique par un grand nombre de nos responsables politiques et administratifs. Il est indispensable que l'on se rende compte enfin que d'ici dix ans le Tourisme sera l'une des trois branches les plus importantes de toute notre activité économique. A longueur d'années on nous rebat les oreilles, chacun allant répétant que nous vivons cette fameuse « civilisation des loisirs ».

Il est bien certain que nous sommes en pleine mutation, que nos us et coutumes changent à une allure vertigineuse, que nos traditions se perdent, que d'autres naissent (par exemple, celle qui veut que l'on parte en week-end, de préférence prolongé, le plus souvent possible et le plus loin possible). Civilisation des loisirs ! Suprématie de l'automobile, de la télévision, de l'avion. Jamais encore le libre déplacement des hommes n'a pris une telle envergure. L'introduction prochaine dans le trafic aérien de super-engins pouvant accueillir 400 passagers renforcera encore ce phénomène. Mais aussi, l'introduction généralisée de la semaine des cinq jours, l'allongement des congés payés et bien d'autres incidences socio-économiques. Arthur Haulot, commissaire général au Tourisme, soulignait d'ailleurs ce phénomène dans son éditorial du bulletin de l'Union internationale des organismes officiels de Tourisme : « l'évolution socio-économique des grandes masses de populations des zones industrielles va s'accroissant à un rythme puissant, même s'il est contrarié parfois par des « accidents de parcours » tels que les crises monétaires récemment survenues en Europe. Il s'ensuit une exigence de plus en plus grande, de plus en plus massive de débouchés touristiques, qui ne trouvera que partiellement réponse dans l'effort d'équipement des pays à vocation touristique traditionnelle ».

Nous y voilà !

En décembre 1969, Monsieur Bertrand, ministre des Communications, lors de sa visite officielle en Brabant, ne cachait pas ses appréhensions. Dans les loisirs accrus de nos populations de tous âges, il est sûr et certain que le tourisme - qu'il soit itinérant, de week-ends, de vacances en Belgique ou à l'étranger - prendra une place de plus en plus grande. C'est l'évidence même.



Si l'on veut donner à la masse de nos concitoyens l'équipement adéquat à ses besoins de loisirs dans dix ans, c'est aujourd'hui et non plus demain qu'il faut y penser, le décider et prévoir les investissements indispensables, toujours énormes en cette matière. Car, faute d'une sage prévoyance, tout l'avenir touristique de notre pays pourrait être compromis. Il est donc urgent, eu égard au développement de notre réseau routier en Brabant et de nos conditions socio-économiques, de déterminer quelles seront nos options dans l'établissement des futurs Centres de loisirs, de repos et de récréations.

Cet aspect préoccupant du problème devra trouver une solution en 1970. Il est lié aux travaux des organismes chargés par le ministère des Travaux publics de l'établissement des différents plans de secteurs pour le Brabant. Ces plans sont d'une importance capitale et, là aussi, des options devront être prises pour établir une politique de préservation des sites et des monuments. 1970 étant l'Année internationale de la protection de la nature et la Belgique y participant, le Brabant se doit d'adopter une attitude ferme pour la défense de ses espaces verts, de ses sites classés ou non, privés ou non, de ses monuments.

Enfin et surtout il nous faut nous restructurer.

Ce n'est pas la première fois que j'attire l'attention de nos responsables des différents syndicats d'initiative. Le « Tourisme de Papa » est mort et bien mort.

Ce qu'il nous faut en Brabant ce sont quelques grands et puissants syndicats d'initiative régionaux, dotés de moyens financiers adéquats. Ces nouveaux organismes doivent être dynamiques et comprendre les représentants des différents secteurs d'activités des régions, y compris ceux des organismes qui ont réalisé les plans de secteurs de notre Province.

C'est avec ces syndicats d'initiative régionaux que nous pourrons établir une politique touristique efficace et concrète, adaptée aux besoins de chaque région pour le bénéfice de la collectivité tout entière, mais qui sera toujours et obligatoirement économique.

Car n'oublions jamais que le tourisme est dans un état d'interdépendance vis-à-vis des divers secteurs productifs et que ses progrès bénéficient toujours, en fin de compte, à l'économie générale du pays.

Philippe VAN BEVER

Député permanent,

Président de la
Fédération touristique du Brabant

Woluwe - Saint-Pierre

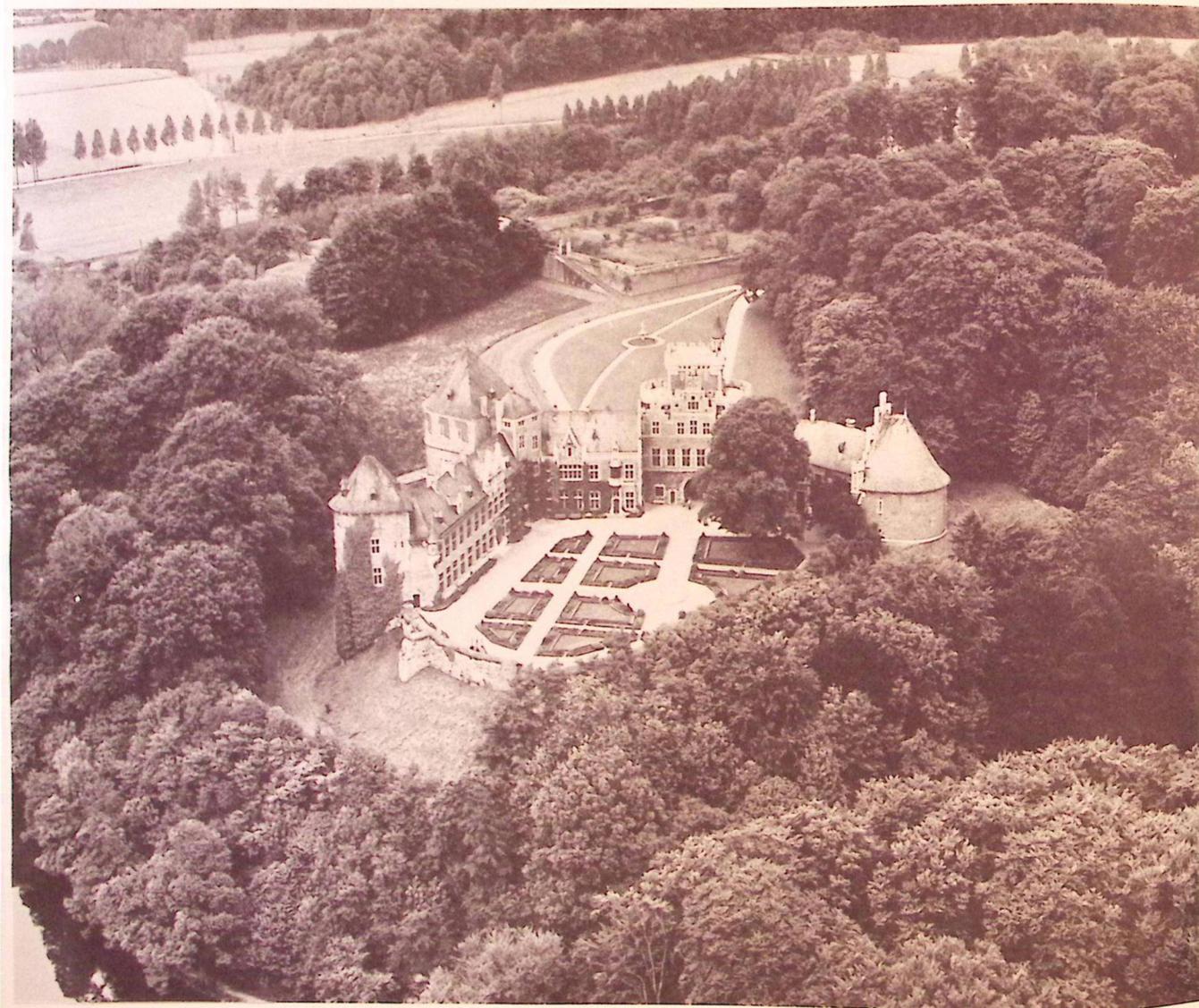
*Woluwe, tes aspects, purs joyaux du plan vert,
Ont attiré vers toi des milliers de fidèles
Luttant pour le séjour que ta beauté leur sert . . .
Un aimant de verdure épanouit tes ailes !
Wallons, Flamands, unis, s'x entendent à plaisir.
Et plusieurs pièces d'eaux, aux rives bien boisées,*

*Sortent vers Joli-Bois, où vont bientôt surgir
Au seuil de la forêt, des maisons enchantées.
Incessante cohorte, une cité grandit !
Nous te voyons aussi, Chant d'Oiseau et ton cloître,
Tourner vers l'avenue qu'un Grand Roi construisit,*

*Porter vers la Corniche un rayon qui voit croître,
Irradiant de grâce, un ensemble nouveau.
Et tes Etangs Mellaerts, voisins de Val Duchesse
Rêves de l'estivant, ébats du patineur
Riantes randonnées entreprises sans cesse
Et, comme un beau jardin, visage de bonheur !*

Georges Coustenoble





A l'ombre d'une enseigne

par C. DERIE

EN une arrière-saison où la plupart de nos amis de la gent ailée ont quitté les champs au-dessus desquels ils s'élevaient avec des cris d'allégresse, où la rose d'automne — plus qu'une autre jolie — nous gratifie de son chant du cygne, où un soleil oblique glisse entre les feuillages mordorés de nos arbres et tache d'or le sol encore imprégné de la rosée de la nuit, nous avons parcouru à nouveau, voici quelques années déjà, ces champs d'Entre Dendre et Senne de Pede, Scheut, Moortebeek où nous débouchâmes à la chaussée de Ninove devant une auberge à l'enseigne :

« Egmont ».

Egmont ?...
Nous nous posâmes la question : Quel rapport avec l'endroit ?

Il ne fallut pas longtemps pour réaliser que le nom d'Egmont fut lié quelque temps à GAASBEEK, pas fort loin de là. Et aussitôt surgit devant nous un autre héros, bruxellois, devançant Egmont de deux siècles : Everard 't SERCLAES.

Donnant libre cours à notre évasion, des campagnes fertiles aux vallonnements bleutés s'offrent à nos regards émerveillés : Schepdaal, le pays des fraises savoureuses, les deux Pede : Ste-Anne et Ste-Gertrude, région chère à Pieter Bruegel, le hameau de Quade-

wegen, qui ne pouvait mieux porter son nom, Vlezenbeek qui, dans les temps féodaux, fit partie de la terre de Gaasbeek.

Gaasbeek !... qui tient une place importante dans l'histoire de notre Brabant féodal.

Au Moyen Age, servant de repaire, de rempart et de refuge à ses seigneurs, des noms célèbres s'évoquent entre les murs de son manoir : Egmont, Hornes, Renesse de Warfusée, 't Serclaes.

't Serclaes... Comment devint-il l'ennemi n° 1 de Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaasbeek ?

Levons un coin du voile de l'Histoire de notre Ville et de notre Province. Le comte de Flandre, Louis de Male, était le gendre du belliqueux duc de Brabant Jean III, de par son mariage avec la fille de celui-ci : Marguerite. Les trois fils de Jean III : Jean, Henri et Godefroid étant morts avant leur père, la descendance de la famille de Louvain (1) n'était plus représentée que par des femmes : Jeanne, Marie et Marguerite.

Jeanne, l'aînée, épouse de Wenceslas de Luxembourg, occupa donc le trône brabançon.

Celle-ci à peine installée, Louis de Male, sous prétexte qu'il avait épousé une autre fille du défunt duc, exigea



En page de gauche : vue aérienne du château de Gaasbeek.

Ci-dessus : Louis de Male, comte de Flandre (dessin extrait du Recueil de portraits d'Arras).



le tiers du duché, la ville de Malines y comprise. A Asse, fut conclu un projet d'accord entre le comte et le duc, mais qui fut repoussé par les patriciens brabançons. Aussitôt les troupes flamandes envahirent la région du « Payottenland » entre Dendre et Senne et établirent leur camp au sud-ouest de Bruxelles au lieu-dit Moortbeek (2) aux confins de Molenbeek et Anderlecht. Cent mille hommes d'armes y auraient été rassemblés. Le mercredi 17 août 1356, les Bruxellois allèrent y attaquer les Flamands; ils étaient à peine un contre cinq. Ils furent battus et Bruxelles tomba au pouvoir du comte de Flandre qui fit hisser son étendard sur la Maison de l'Etoile, résidence de l'amman, siège légal du Justicier du duc. Le vainqueur, après avoir renouvelé entièrement le Magistrat, reçut l'obédience des habitants. Peu de temps après, le duché à peu près entier fut réduit à l'obéissance. Jeanne et Wenceslas s'étaient réfugiés dans le Limbourg où ils possédaient des terres.

Everard 't Serclaes n'accepta pas cette intrusion guerrière. En septembre 1356, après la défaite de la France à la bataille de Poitiers, Louis de Male se rendit à Paris, confiant le gouvernement de Flandre et du Brabant conquis à son épouse Marguerite. Ce fut le motif pour les Brabançons d'accélérer leurs préparatifs militaires en octobre. Bois-le-Duc était la seule ville qui n'était pas administrée par les partisans du comte de Flandre. Jeanne s'y était établie et de là, réveilla les sentiments de loyalisme des Brabançons (Bruxellois et Louvanistes). Les habitants restèrent favorables à Jeanne et Wenceslas, malgré toutes les intrigues des occupants et de leurs séides. Louvain avait même fait des démarches auprès des ducs, les assurant de son appui pour la reconquête du Brabant. Bruxelles et Louvain activèrent les préparatifs. Une armée de 1.200 hommes, dont plusieurs seigneurs limbourgeois, se mit en route. Le 21 octobre, le comte de Looz, avec d'autres seigneurs limbourgeois, envoyaient un

défi à Louis de Male, lui annonçant qu'ils rétractaient l'engagement d'obéissance et qu'ils se rendaient en Brabant. C'est alors, le 24 octobre 1356, que 't Serclaes accompagné d'une troupe d'élite bruxelloise, une centaine d'hommes, escalada les murs de la ville à l'endroit où se voit actuellement le raidillon de la rue d'Assaut. Les conjurés s'étaient retrouvés au Viquet du Loup. La rue 't Serclaes, qui relie la rue d'Assaut à la rue d'Arenberg, évoque le souvenir de cette magnifique prouesse. La nuit pluvieuse permit pourtant à la lune d'aider notre assaillant plein d'audace et de sang-froid pour réussir complètement et sans coup férir cette tentative. Il souleva les Bruxellois alertés. Les sbires de Louis de Male s'enfuirent vers la porte Sainte-Catherine qu'ils trouvèrent gardée. Une partie se précipita du haut des remparts, une autre fut faite prisonnière. L'étendard flamand fut arraché et le brabançon flotta à nouveau glorieuse-

ment à la Maison de l'Etoile, cette gracieuse maisonnette de la Grand-Place. Pour réussir son entrée nocturne dans Bruxelles, Everard s'était fié à sa connaissance parfaite des fortifications, son logis y étant voisin. Il descendit dans l'Etengat (l'actuelle rue de Berlaumont) près de l'impasse des Gloutons, où — en compagnie de quelques jeunes nobles et roturiers — il avait réussi à tromper la vigilance des sentinelles. De connivence avec le chef des milices bruxelloises, ils n'attendaient qu'un signal dans la nuit pour s'insurger : des flammes s'allumèrent, une à une, sur un toit près de Sainte-Gudule. L'assaut fut mené avec une telle rapidité que les corps de garde flamands n'eurent pas même le temps de se reconnaître. Le comte de Looz — sous les ordres duquel se trouvait 't Serclaes — et ses seigneurs limbourgeois et rhénans occupèrent ensuite la Ville et en informèrent immédiatement Wenceslas qui séjournait à Maastricht.

Presque en même temps, Louvain fut reprise, des Louvanistes ayant participé à l'assaut de Bruxelles. Le duc récompensa Everard 't Serclaes en le créant chevalier. A plusieurs reprises il fut nommé échevin de la Ville, ce qu'il était encore en 1388, lors de sa fin tragique. Ce fut cette déroute de Louis de Male qu'irritait Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaesbeek, qui en voulut personnellement à 't Serclaes, libérateur de la chef-ville (3) du Brabant. C'était un motif. Nous découvrons l'autre dans la « Biographie Nationale » de Quicke, t. XXV col. 721-725, où cet auteur raconte la mort du héros : « En 1388, Jeanne avait voulu engager à Sweder d'Abcoude, seigneur de Gaesbeek, de Putte et de Stryen, des villages appartenant à la mairie de Rhode sous l'ammanie de Bruxelles. Les échevins, se basant sur une clause de la Joyeuse Entrée défendant au duc toute aliénation de terres sans l'autorisation des Etats, s'y étaient opposés. Le seigneur de Gaesbeek, mécontent



de cette opposition, avait reporté sa haine sur l'un d'eux : Everard 't Serclaes. « En réalité, il convoitait certaines prérogatives que celui-ci avait acquises en même temps que sa seigneurie de Cruykenbourg (qui s'étendait sur Ternat, Wambeke et Lombeke-Sainte-Catherine). Au dire de Dynter, sa

femme en aurait parlé au bailli de la terre de Gaesbeek qui, étant un jour en compagnie de Guillaume de Clèves, bâtard du seigneur de Gaesbeek, rencontra Everard chevauchant sur la route de Lennick à Bruxelles. Ils le mutilèrent affreusement, en lui tranchant un pied et une partie de la langue et le laissèrent agonisant au milieu

des champs, où aucun sujet de la terre de Gaesbeek n'osa le secourir. Vinrent à passer le doyen de Hal, Jean de Stalle, et son clerc qui le firent transporter vers 3 ou 4 heures de l'après-midi dans un chariot à Bruxelles. Il mourut le 31 mars. Son assassinat fut vengé : les Bruxellois, aidés par des hommes d'armes envoyés par

Jeanne, détruisirent le château de Gaesbeek. » Julien Dillens, dans un magnifique bas-relief, appliqué rue Charles Buls, sur la façade de la Maison du Cygne (en dessous de la Maison de l'Etoile) a représenté ces divers épisodes. Tout cela nous vint à l'esprit en examinant les vieux coins pittoresques

d'Anderlecht et de Molenbeek dont les murs de l'« Egmont » étaient garnis et en laissant errer nos regards par-delà nos plantureuses campagnes de l'Entre Senne et Dendre, baignées dans une lumière douce et pastellisée. (1) Capitale du Brabant à l'époque. (2) Plus tard « Scheut ». (3) Louvain était toujours la capitale du duché de Brabant.

En haut, à gauche : le Monument Everard 't Serclaes placé à l'entrée de la rue Charles Buls, à Bruxelles. La partie centrale de ce monument est animée de trois bas-reliefs superposés, reproduits ci-dessus et représentant, de gauche à droite, la reprise de Bruxelles par 't Serclaes, l'entrée à Bruxelles de Jeanne et Wenceslas, et, enfin, la destruction du château de Gaesbeek par les Bruxellois en 1388.



Musée Constantin Meunier : « Maternité ».

Connaissez-vous ces Musées Bruxellois ?

par Geneviève C. HEMELEERS

TENANT fort bien leur rang parmi les plus courus de nos Musées, des Musées délaissés, ou des sections de Musées méconnus, existent à Bruxelles. L'ambition de certains d'entre eux est de grandir. Pour atteindre ce but, il est urgent que l'attention des Pouvoirs et du public, aiguillés par la presse, se tourne vers eux.

C'est le cas, notamment, de l'embryon du **Musée de la Photographie**, hébergé aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire du Cinquantenaire, dont la création remonte à l'année 1956.

A cette époque, 50 pièces de toutes

espèces et de provenances diverses avaient été réunies. Actuellement le fonds comprend un millier de pièces dont une partie est fort bien exposée à l'entrée du Musée (ouvert sur demande).

De plus, il existe dans des réserves environ 1.500 objets qui attendent d'être groupés, étiquetés, exposés. Constitué par des dons (du marquis de Wavrin entre autres), ce fonds s'est également enrichi de trouvailles curieuses et de dépôts effectués par le Musée Kodak de Harrow et par des particuliers.

Si les finances font défaut, le fait est

des plus regrettables. Mais si c'est l'indifférence des sphères officielles qui est responsable, alors c'est impardonnable car la photographie est — elle aussi — un Art et l'effort fait pour le mieux connaître mérite d'être encouragé.

Une bibliothèque, groupant déjà un millier d'ouvrages provenant tous de dons, est, dès à présent, mise à la disposition du public (l'après-midi du lundi au vendredi).

C'est le cas également du **Musée de l'Air** (l'une des sections du Musée Royal de l'Armée au Cinquantenaire). Notre Musée de l'Armée est l'un des

plus beaux d'Europe (dixit l'Amiral allemand Lorey qui, pendant la dernière occupation, en emporta 3.000 pièces comme butin de guerre). Fort heureusement il ne s'agissait que de « doubles », exception faite de l'une des fameuses mitrailleuses « Reigersvliet ». A propos, ces pièces nous ont-elles été restituées ?

Il y a quelques années déjà la Force Aérienne avait exprimé l'intention de créer un Musée de l'Air qui réunirait matériel et documents éparpillés dans les salles du Musée de l'Armée, auxquels viendraient s'ajouter ce qu'elle-même possédait déjà en propre et les dons de collectionneurs. Le hall Nord du Cinquantenaire, jouxtant le Musée Royal de l'Armée, était tout indiqué. Mais ce bâtiment vétuste (construit en 1880) ne convient plus aux nécessités de l'époque. D'autre part, les crédits promis par les Travaux Publics sont toujours attendus. Dans l'entretemps les collections sont soigneusement empilées... au détriment de leur conservation, cela va sans dire, malgré l'immense bonne volonté des responsables.

Par ailleurs, au sein de notre Alma Mater (50 av. Franklin Roosevelt) j'ai découvert le **Musée Zoologique de la Faculté des Sciences** : une grande salle rectangulaire renfermant de nombreuses vitrines, étagères et armoires murales contenant un matériel didactique très complet pour l'illustration des Cours pratiques donnés aux étudiants de cette Faculté : espèces zoologiques rares — squelettes et pièces anatomiques — bocaux dans lesquels macèrent des « choses » informes et mystérieuses — sujets exotiques — documentation théorique et pratique sur l'Histoire Naturelle et la conchyliologie.

Toujours à l'U.L.B., le **Musée Léon Leclère** (Fondation Archéologique de l'U.L.B.). Plusieurs essais infructueux m'ont laissé l'impression que ce Musée de moulages de sculptures antiques (peut-être uniquement réservé aux étudiants ?) était, d'une manière permanente, en réorganisation.

Le **Musée de la Brasserie**, installé de façon si parlante à la Maison des Brasseurs (XVII^e siècle), 10, Grand-Place, elle-même siège ancestral de l'Ancienne Corporation des Cervoisiers. — Dans les caves a été reconstituée une brasserie du siècle dernier avec ses cuves de bois, chaudière à feu nu, fourquets, seaux, cruchons, paniers à filtration. Dans un coin, une vieille tonnellerie avec son outillage. Et, à côté, un « estaminet » vit comme au temps passé... (ouvert tous les jours, sauf samedi, de 9 à 12 et de 14 à 17 h.).

Le **Musée Schott**, 27, rue du Chêne (ouvert les mardis et jeudis de 14 à 17 h. sauf jours fériés). Dans une jolie maison de la fin du XVII^e siècle sont exposés avec goût — depuis juillet 1967 — de précieux bois sculptés des XV^e, XVI^e et XVII^e siècles, des séries de bougeoirs en laiton, une su-

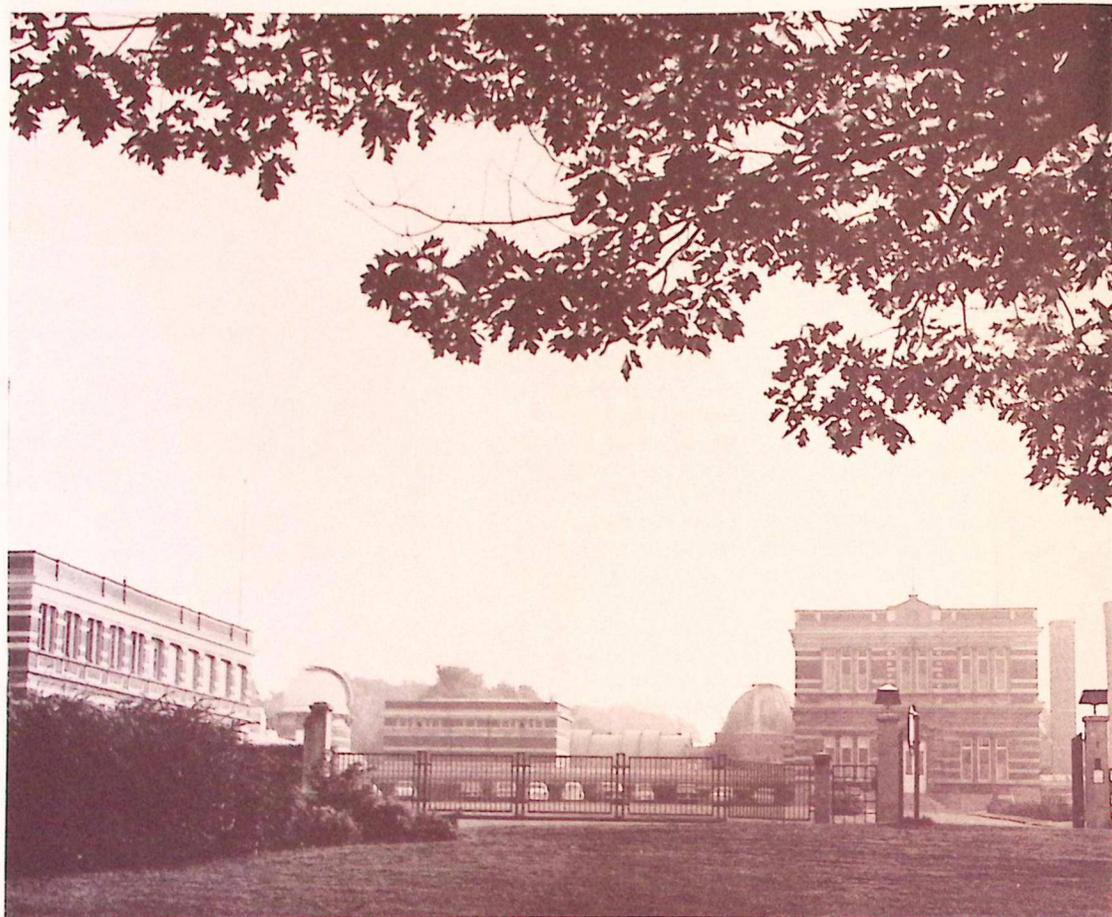
perbe collection de petits meubles de maîtrise, des ferronneries, des meubles anciens... tout ceci légué à la ville de Bruxelles, en même temps que l'immeuble, par un collectionneur, le peintre Philippe Schott.

Le **Musée du Théâtre de la Monnaie** (visible aux entractes). De riches collections se rapportant à l'activité du Théâtre depuis le XVIII^e siècle : maquettes, gravures, dessins, tableaux, sculptures, médailles, autographes, programmes d'époque, photos et souvenirs divers. De quoi contenter les amoureux de l'Art lyrique.

A la **Bibliothèque Royale de Belgique - Bibliothèque Albert I^{er} - 4**, bd. de l'Empereur, plusieurs sections ont un caractère muséologique ou historique. Ce sont : les Cabinets des Estampes, des Manuscrits, des Médailles; le Musée de la Littérature; la Réserve

Ixelles : La maison de Constantin Meunier où est installé le musée dédié au puissant et fécond peintre-sculpteur.





Uccle : Observatoire Royal de Belgique.

précieuse; les sections des Cartes, des Plans et de la Musique (tous les jours ouvrables, de 9 à 12 et de 14 à 17 h.).

De plus, un plaisir délicat est réservé aux yeux, à l'esprit, au cœur des amateurs : la visite de la « Galerie des Cabinets de travail ». — Ce sont ceux de : Verhaeren, Michel de Ghelderode, Max Elskamp et Henri Van de Velde. En outre on peut de nouveau pénétrer dans la petite chapelle de Nassau, ce joyau du XV^e siècle intégré à la Bibliothèque.

Le Musée Constantin Meunier, 59, rue de l'Abbaye (ouvert les dimanches, de 9,30 à 12,30 h. : les lundis, mercredis,

vendredis et samedis, de 9 à 12 et de 14 à 17 h.). Ce charmant musée, inauguré en 1939, est installé dans la maison même que l'artiste fit construire en 1900 et où il mourut en 1905. Son atelier, situé au fond du jardin, est tel qu'il l'occupait; ses œuvres (près de 700) sont disséminées partout, qu'elles soient picturales ou sculptées dans le bois ou le bronze. Le Musée Camille Lemonnier, installé depuis 1945 au 1^{er} étage de la Maison des Ecrivains, 150, chaussée de Wavre (ouvert les mardis et jeudis, de 15 à 17 h.). — Deux salles sont consacrées à la mémoire du grand écrivain belge (1845-1913). Le cabinet de travail qu'il

avait rue du Lac à Bruxelles a été, notamment, fidèlement reconstitué : meubles, bibliothèque contenant les éditions de grand luxe et originales de ses œuvres, albums, manuscrits, portraits, tableaux, bronzes, correspondances.

Le Musée d'Art Chinois (privé) installé chez les Missionnaires de Scheut, 476, chaussée de Ninove (visites sur demande). Un grand nombre d'objets à caractère religieux ou folklorique sont présentés avec clarté; des bijoux, des émaux, de somptueuses faïences, un attirail de fumeur d'opium. Un temple bouddhiste et une pagode sont strictement restitués.



Saint-Gilles : Une des salles du Musée Horta.

La Maison des Arts (147, chaussée de Haecht), dépendant de l'Administration communale de Schaerbeek. Ce bel immeuble, au charme rustique, a des antécédents historiques. En 1830, demeure de la famille Eenens, il vit le prince Frédéric des Pays-Bas, général en chef de l'armée hollandaise qui se battait dans le Parc de Bruxelles, s'y arrêter l'espace d'une nuit avant de donner l'ordre de retraite devant la fougue des patriotes. Devenu Centre culturel de la commune de Schaerbeek, toujours entouré d'un beau jardin calme, l'immeuble renferme de nos jours un Musée folklorique composé de souvenirs et de documents con-

cernant la vie de la commune. Il s'y trouve aussi un « estaminet » 1900 authentiquement ressuscité grâce au mobilier et aux objets, tous d'époque. A l'étage a été reconstitué l'atelier du peintre Florimond Bruneau qui habita Schaerbeek.

Un Musée inaccessible au public car il est réservé aux astronomes, c'est celui de l'Observatoire Royal de Belgique, à Uccle (3, avenue Circulaire). L'Observatoire, érigé entre 1827 et 1834, par Adolphe Quetelet sur les hauteurs dominant la vieille Porte de Schaerbeek, fut transféré à Uccle en 1885 (les installations furent achevées en 1891).

Par contre, les différents pavillons de cet Institut peuvent être visités, sur demande, pendant la période d'été.

Enfin, la Maison Horta, le plus grand architecte de la « belle époque », est maintenant honorée selon ses mérites : elle est convertie en musée depuis le 8 mars 1969 (25, rue Américaine, visites les lundis, mercredis et vendredis, de 14 à 17 h. et sur rendez-vous) : mobilier, objets, tableaux (bibliothèque accessible, les mercredis, de 14 à 17 h. et les vendredis, de 9 à 12 h., ainsi que sur demande). Voilà de quoi sillonner la ville, frapper aux huis, satisfaire des curiosités, accroître le savoir.

Couture- Saint-Germain

Petit village
aux larges
horizons

par Jean PIERARD

Membre de l'Association des Ecrivains belges.



CHACUN porte en soi le village où il voudrait vivre et s'il ne le connaît pas encore, les yeux fermés, il se plaît souvent à l'imaginer.

C'est ainsi que le mien, je l'ai artificiellement construit en rêve, comme la plupart des gens qui vivent en ville, petit, mais avec beaucoup d'espace vert tout autour, un peu vallonné et boisé, les grandes étendues désertes font trop sentir notre abandon. J'y faisais couler aussi, pour l'agrémenter, une petite rivière qui l'éclairait tout entier, une rivière, la seule à faire du bruit en passant sur son sol. Et comme nous avons tous notre part de romantisme, j'ajoutais un vieux château au long passé qui sommeillait près d'un étang calme. Enfin, c'est ainsi que je voyais mon village quand, fatigué du bruit de la ville, j'inventais

un refuge de verdure et d'eaux vives pour me reposer l'esprit.

Jugez de mon étonnement quand, il y a quelque temps, je découvris Couture-Saint-Germain. Ce village correspondait tellement à ma vision intérieure que j'eus l'impression d'y être déjà passé. Il en est ainsi de certains rêves qui inventent des lieux que l'on retrouve après, aussi réels que les rêves eux-mêmes. C'est, je crois, parce que notre nature en a grand besoin que, pendant le sommeil, elle nous procure ces moyens d'évasion qui nous font défaut et que nous désirons fortement sans le dire à personne.

Or donc, je connus Couture-Saint-Germain avant d'y mettre les pieds. Mais ce n'est que lorsque j'y suis allé, que je l'ai découvert vraiment et que je suis devenu un ami de son paysage, un paysage que je ne cesse d'admirer

quand, au hasard d'un week-end, je puis m'y retrouver, délivré des soucis et des vaines images.

Vous savez que c'est la Lasne qui l'abreuve et qu'à cinq kilomètres à peine de Plancenoît et à seize de Nivelles, il n'est pas bien difficile de l'atteindre. Les routes qui y mènent, sont en excellent état et traversent de vastes étendues qui furent jadis l'occasion pour les généraux de largement déployer leurs armées. Un horizon immense. Par temps clair, il vous plonge dans l'infini de ses champs, de ses bois et de ses fermes.

Un pays de poètes aussi. Comment eût-il pu en être autrement quand on est aussi bien placé que lui sur la carte de la terre et que sa rusticité première n'a pas encore été commercialisée au point de le voir privé de tout ce qui fait son charme naturel.

Couture-Saint-Germain a été le village de quelques-uns de nos meilleurs écrivains et poètes.

C'est dans son petit cimetière communal que repose Lucy Abrassart, l'auteur de tant de recueils délicats et profonds sentant bon le roman pays de Brabant. Rappelons : « La Quête de Lumière », « La Face du Soleil », « Remous », « Narcisse », « Rira mon chant si beau » et « L'Espace d'un Pardon », poèmes généreux et purs comme le cœur de l'auteur.

Il n'est pas douteux que c'est Couture qui lui a inspiré ses plus beaux vers et que la nature qu'elle a si bien chantée, est celle de son pays, du bois de Couture surtout où elle s'est souvent promenée :

*Je viens tendre mon cœur
Ainsi qu'on tend la main
Au bois qui se dépouille*

*Pour blanchir sous les pleurs
Pardonnés du matin
Quelque trace de rouille.*

ou encore :

*La lune s'est levée,
Très douce, sur les bois.
Lors, j'ai vu comme en rêve,
Ta présence avivée,
Le déni de tes doigts
Et leur offense brève.*

Sur les collines qui bossellent le village, elle a souvent marché aussi en écoutant la chanson du vent dans les arbres :

*Ah! ne vois-tu la foi sourdre
du dénuement ?
N'entends-tu pas aussi balbutier
la colline ?*

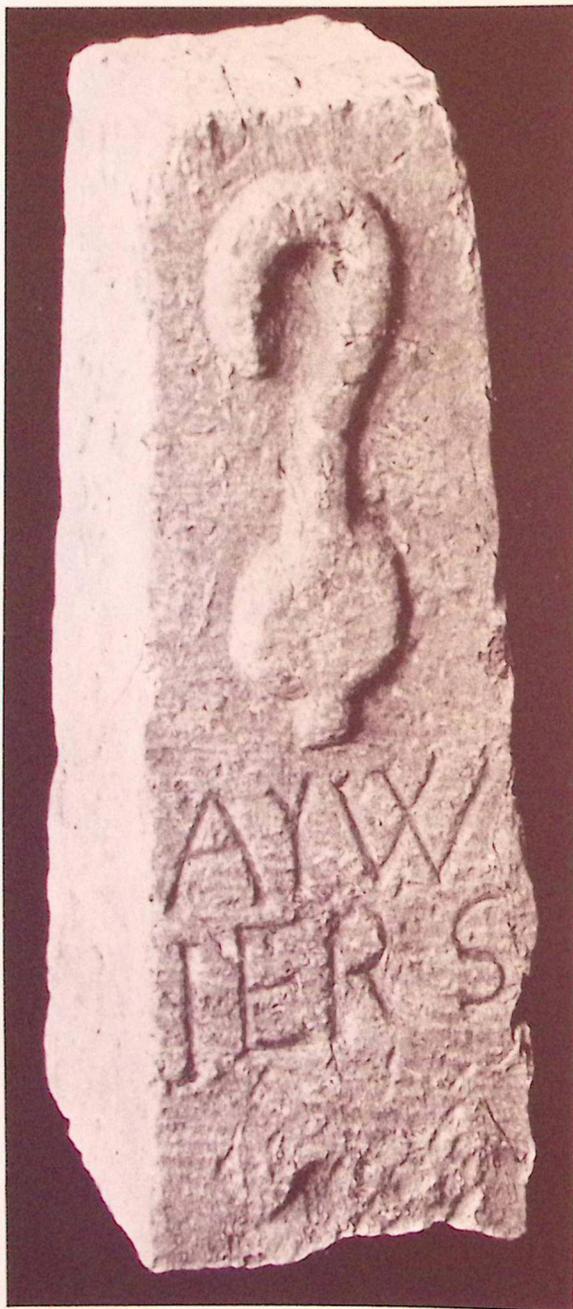
*Ni les herbes prier, ni pousser la racine
Tandis que ton flanc mûr
délivre son tourment ?*

Ancienne Abbaye d'Aywières : De gauche à droite, l'entrée de l'enclos réservé aux moniales, la Porte dite d'en bas et la Porte de Sainte Lutgarde.

Au cours d'une certaine journée littéraire en Brabant wallon à laquelle j'ai participé, on a évoqué ainsi les mérites de Lucy Abrassart, de Joseph Coppens également qui a habité à Couture et qui est devenu le chef de l'école dialectale nivelloise.

A l'école primaire, près de la maison communale, la plus petite de Belgique, je me suis assis, ce jour-là où nous fûmes reçus, sur le banc où peut-être s'était assis avant moi Georges Pierre, enfant de Couture et poète, auteur du « Bal des Ombres ».

Couture-Saint-Germain : Borne de l'ancienne abbaye d'Aywières.



Désiré Denuit, qui est né à Chapelle-Saint-Lambert, a fréquenté aussi la modeste école communale de Couture. Il a consacré au village de son enfance une remarquable monographie qui lui valut, en 1965, le Prix Edgard Spaelant. « Un village parmi tant d'autres, Couture-Saint-Germain », tel est le titre de cet ouvrage qui évoque, avec un rare bonheur, l'histoire et la fraîcheur sylvestre de cette paisible localité.

L'histoire de Couture-Saint-Germain dont la population actuelle atteint à peine un millier d'habitants égaillés parmi ses 377 hectares de pâtures et de grandes terres à blé, se confond avec celle de l'abbaye d'Aywières. Relater l'histoire de l'abbaye si riche en souvenirs, c'est retracer, en fait, celle de Couture, Coulsture ou Culture-Saint-Germain comme on l'appelait autrefois, en latin *Cultura Sancti Germani*.

Le nom du village s'adjoignit le nom de Saint Germain parce que la paroisse fut dédiée à ce saint et que, sur son territoire, jaillissait aussi cette fontaine miraculeuse de Saint Germain qui fut jadis célèbre par plusieurs miracles et par ses pèlerinages.

Comment résister à l'invitation de visiter Couture-Saint-Germain ? Sans doute, le lecteur s'étonnera-t-il de tels propos. A cette époque du cosmos, comment peut-on, en effet, s'intéresser encore à un itinéraire régionaliste, à Couture, en l'occurrence, avec sa petite église datant de 1843 ? Et pourquoi pas ? Comme l'écrivait Pierre Bourgeois, n'est-ce pas « le propre de la curiosité poétique d'unir les racines aux étoiles, la mémoire active de l'enfance aux sollicitations de l'heure présente. Et s'il est doux de se souvenir de son village natal, est-il artificiel de frémir au contact des mondes inconnus, d'avoir des antennes braquées sur les galaxies ? ». Est-il vain enfin de croire au bonheur simple, à portée de la main ?

Suivons donc les traces des poètes et allons à l'abbaye d'Aywières, près de cet étang un peu triste qui retient, dans ses eaux, des souvenirs vieux de plusieurs siècles. Son calme régénère la pensée et, entre les murs qui subsistent de ce qui fut la demeure des sœurs de l'Ordre de Cîteaux, apprécions cette solitude qui étend son royaume jusqu'au plus profond de nous :

*Solitude, ô toi la plus fidèle,
La plus exacte et la plus sûre...*

Musique des souvenirs évoqués par Hélène Du Bois, poétesse du Brabant wallon.

C'est plongée dans cette solitude monastique que vécut Sainte Lutgarde et c'est en elle qu'elle mourut en 1246.

La fondation de l'abbaye remonte à l'an 1202. Elle fut alors créée au village des Awirs, près de Liège, d'où elle tire d'ailleurs l'origine de son nom. Quelques femmes vivaient là en commun sous la règle de Saint Benoît. En 1210, elles s'établirent à Lillois où un prévôt de Nivelles leur accorda le bénéfice de quelques terres. De son côté, le duc de Brabant, Henri, leur promit aide et protection, selon l'expression de l'époque, et confirma au monastère la possession en plein fief de ses biens, biens qui étaient déjà très importants et qui comprenaient, outre des terres à culture, un bois, des prés et de nombreuses dépendances.

En 1215, les religieuses de Lillois, tout en gardant ces propriétés et pour des raisons qu'il serait trop long d'exposer, préférèrent changer de résidence une nouvelle fois. C'est alors qu'elles s'installèrent définitivement à Couture où un domaine fort étendu leur avait été donné par un châtelain de Bruxelles.

Ce domaine de Couture s'agrandit encore au fil des ans et devint l'un des plus considérables parmi ceux possé-

dés par les monastères cisterciens. Il comprenait à peu près 2.500 hectares, écrit l'abbé Ploegaerts dans son « Histoire de l'abbaye d'Aywières ». « Constitué dans ses grandes lignes dès le XIII^e siècle, ce domaine a peu varié en fait au cours des temps. Certes, des modifications se sont produites, des échanges ont eu lieu, des achats ultérieurs ont été faits, mais les grandes lignes existent dès le début et ce domaine fut bien conservé. »

La raison de cette conservation presque intacte du patrimoine des religieuses d'Aywières, réside dans le fait que celui-ci représentait la dotation de l'abbaye et qu'il servait à l'entretien de toute la famille monastique. Contrairement à ce qui se passait dans les abbayes d'hommes, les religieuses d'Aywières ne pouvaient pas exploiter elles-mêmes. Elles devaient louer leurs fermes et leurs terres dont le revenu leur était d'une absolue nécessité. « La dot d'entrée, écrit encore l'abbé Ploegaerts, n'était pas toujours exigée ou, du moins, se réduisait à peu de chose. »

Quand on examine l'étendue du domaine d'Aywières, à diverses époques, aux XIII^e, XIV^e et XV^e siècles et plus précisément, en 1632, 1701 et 1787, années pour lesquelles nous possédons exactement la situation terrienne de l'abbaye, on constate qu'il n'y a eu guère de profonds changements enregistrés.

Outre sa puissance domaniale, l'abbaye possédait, à Couture et à Maransart, la haute, moyenne et basse justice, le droit de la pêche, de la chasse et encore d'autres privilèges particuliers.

La suite de l'histoire ne fut guère plus favorable à Aywières qu'à nos autres monastères dont elle partagea le sort. Les guerres religieuses du XVI^e siècle et la tourmente révolutionnaire de la fin du XVIII^e siècle entamèrent et consommèrent son autorité et sa puissance temporelle.

La Révolution française ferma l'abbaye en 1793. En 1796, toutes ses propriétés furent confisquées et vendues comme biens nationaux. La belle église romane dans laquelle les religieuses avaient fait leurs dévotions pendant six siècles fut détruite. Seule l'habitation du directeur spirituel de l'abbaye et quelques autres constructions furent épargnées. Ce sont ces bâtiments que l'on peut encore admirer aujourd'hui.

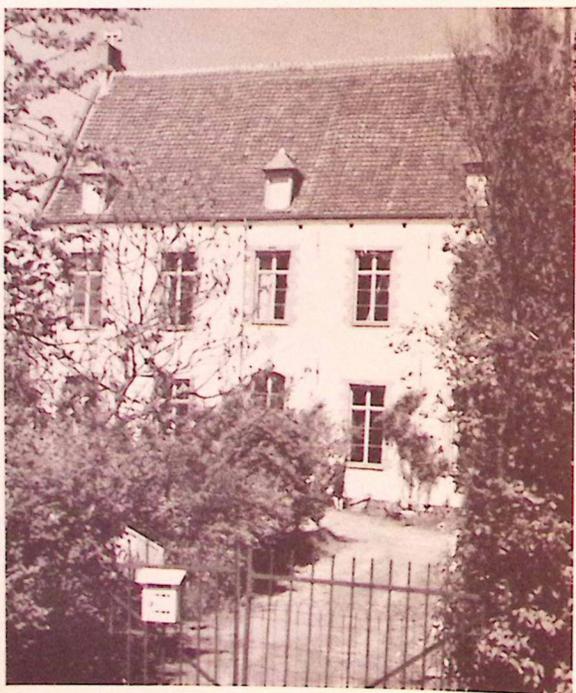
Deux portes d'entrée monumentales datant du XVIII^e siècle donnent accès à ces bâtiments par une large cour entourée de murs d'enceinte. La maison du directeur spirituel est actuellement transformée en château et, tout près, l'étang, où glissent des cygnes, s'allonge mollement avec quelques rides qui le sillonnent de leur mélancolie.

Peu de vestiges subsistent encore de ce qui constitua la décoration intérieure et l'ameublement de l'abbaye. Il y a cependant cette émouvante sculpture représentant le Christ et Sainte Lutgarde qui se trouve à l'église de Ways où l'on va encore à présent vénérer la célèbre sainte moniale d'Aywières.

C'est une poésie douce et tranquille qui s'exhale de ce léger vallonement où repose l'abbaye, une poésie de recueillement, un peu triste, comme aux abords du Lac d'Amour à Bruges. La Lasne n'est pas loin de ce beau coin de Couture. C'est une rivière pacifique et lente comme son nom. Entre sa vallée et celle de l'Ohain, d'une butte que je connais, le regard peut embrasser une vaste étendue de terres et de bosquets, de champs bistres semés de hameaux. Là-bas, les massifs de la forêt de Soignes, le village d'Ohain émergeant de bouquets d'arbres; ici, quelques fermes disséminées dans de grandes prairies. C'est, à coup sûr, un des plus beaux panoramas brabançons.

Peut-être ne retrouve-t-on pas à Ay-

Ancienne Abbaye d'Aywières. Ces quelques dépendances, qui allient la robustesse à l'élégance, figurent parmi les rares vestiges de ce qui fut l'un des foyers spirituels les plus florissants du Brabant wallon.



wières ce qui fait le charme des sites dans lesquels se trouvent nos autres abbayes — je songe, à ce propos, à Sept-Fontaines, au vallon de Groenendaël, à l'abbaye de Villers et au Rouge-Cloître — mais il faut y aller cependant pour admirer les beaux points de vue des environs immédiats. Il faut y aller pour se promener dans le bois de Couture. Le pays se vallonne là fort agréablement. Par un de ses nombreux chemins sablonneux et très pittoresques, sous le couvert des arbres, descendez vers ce qui fut la fabrique de soie artificielle de Couture pour franchir ensuite par la route, la première poterne de l'abbaye.

Couture-Saint-Germain emplira votre journée de belles promenades agréables et boisées. Quittant son abbaye par le chemin qui monte à la ferme d'Hubermont, le paysage réellement sauvage, que vous découvrirez, vous étonnera de ne vous trouver qu'à quelques kilomètres de Bruxelles.

Sur la crête, par les bois de Maransart, Plancenot, d'historique mémoire, apparaîtra à l'horizon dans le bel étagement de ses environs. Il faut traverser aussi, après l'avoir suivie, la Lasne, près de sa source, à l'origine de ce fil d'eau qui donne au pays que je viens de décrire, sa vie et sa beauté, tout l'attrait enfin d'une nature où l'esprit peut encore se reposer. Traverser la Lasne pour trouver d'autres chemins à travers champs ou encore aller, de l'autre côté, vers la grosse ferme de Moriensart.

La journée sera certainement trop brève pour vous offrir tout cela. Il n'est alors que de retourner, un jour prochain, dans ce beau coin de notre Brabant pour répondre aux sollicitations de cette terre toute proche de vous et reprendre avec elle le dialogue interrompu que vous achèverez en éprouvant toujours autant de satisfaction. En ce temps des colloques, c'est le dialogue le plus fécond qui puisse être.

Au fil de la Senne

par Joseph DELMELLE



La Senne entre Rebecq et Rognon.

On sait que la Senne prend sa source en Hainaut et que, à peine sortie de terre, elle arrose cette ville de Soignies où, remontant le cours du temps, nous rencontrons un voyageur appelé Jacques de Leussauch ou de Leussau, dit Lessaboeus ou Lessabée. Né sans doute dans le nord de la France à la fin du XV^e siècle, mort à Tournai en 1557, Lessabée nous a laissé des pages d'un grand intérêt qui, écrites dans un style embarrassé et un latin incorrect, ont été traduites et adaptées par la Société des Bibliophiles belges et publiées, en 1885, sous le titre : **Description abrégée des villes, des localités les plus renommées et des monastères du Hainaut et de quelques contrées voisines.**

Lessabée, donc, s'est arrêté à Soignies et s'est exprimé de la sorte au sujet de cette ville :

« Soignies, d'après la tradition, a pris son nom des Sénonais qui la fondèrent. Ce peuple y versa son sang dans de nombreux et mémorables combats, quand il essaya, mais sans succès, de réduire par la force et la crainte les Belges sous son pouvoir. La ville est arrosée par un ruisseau qui anciennement portait le même nom que le fleuve qui traverse la cité de Paris, mais insensiblement cette dénomination s'est corrompue dans le langage vulgaire... ».

Le ruisseau auquel Lessabée faisait allusion est notre

Senne qui, contrairement à ce que prétendait l'écrivain, n'a jamais été appelée **Sequana** ou Seine. Entre le fleuve qui arrose Paris et notre petit cours d'eau, quelle parenté pourrait-il bien exister ?

Après avoir arrosé Soignies, la modeste rivière se dirige vers Horrues et Steenkerque et ne tarde pas à pénétrer en Brabant du côté de Rebecq. A ce moment déjà, elle a reçu les apports de maints ruisseaux champêtres. A Tubize, passé Quenast, elle recevra cette Sennette qui pose un problème aux orographes. Au moment où les deux cours d'eau font leur jonction, la Sennette, en effet, a un débit de 27.000 litres tandis que la Senne n'a que les deux tiers de ce débit-là, soit 18.000 litres seulement. Il en résulte que, à partir de Tubize, la Senne devrait changer de nom et prendre celui de son important affluent. Le même problème d'appellation se pose, on ne l'ignore pas, pour d'autres cours d'eau. A partir de Liège, la Meuse ne devrait-elle pas prendre le nom de l'Ourthe ? Depuis le point de confluence, la Seine ne devrait-elle pas s'appeler l'Yonne; la Loire ne devrait-elle pas être rebaptisée Allier ?

La Senne, donc, ne devient vraiment elle-même que du fait de l'apport généreux de l'un de ses affluents au moins, la Sennette. C'est pourquoi, il nous semble équitable et logique, avant de poursuivre, de rendre hommage à la



Ecaussinnes-Lalaing, le jour du traditionnel « goûter matrimonial ».

Sennette et, aussi, à ses affluents dont la Samme. Célébrant son Brabant wallon natal, le regretté Gaston Baccus disait :

*J'aime les noms chantants de tes eaux puériles :
la Samme, le Cala, le Pisselet, la Dyle !
J'aime la beauté sobre et le charme engageant
de tes sites à la mesure de nos gens !*

*Je sais qu'il est partout des collines pareilles,
d'aussi beaux champs de blé, de plus rares merveilles :
que l'homme d'ici n'est ni pire ni meilleur,
ni plus grand ni plus vrai que les hommes d'ailleurs ;*

*Je sais... Mais nulle part, de mon cœur à l'argile,
et du ciel à mon cœur, des chaînes plus subtiles
n'ont plus solidement attaché leurs maillons
que l'amour qui me lie à toi, Brabant wallon !*

La Sennette, la Samme, leurs affluents et sous-affluents drainent les eaux d'une large portion du Brabant wallon et, aussi, d'un important secteur du Hainaut. Ces rivières et ruisseaux traversent un très beau pays évoqué dans un poème d'André Williot-Parmentier :

*Cette terre est latine où repose Waudru
Et Vincent, Sonégien de la plus pure espèce.
Je conjugue au présent le passé parcouru
Car le vent de la course a ranimé la braise.*

*La noble nef où veille encor sainte Gertrude,
Dans le roman pays du duché de Brabant,
Est d'un esprit si fin qu'on en fit une étude.
Le visage wallon la regarde en priant...*

*Et Braine dit le Comte, et Feluy, seigneurial,
Ronquières, Faucuwelz, Rebecq et Hennuyères,
Mignault dans ses épis, dans ses bois Virginal,
Et Oisquerq, mystérieux de cendre et de fougères...*

Le pays est très beau et les petits cours d'eau dont il a été question paraissent avoir choisi, avec un discernement d'esthète, les villages qu'ils arrosent. C'est ainsi que la Sennette, venant de Familleureux, se glisse entre les deux Ecaussinnes. Les Ecaussinnes ! Vous rappelez-vous les vers de Max Elskamp :

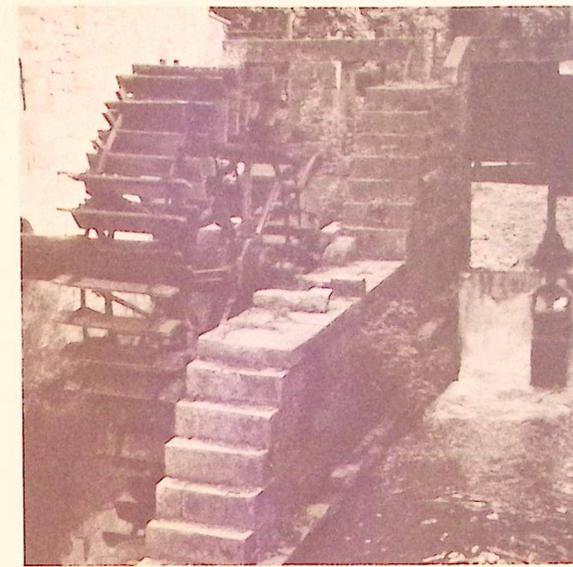
*O Claire, Suzanne, Adolphine,
O ma mère des Ecaussinnes,*

*A présent si loin qui dormez,
Vous souvient-il des jours d'été,*

*Là-bas en Août, quand nous allions
Pour les visiter nos parents,*

*Dans leur château de Belle-tête,
Bâti en pierres de chez nous,*

*En cette douce Wallonie
D'étés clairs là-bas, en Hainaut,*



Braine-le-Château : une roue de bois, un ruisseau qui gazouille...

*Où nous entendions d'harmonie
Comme une voix venue d'en haut,*

*Le bruit des ciseaux sur les pierres
Et qui chantaient sous les marteaux,*

*Comme cloches sonnantes dans l'air,
Ou mer au loin montant ses eaux,*

*Tandis que comme des éclairs
Passaient des trains sous les ormeaux...*

Max Elskamp, dont la petite enfance s'est passée aux Ecaussinnes, n'est pas le seul poète à avoir dit les séductions de cette terre wallonne où la Sennette glisse sous l'aile rouillée de quelque vieux moulin et, avant de couler presque en bordure de la Place de la Ronce, où se déroule le traditionnel « Goûter matrimonial » du lundi de la Pentecôte, traverse le parc d'un château. Il y a la Sennette et, aussi, la Samme, la Thines et, parmi d'autres ruisseaux, le Hain. Et il y a, perles d'un collier dont ces eaux sont le fil, hameaux, villages et petites villes dont, par exemple, Braine-le-Château avec son vieux moulin hydraulique salué par Liliane Perraudin :

*Il est tapi dans l'ombre
d'une maison de pierre ;
dans ce petit coin sombre
sa mine est fort altière :
une roue de bois,
un ruisseau qui gazouille,*

*où peut-être parfois
s'abreuve une grenouille ;
des vanes en chômage
retiennent l'eau sauvage
et le vieux moulin dort,
rêvant des siècles d'or
où les sacs de grain blond
arrivaient à foison
et partaient en farine.
Il avait belle mine
le beau moulin-à-eau
de Braine-le-Château...*

La Senne nous rappelle et nous la rejoignons en vue de Lembeek où elle dessine une large courbe. C'est là, et grâce à elle, qu'aurait été créée cette bière, appelée « Lambic », dont on se souvient encore. Hal est déjà en vue. Hal, qui était autrefois une ville hennuyère, ressemble, écrivait Arthur De Rudder il y a une quarantaine d'années, à « une enfant blonde assise sur les rives vertes de la rivière ; cette rivière c'est la Senne, pure encore des boues et des déchets que viennent, plus loin, déverser dans ses eaux les usines prochaines ». Sans doute n'en est-il plus tout à fait de même aujourd'hui mais, en dépit de tout, Hal demeure une petite ville charmante. On connaît sa célèbre Vierge noire, sa basilique, sa place et la statue au violoniste Servais. Ce que l'on ignore en général, c'est la place qu'occupe la cité dans la géographie littéraire. Des dizaines d'écrivains y sont venus. Nous pensons à Juste-Lipse, à Victor Hugo, à Alexandre Dumas, à d'autres encore. Nous pensons aussi à Henri Conscience, qui y a séjourné souvent entre 1874



Un autre Maelbeek décrit de bien gracieuses arabesques dans la romantique campagne de Grimbergen.

et 1880. Et nous pensons également à tous les écrivains qui ont vu le jour à l'ombre de Notre-Dame, à Jan et Petrus Coens, Jan Borremans, Jacques De Bue, Jozef Boon et, parmi tant d'autres, Albert Guislain, membre de l'Académie, chantre attiré de la vie bruxelloise, décédé voici un an à peine.

Ne nous attardons pas et, via Buizingen, avec la Senne, nous gagnons Beersel qui, écrivait Prosper Roidot,

*...est un village
où partout on a l'air d'avoir un grand bonheur...*

*Le village est dans le sureau
comme une flamme dans la lanterne.
On entend braire un âne.
On a quitté les prés
et les pesants troupeaux
ivres de vent et de luzerne
dans les étables sont rentrés...*

Mais, quand on parle de Beersel, on voit se profiler immédiatement, sur l'écran du ciel, les tours d'un château présent dans un poème de Lina Gabriel :

*Si les vieilles tours pouvaient parler.
Si nous pouvions comprendre le langage secret
de leurs pierres qui peut-être s'émeuvent
chaque fois qu'un printemps leur est redonné
le printemps fleuri d'un beau cerisier*

*qui est comme un essaim de papillons blancs
posé là dans son vol joyeux...*

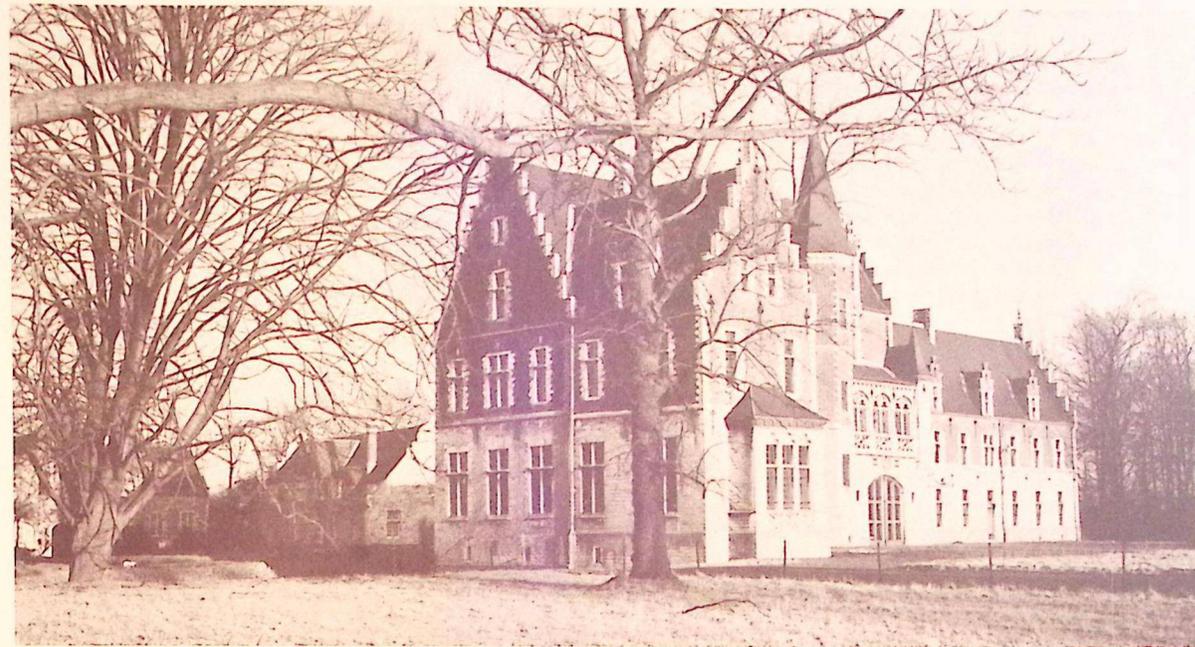
Ah, si les vieilles tours pouvaient parler ! Mais — écoutez-bien ! — elles parlent. Oui, elles parlent par la voix, unique et double, des frères Rosny :

« Dans ce jour finissant, les hautes tours, les murailles trapues, le pont-levis, les eaux sinistres et le noir paysage dont on ne voyait pas la fin, ce fut une belle apparition des temps abolis que nous vécûmes, hallucinés, dans la nuit médiévale.

» Nous chevauchâmes avec Henri de Witthem sous la bannière où brillait le lion de Brabant et la Croix d'Azur. La cavalerie hérissée de lances, la rude piétaille, mousquet à l'épaule, glaive ou hallebarde au poing, alourdie par l'armure, entraient dans les villages, pillaient les demeures, violaient les femmes, égorgeaient les hommes ou leur mettaient la hart au cou, dans le tumulte, les rires, la ripaille, et laissaient à l'arrière la fête sinistre de l'incendie. Répandant autour d'eux l'épouvante, ils festoyaient dans les bourgs, villages et hameaux, jusqu'aux remparts de Bruxelles.

» Vainqueur jovial et féroce, Henri de Witthem savourait les fruits sanglants de la victoire. Mais la guerre a ses tournants; qui est vainqueur n'a point d'assurance contre la défaite.

» Il advint que les gens de Bruxelles, sous Monseigneur Philippe, à leur tour se portèrent sur Beersel...



Le Steen à Elewijt où Pierre-Paul Rubens aima résider à la fin de sa prodigieuse carrière.

» On pense bien que ceux-ci en usèrent à leur fantaisie, pillant joyeusement le château, trucidant avec délices, prenant toutefois à merci une partie de ceux qui se rendirent et qui furent jetés dans la geôle, branchant quelques-uns, parce que c'est de bon exemple...

» L'horreur épique s'estompait dans le crépuscule magnifique, solennel et sinistre qui s'abattait sur Beersel, la vie se ranimait à nos yeux, dans ces salles funèbres, humides, où la lumière ne pénétrait que par des issues avares. L'hiver, des arbres entiers, engloutis dans les hautes cheminées, faisaient d'immenses feux de joie pour le seigneur et les hommes d'armes endurcis à une existence presque aussi rude que celle de l'homme des cavernes... ».

La rivière s'enfuit, comme les jours, parce que le destin de tout ce qui existe est de passer. Ayant gardé une part au moins de son charme originel, la Senne s'éloigne vers Ruisbroek, un village qui a donné son nom à un aventureux voyageur ayant poussé jusqu'au cœur sauvage de l'Asie, à l'architecte de l'hôtel de ville de Bruxelles et à un célèbre mystique. Nous pensons aux vers de Louis de Gonzague-Frick :

*Johannes Ruysbroeck, doctor admirabilis,
Chaplain de l'église de Sainte-Gudule,
Aux mains irradiant le doux feu du Seigneur,
Tu naquis en le petit village flamand
Dont tu portes le nom...*

Ruisbroek a donné naissance à plusieurs remarquables écrivains — parmi lesquels notre contemporain Erik Van Ruisbeek — et a vu séjourner chez elle un Georges Marlow, par exemple. Arrêtons-nous quelque peu, là-bas, vers le Dachelenberg, pour écouter la lecture de quelques vers signés André Aelby et publiés, dans une revue touristique, à l'époque héroïque du vélocipède :

*Pédalons par la drève. Une douce lumière
Filtrant par le feuillage éclabousse le sol.
Une vieille regarde au seuil de sa chaumière;
Un poirier tordu lui sert de parasol.
Les insectes en joie exécutent leur danse,
Enivrés de plaisir au calice des fleurs,
S'accompagnant du bruit de leurs ailes en démenche,
Striant l'azur des cieux de leurs vives couleurs.
Nous tournerons à droite, à la chapelle blanche;
Ce chemin ravissant est bordé de vieux troncs
Rongés jusqu'à l'écorce, et pourtant chaque branche
Trouve un feuillage épais pour couronner leurs fronts.
Par le Dachelenberg, ralentissons l'allure
De notre pur acier. Les vergers sont en fleurs;
Les pétales défunts tombent sur la verdure
Et semblent des pommiers les angéliques pleurs.
Près du Vogelenzang un sentier monte à droite
Pour dominer la plaine et les beaux horizons;
On voit dans la prairie un ruisseau qui miroite*

Tandis que le soleil s'endort sur les gazons.
 Demeurons un instant, contemplant la vallée
 Où la Senne s'étend comme un lambeau d'azur;
 Dans le lointain, la ville est à peine voilée.
 Les toits rouges, les verts chantent sous le ciel pur.
 Au sortir du sentier, pédalons vers l'église;
 Sur le sable chauffé, la vive cicindèle
 Reprend cent fois son vol et ne s'en lasse pas.
 L'arbuste sur le mur a fixé ses racines.
 Des crevasses partout déchirent chaque tour.
 Allons, jarret d'acier, inlassable cycliste,
 Enfourche ta bécane, il est bon le bain d'air.
 Le canal par Ruysbroeck nous servira de piste;
 Retournons en chantant le soleil, le ciel clair!...

D'étape en étape, nous nous rapprochons — via Drogenbos — de l'agglomération bruxelloise. Passant à la lisière de Forest, la Senne reçoit de nouveaux affluents : la Zuun, qui vient de la région où Breughel a souvent planté son chevalet, et le Bempt, dont Ege Tilmns s'est fait le sensible historiographe. Ege Tilmns écrivait, il y a quelques années :

« Le Bempt se meurt... Aux portes de Bruxelles, dans la vallée basse de la Senne constituant la banlieue jusqu'à Hal, l'industrie dévorante envahit et rejette les maraîchers vers d'autres régions.

» Dernièrement, j'ai parcouru le Bempt depuis la place Saint-Denis à Forest jusqu'à Loth; les ruisseaux sont pollués, de larges voies aux hideux autobus coupent en ligne droite la région et ce n'est que bien loin que l'on retrouve la région primitive.

» Que de souvenirs et de légendes ne se rattachent pas à ces terres conquises jadis sur les marais, submergées il n'y a pas si longtemps par les inondations pendant les hivers pluvieux... ».

Oui, hélas, la Senne a été victime des exigences de notre époque industrialisée. Voie d'évacuation des eaux polluées, transformée en égout, la Senne, traversant la grande ville, va se cacher soigneusement, honteuse d'elle-même, aux regards. Loin des yeux, loin du cœur ! Les écrivains et les poètes de Bruxelles, l'ignorant consciemment ou inconsciemment, ne célébreront pas — et on les comprend ! — son eau vaseuse. Ils se borneront à chanter quelques-uns de ses affluents : le Maelbeek de l'abbaye de la Cambre et des étangs d'Ixelles, le ruisseau qui coule dans la vallée Josaphat ou... le filet d'eau que libère aimablement un enfant de bronze en faction permanente à l'angle des rues du Chêne et de l'Etuve. Écoutons, à ce propos, cet « impromptu » de ce cher Armand Bernier :

Petit homme arc-bouté sur ta vasque sonore,
 Veilleur qui, chaque nuit, entends venir l'aurore
 Dans la prime rumeur d'un marché matinal,
 Fils du peuple, adulé plus qu'un prince royal,
 Dans sa légèreté, que ta pose a de charmes!
 Le plus grave passant sourit. Tu le désarmes.
 Mais l'enfant t'applaudit sans fin, car il salue
 En toi, sa vérité profonde, aimable et nue.



Le château fort de Beersel, un des joyaux architecturaux de la captivante vallée de la Senne.

Abandonnons Bruxelles et efforçons-nous de retrouver la Senne. Enfin décorsetée, elle s'en va entre les usines de l'avenue de Vilvorde et le canal. Elle laisse Neder-Over-Heembeek à sa gauche et se dirige vers Vilvorde, vers le rendez-vous du Tangebeek — qui vient de Grimbergen et arrose Beauval et Borghet — et, entre autres ruisseaux, d'un autre Maelbeek brabançon, celui qui alimentait jadis les quatre moulins de Grimbergen. Il nous faut, ici, rappeler le souvenir de Georges Eeckhoud, qui aimait beaucoup la région et dont Hubert Krains disait : « Une petite promenade, avec quelques amis, dans les environs de Bruxelles, le comblait de joie. Il s'extasiait devant le plus

simple paysage, s'arrêtait pour écouter le chant des oiseaux et trouvait aux modestes repas des auberges du Dry-Pikkel ou de Grimberghen une saveur qui les lui faisait mettre au dessus des plus grands festins... ».

Il nous faut évoquer, aussi, la mémoire de Paul Fierens qui a consacré à Grimbergen quelques beaux poèmes :

Grimberghen, ton abord est noble sans tristesse
 Comme un grave sourire aux lèvres d'un prélat.
 Tu n'as pas oublié les vieilles politesses
 Et ta joie aux échos s'éveille sans éclat.

La paix intérieure éclaire le visage
 Du doux rayonnement de la sérénité.
 Ainsi fait la lumière au calme paysage
 Conscient du trésor de sa fécondité.

Pétunias en fleurs à l'appui des fenêtres.
 Capucines de feu sur la crête des murs.
 Sables aux carreaux des seuils. Rideaux tirés. Bien-être
 Parfumant la maison comme un abricot mûr.

Pignons en escaliers, meneaux blancs, briques roses.
 Portes et volets verts, vignes au bord des toits,
 Cadres de buis taillés aux parterres de roses :
 L'accueil est désuet peut-être, mais courtois.

Si quelque souvenir des heures d'épopées
 S'incruste dans la pierre au champ d'un écusson,
 La rouille est seule ardente aux lames des épées
 Et la mitre s'écaille au cimier du blason.

Pourtant, seigneurial encore et monastique,
 Avec son abbaye et son château ruiné,
 Le village attentif aux besognes rustiques
 Garde son cœur fidèle aux temps plus fortunés.

A Vilvorde, la Senne se remémore peut-être tout un passé tumultueux. Il y eut là une bastille où furent détenus bien des personnages célèbres dont un poëtesse, Madame des Houlières, qui y écrivit des vers souvent cités et toujours modifiés. Vilvorde a donné naissance à une multitude d'écrivains dont le poète Jules Delacre, fils d'un fabricant de biscuits. Dans son **Chant provincial**, Jules Delacre a dit le charme et la banalité de la petite ville avec ses kermesses et ses vieux estaminets :

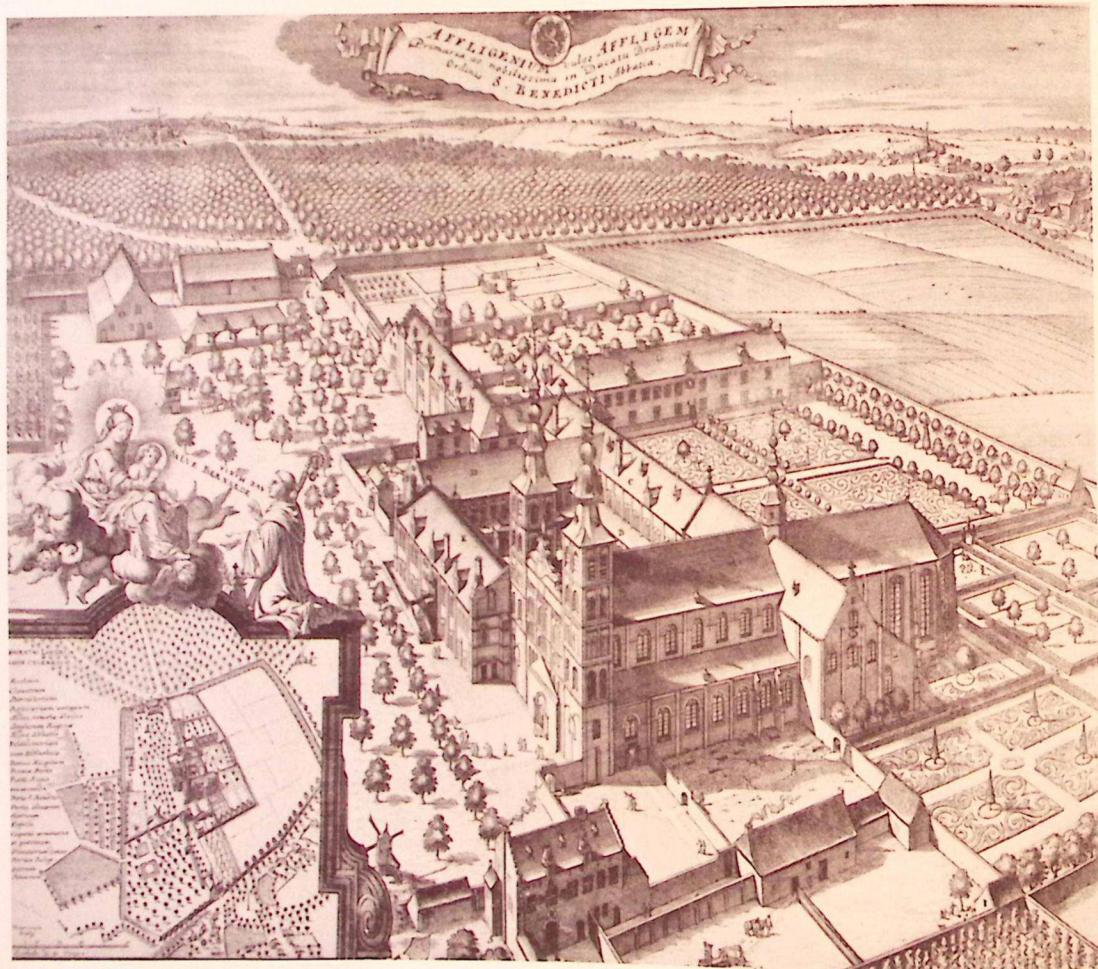
Avec aux murs des cadres tout en or
 Où posent l'ancien Roi et sa famille
 Et les affiches violentes du notaire
 Et le ratelier de pipes en terre
 Et le comptoir ventru qui brille
 De cuivres, d'étains et de poteries
 Et la luisante pompe à bière
 Dressant ses bras en porcelaine
 Où pend la lettre mortuaire de la semaine...

« La Senne, a fait remarquer Lucien Christophe, coupe en deux le Brabant comme une pomme ». Elle s'en va, laissant, à gauche et à droite, des villages et des bourgs au sujet desquels il y aurait beaucoup à dire. Là-bas, il y a Elewijt où se perpétue le souvenir de Rubens et d'Hélène Fourment. Il y a Perk, où vécut un autre peintre : Teniers, et Zemst, Epegem, Humbeek, Londerzeel... La Senne s'éloigne vers son destin et vers la mer qui, toujours recommencée, mêlera son eau à celle de tous les ruisseaux, de toutes les rivières et de tous les fleuves du monde. Tout se termine toujours de la sorte car tout n'est qu'un peu d'infini.

L'abbaye d'Affligem

par Emile POUMON

L'abbaye bénédictine d'Affligem, vue par Harrewyn pour le Théâtre Sacré du Brabant.



LES touristes naturellement amateurs d'inédit et les fervents du passé brabançon nous suivront aujourd'hui à la frontière occidentale de notre province et de l'ancien duché, à Hekelgem. Nous nous trouvons entre Asse et Alost, à 21 km seulement de notre capitale. Ce vieux village ravissant, au relief doucement vallonné, nous offre, outre ses charmes naturels, deux moulins à vent (ce qui devient exceptionnel), un sanctuaire intéressant et surtout, au-delà de la vieille chaussée de Bruxelles à Gand, posée sur une éminence, la célèbre abbaye d'Affligem.

De la terrasse qui la précède, la vue s'étend fort loin. On aperçoit, à droite, le clocher de Moorsel. Devant nous s'étale un magnifique paysage brabançon, bocager à souhait, piqué de-ci de-là d'une vieille ferme cossue ou d'une demeure plus récente au toit rutilant. De l'autre côté se dore au soleil le pictural village d'Hekelgem d'où émerge le clocher de l'église paroissiale et les ailes du vieux moulin habilement restauré en 1957-1958 et protégé par un arrêté royal de classement.

AFFLIGEM

Quant à l'abbaye d'Affligem qui nous tourne le dos, si ses bâtiments sont, dans leur majorité, assez récents, elle n'en est pas moins fort ancienne,

ayant même occupé, jusqu'à la Révolution française, la première place dans l'ordre de préséance du duché brabançon. On y conservait d'ailleurs l'étendard du duché. C'est aussi un haut lieu de notre histoire nationale. Godefroid de Bouillon et ses Croisés y firent bénir leurs armes avant le grand départ et Thierry d'Alsace et ses chevaliers y vinrent en pèlerinage après avoir ramené le Saint-Sang à Bruges. Le duc Godefroid le Barbu voulut y reposer. Sa fille, Aleyde, dont les chroniqueurs louent la beauté, s'y recueillit en compagnie de ses maris : le roi d'Angleterre, Henri I^{er} Beauclerc, décédé en 1135, et le comte de Sussex. Elle-même y mourut oblate en 1151. Ses restes rejoignirent ceux de son père et de son frère, le duc Henri, qui finit ici ses jours sous le froc.

Ce fut aussi un haut lieu de spiritualité tant par la vie ascétique qu'on y mena que par les saints qui s'y arrêtaient. Ce fut le cas de sainte Lutgarde du moutier d'Aywières, dont le moine d'Affligem, Guillaume, écrivit la vie sous la forme versifiée. Ce fut aussi le cas du Père des Moines d'Occident, qui y fut à la mi-octobre 1146. Un texte atteste qu'il y régia notamment un différend entre les prémontrés de Ninove et ceux de Dielegem. Rendant hommage à la Vierge d'Affligem, il murmura « Ave Maria » et s'entendit répondre « Salve Bernarde ». L'image



Hekelgem : Le Vieux Moulin datant de 1705.

miraculeuse fut brisée par les iconoclastes, en 1580, et, vingt-six ans plus tard, on en fit, à Malines, deux statues. Lorsque saint Bernard la visita, Affligem était en plein essor. Sa fondation remontait à 1085, dans un « endroit désert et mal famé » comme l'écrivit le moine chroniqueur d'Affligem, Wéry de Saint-Pierre, vers 1122. C'est sous l'impulsion d'un moine de Saint-Pierre de Gand, nommé Wederic, que six chevaliers (dont le fameux Gérard le Noir) se réunirent pour fonder le moutier (signalons incidemment qu'ils ne sont que cinq sur une miniature du XIII^e siècle). Selon une tradition inamovible, il s'agit, bien sûr, de nobles personnages qui s'étaient déshonorés par leurs rapines. Deux autres chevaliers, Gérard le Blanc, et Henrard, criminels, paraît-il, les rejoignirent par la suite. Une communauté bénédictine se forma qu'on plaça sous la crosse du célèbre Fulgence, exilé de Verdun. A sa mort, la communauté comptait 230 membres, hommes et femmes, car le moutier fut d'abord, comme beaucoup de nos abbayes, un monastère double. Son successeur, Francon, abbé de 1122 à 1135, reconstruisit le monastère, commença l'édification d'une vaste abbatale et constitua une importante bibliothèque. On a conservé de lui un « Traité de la Grâce de Dieu » toujours apprécié.

La prospérité matérielle du moutier

Hekelgem : L'église paroissiale dédiée à saint Michel.

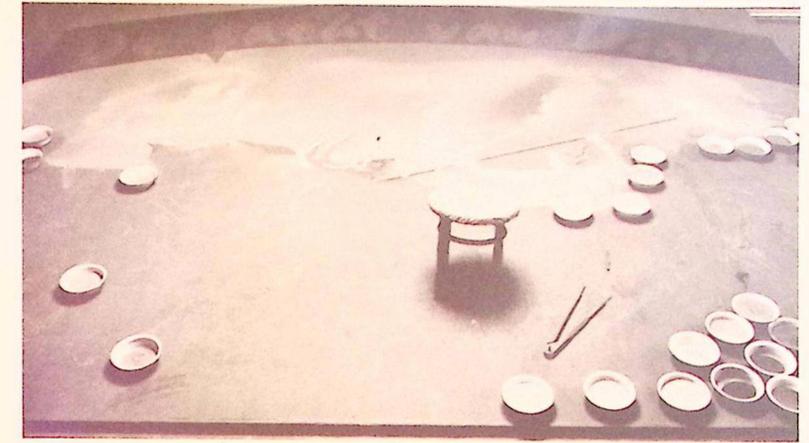


était grande. Il disposait d'importants biens immobiliers et de nombreux revenus. Certaines redevances étaient fort curieuses. Ainsi celle d'une pelisse et d'une paire de bottines au comte de Flandre. De l'abbaye relevaient de nombreuses églises et Affligem y percevait les dîmes. C'était le cas à Asse, Moorsel, Merchtem, Londerzeel, Puurs, Leeftaal, Genappe, etc... La communauté avait essaimé à Basse-Wavre (1086), prieuré qui est à l'origine de l'actuel sanctuaire, et aussi à Frasnes-lez-Gosselies (1092), à Forest (1096), à Grand-Bigard (1133), à Maria-Laach, à Vlierbeek, sous Kessel-Lo (1137), due aussi à la magnificence des ducs de Brabant.

MALHEURS

Dès le XIII^e siècle, Affligem était également un foyer de science et d'érudition. D'art également. On en trouve un éclatant témoignage à l'abbatiale du XII^e siècle que l'on a pu reconstituer grâce aux fouilles et aux anciennes gravures. Construite en calcaire siliceux provenant des carrières de Meldert et de plan cruciforme, elle comptait huit travées à la nef augmentée de bas-côtés. Elle ne comprenait pas moins de cinq tours : deux à la façade occidentale, une imposante à la croisée et une de chaque côté du chœur. La discipline monastique et la ferveur d'Affligem sont célébrées par

Jacques de Vitry et Thomas de Cantimpré. En 1524, elle fera partie de la Congrégation de Bursfeld et au XVII^e siècle sera le centre de la Réforme connue sous le nom de Congrégation de la Présentation Notre-Dame. Située à la frontière du comté de Flandre, elle souffrit souvent des rivalités féodales. Les Flamands ne pouvaient notamment admettre que des tours de l'abbaye on vit parfaitement ce qui se passait sur la Grand-Place d'Alost ! En 1576, les moines subirent les méfaits et la torture des soldats espagnols. Ce furent ensuite ceux des troupes d'Orange qui finalement incendièrent l'abbaye, le 16 juillet 1580. On l'offrit même au Prince d'Orange, deux ans plus tard. Les moines, après 27 années d'absence, revinrent à Affligem et restaurèrent leur sanctuaire et leurs locaux. Il y a lieu de préciser qu'ils n'étaient plus le Père Abbé, comme le prescrivent toutes les règles monastiques, car l'abbaye avait été dépouillée par Philippe II au profit du cardinal de Granvelle, premier archevêque de Malines. Elle fut incorporée à la mense de Malines jusqu'à la Révolution française. Charles Quint l'avait d'ailleurs soumise à la commende, d'abord au profit de Guillaume de Croy, neveu de son gouverneur, le sire de Chièvres. Il avait reçu Affligem à 14 ans. Cardinal de Tolède à 18 ans, abbé d'Affligem (effectif) à 19, il mourut des



Demain, ce tapis de sable magnifiera les exploits de Diane chasseresse.

suites d'une chute de cheval à 23 ans ! Son frère, Charles, lui succéda à Affligem et mourut évêque de Tournai, en 1564, tout en conservant sa charge abbatiale.

La communauté sera désormais gouvernée par un prévôt. L'un des plus remarquables fut Dom Benoît van Haefden, dit Haftenius (1616-1648), qui donna un nouveau lustre au moulier. Il écrivit des ouvrages ascétiques. Son contemporain, Dom Hubert de Fallais († 1638) composa des chroniques de l'abbaye que l'on continua ensuite pendant sept années. Un autre contemporain, Odon Cambier, composa aussi une « Historia Affligemensis ». Le célèbre historien, Sanderus, acheva sa vie à l'abbaye à la même époque.

De nouvelles annales d'Affligem seront encore composées par le dernier prévôt, Dom Bède Regans, nommé en 1753. Elles forment un ensemble de quatorze volumes. Le roi de France, Louis XV, accompagné du Dauphin, s'était arrêté à l'abbaye, le 16 août 1745. De nouveaux bâtiments virent encore le jour. L'abbé chargea le célèbre architecte Laurent-Benoît Dewez de modifier intérieurement l'antique abbaye et, ce, de 1764 à 1767. Le même architecte édifia pour la même abbaye le bel immeuble, situé rue de la Loi à Bruxelles, où résida la comtesse de Marsan, et qui est occupé de nos jours par les services du Minis-

tère de l'Intérieur. Vint la Révolution française. Les moines chassés, le 17 octobre 1796, les destructions par le peuple révolté, le 2 janvier 1797, l'achat des bâtiments et leur démolition par le général français François La Paillère; tout cela, le dernier prévôt le vécut de son refuge d'Hekelgem où il mourut en 1808, âgé de 90 ans.

FELIX CONCORDIA

lit-on sur un blason figurant sur une pierre de l'abbaye. Belle devise que l'on souhaiterait être la règle plus souvent. Après le Concordat, les moines désireux de continuer à vivre l'idéal monastique s'étaient réunis dans l'ancien couvent des capucins à Termonde. Ils ne devaient retourner à Affligem qu'en 1870. Une lithographie de Sobard nous montre ce qui restait (et ce qui subsiste encore) de l'ancienne abbaye. Un mur de l'église, percé de cinq fenêtres ogivales, et un intéressant bâtiment rectangulaire et blanchâtre, construction typique du XVIII^e siècle, pourvue intérieurement de colonnes, en pierre, à tambour. Un pavillon à toit mansardé le jouxte. Lorsqu'ils revinrent au moulier subsistait encore la quadruple allée de hêtres plantés, en 1628, par ordre de l'archevêque Boonen.

Une partie des bâtiments, construits à l'époque néo-gothique, n'a guère de



Affligem : Vestiges de l'ancienne église abbatiale.

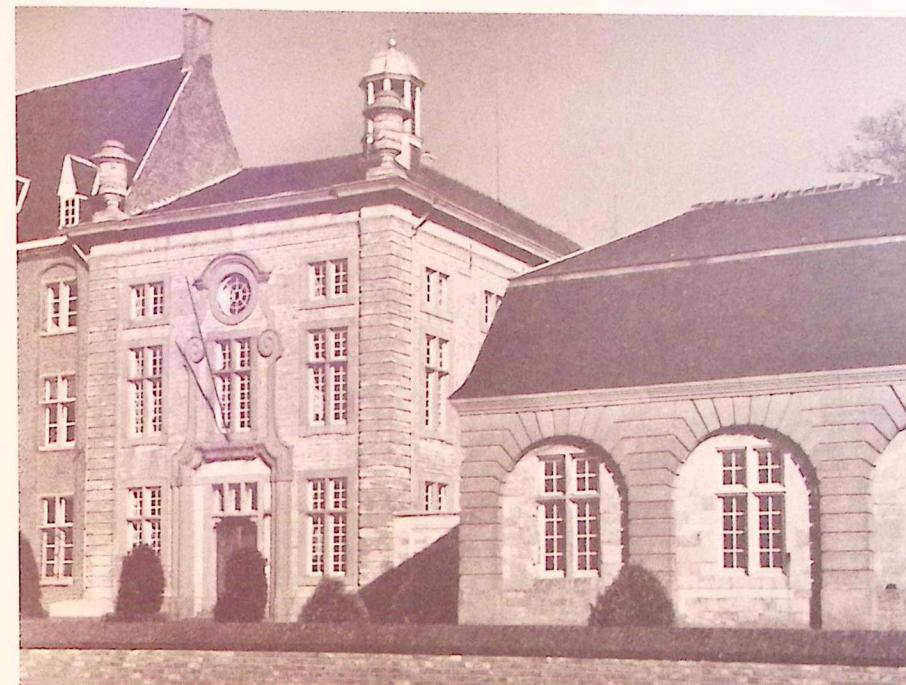
mérite architectural. Un peu plus heureux sont ceux élevés dans le courant de ce siècle sous la direction de l'architecte hollandais Kropholler, élève de Berlage. Un Saint-Bernard, sculpté par J. De Somer, mérite une mention. Le principal attrait du monastère actuel réside dans sa bibliothèque, bien que les collections présentes n'aient, en valeur, aucun rapport avec celles qui enthousiasmaient Sanderus. Elle compte, néanmoins, une trentaine de milliers de volumes où l'on remarque un évangélaire du XII^e siècle, une bible flamande de 1553 et un commentaire enluminé

de la règle de saint Benoît par le prévôt Haftenius. Le trésor de l'abbaye comprend, outre d'anciens vêtements liturgiques, la partie supérieure de la crosse qu'aurait donnée le Père des Moines d'Occident. Le célèbre calice (± 1200) dit de Saint Bernard est une superbe orfèvrerie mosane qui subit quelques retouches et transformations au XVI^e siècle. D'autres souvenirs de l'ancienne abbaye subsistent, dispersés. Tel est le cas d'une reliure mosane (± 1175), enrichie d'émaux champlevés et d'un ivoire, conservée à la Bibliothèque de l'Arsenal à Paris. Deux

belles statues de Delvaux ornent de nos jours l'église Saint-Jacques sur Coudenberg à Bruxelles; deux autres enrichissent la chapelle Maes au chevet de la cathédrale Saint-Michel à Bruxelles également. L'ancienne porte d'entrée de l'abbaye sert maintenant de portail à l'église de Merchtem. Deux tableaux de Rubens, autrefois à l'abbatiale, font l'orgueil de notre Musée d'Art ancien.

FLANERIES

Dans le voisinage de la basse-cour de l'abbaye, les moines ont édifié un centre culturel modeste, mais bien aménagé. On y organise, bien sûr, des

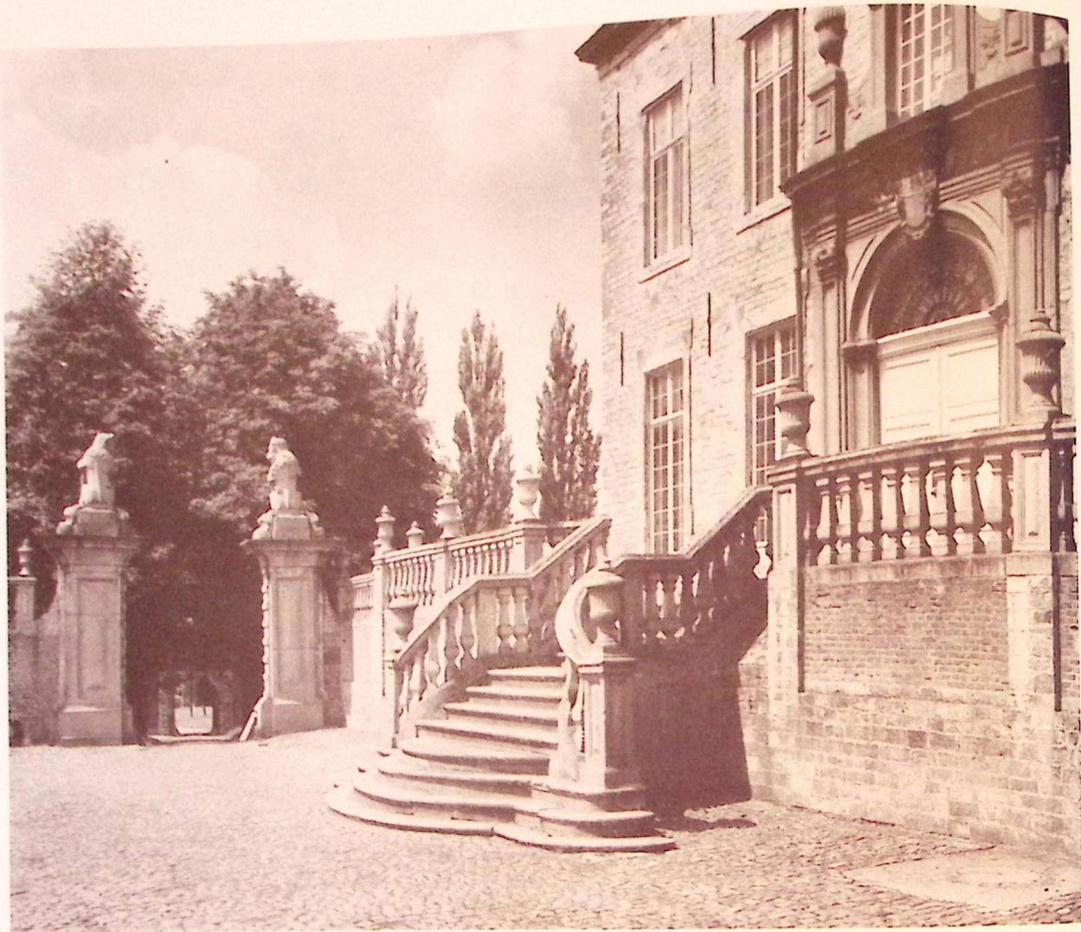


De-ci de-là, une construction a échappé à la grande tourmente qui balaya Affligem à la fin du XVIII^e siècle.

expositions, des concours et des réunions. Lors de notre passage, on y voyait une rétrospective Albert Claeys, né à Eecke. Quant à l'église paroissiale, dédiée à saint Michel et située de l'autre côté de la chaussée de Bruxelles à Gand, elle est de style gothique tardif et mérite notre attention. Construite en pierres grises du pays et affectant la forme d'une croix latine, elle se compose d'un chœur à chevet tripartite, flanqué de chapelles, d'un transept saillant, d'une nef de quatre travées, bordée de bas-côtés et d'une tour carrée plantée en façade. Une partie de la tour est romane; on

lit sur la façade la date : 1736. Des fenêtres circulaires éclairent la nef principale. On remarque dans l'église une monumentale chaire à prêcher évoquant saint Pierre, des confessionnaux du XVIII^e siècle et des statues de la même époque. Le couvercle, en cuivre, des fonts baptismaux porte le millésime : 1772. Non loin de l'église, au lieu-dit Bouchout, un raidillon permet d'accéder à une éminence d'où l'on jouit de splendides panoramas vers la vallée de la Dendre, le Payottenland et Grammont avec son fameux « mur » que connaissent bien les fervents du sport

cycliste. A Bouchout se trouvent encore deux moulins à vent. Le Vieux Moulin (1785) a été parfaitement restauré en 1957-1958; l'abbaye d'Affligem y exerçait autrefois les droits seigneuriaux. L'autre moulin, appelé Nouveau Moulin ou Moulin De Vis, fut élevé en 1827; il est dans un état déplorable et il est urgent de s'occuper sérieusement de sa restauration d'autant plus qu'il bénéficie, depuis 1943, d'une mesure de classement. On ne quitte point Hekelegem sans aller admirer ses réputés tapis de sable qui sont l'une des curiosités les plus typiques de notre Brabant.



L'abbaye du Parc

par Henri UYTTERHOEVEN

Secrétaire des Amis de
l'Abbaye du Parc

FONDATION ET DEVELOPPEMENT

Rempli d'admiration pour Norbert et ses confrères qui, en ce début du XII^e siècle combattaient l'hérésarque Tanchelin à Anvers, Godefroid le Barbu, Comte de Louvain et Duc de Brabant, caressait le désir de voir ces religieux venir s'installer à Louvain, capitale du Duché.

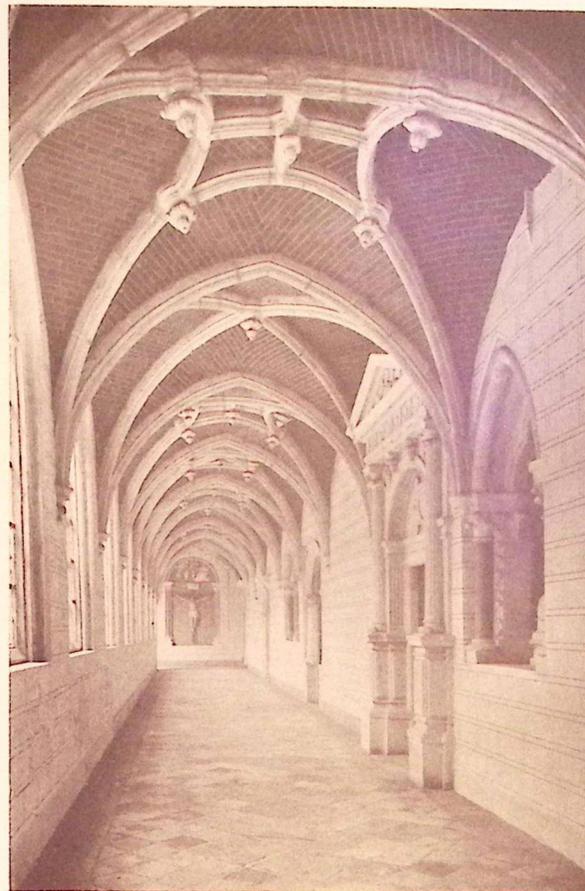
Peu après la fondation de l'abbaye de Saint-Michel d'Anvers, Godefroid le Barbu obtint que quelques religieux

de Saint-Martin de Laon viennent à Louvain; il leur donna son « parc de chasse » afin d'y établir un nouveau monastère, lequel s'appellera dorénavant : Abbaye du Parc (-le-Duc).

Richement doté par les seigneurs locaux, le domaine s'étendit bientôt sur des centaines d'hectares et ne cessa de s'accroître qu'en 1650; ce domaine comptait à cette époque 3500 hectares. Une vingtaine de fermes dont deux à Bertem et à Heverlee, une à Bierbeek, Blanden,

Egenhove, Huldenberg, Lubbeek, Melsbroek, Niel, Zoutleeuw, Oirschot, Pont-à-Celles, Stokkel, Tourinnes-la-Grosse, Tervuren, Werchter et Willebringen fertilisaient nos régions, dont les serfs libérés formaient la classe agricole au cours des siècles passés.

Ayant obtenu le patronage de plusieurs paroisses, l'abbaye du Parc bâtit ou orna maintes églises et cures (Archennes, Korbeek-Lo, Haacht, Heverlee, Jezus-Eik, Lubbeek, Nieuw-kerke, Sint-Pieters-Rode, Tremelo, Wak-



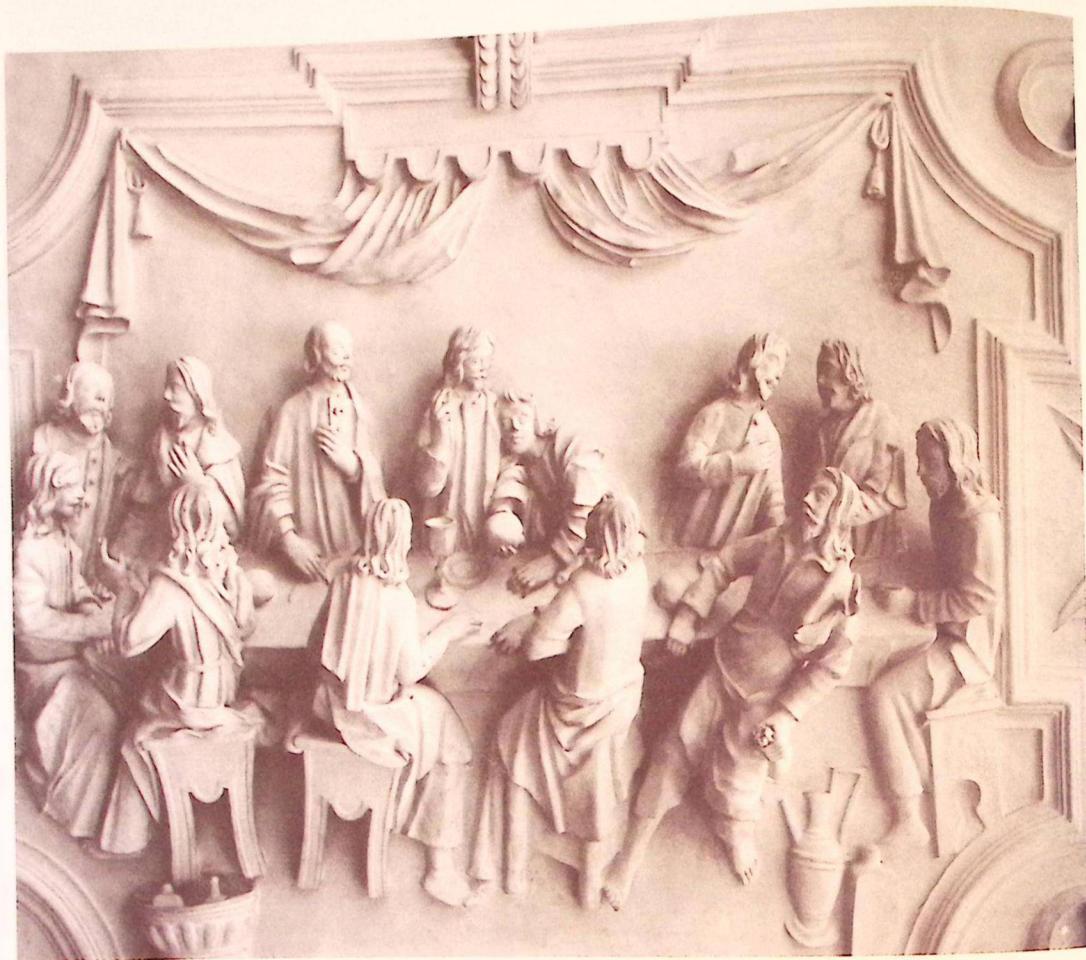
En page de gauche : Porte aux Lions, terrasse et escalier d'honneur menant à la prélatrice; une réalisation de l'abbé Jérôme de Waersegghere (1719-1730). Ci-dessus, à gauche : Aile orientale du cloître avec porte d'accès (1562) à la salle du chapitre; à droite : Chœur de l'église abbatiale après la restauration entreprise en 1729 sous l'Abbé Jérôme de Waersegghere.

kerzeel, Werchter et Sint-Joris-Winge). Que survienne une calamité, l'abbaye du Parc s'empresse de venir en aide aux Ducs, comme ce fut le cas lors de la campagne de Woeringen (1288) durant laquelle elle contribua à l'entretien de l'armée brabançonne en lui fournissant 1200 livres de Louvain, une quantité de pains égale à 40 hectolitres de grain, 8 bœufs bien gras, plusieurs porcs et moutons ainsi que 170 fromages. Vainqueur, le Duc Jean I^{er} récompensa l'abbaye en

l'autorisant à bâtir des refuges dans différentes villes du Brabant. Celui de la rue des Récollets à Louvain hébergea très souvent les religieux du Parc. Par exemple, en 1635, le Prêlat Jean Masius et ses confrères s'y retirèrent avec tous les trésors, afin d'échapper aux troupes franco-hollandaises qui assiégeaient la ville. De leur refuge, les Prémontrés du Parc aidaient civils et étudiants à se défendre; en souvenir de quoi, les chanoines prirent part chaque année à la procession de

Notre-Dame, Siège de la Sagesse, dans les rues de la paroisse Saint-Pierre à Louvain. Cette coutume séculaire a été abolie tout récemment, avec l'accord du Prêlat Roggen et du Doyen Hofkens.

Ce fut en 1462 que le privilège des insignes pontificaux fut concédé aux Abbés du Parc; ceux-ci étaient de grands-hommes d'Etat qui siégeaient aux Etats du Brabant, et en 1414, ils devinrent Archichapellains des Ducs de Brabant.



« La Cène », panneau central du plafond en stuc du réfectoire, exécuté, en 1679, par le stucateur Jean-Christian Hanssche.

L'Abbé Guillaume de Gossoncourt assista à la fondation de l'Université de Louvain en 1426; en qualité de diplomate, il se rendit chez le Roi d'Angleterre, ainsi que chez Jacqueline de Bavière, pour la réconcilier avec son époux le Duc Jean IV de Bourgogne.

Le Prêlat Drusius visita le Roi Philippe IV d'Espagne, lequel lui offrit son anneau royal. Libert de Pape se rendit auprès du Roi-Soleil, Louis XIV de France.

L'abbaye reçut également des visi-

teurs de marque : le Duc d'Albe y établit son Quartier Général en 1566 et c'est la raison pour laquelle le monastère échappa aux dévastations des iconoclastes, alors que tant d'autres abbayes furent pillées et saccagées. Le Prince Guillaume d'Orange y séjourna pendant le siège de Louvain en 1572. Les Rois Guillaume d'Angleterre et Louis XV de France y logèrent également à plusieurs reprises.

Certains membres de notre dynastie actuelle ont honoré de leur visite l'abbaye du Parc.

TRESORS D'ART

A travers les siècles, les Supérieurs du Parc ont été des mécènes et des protecteurs des arts. Malgré les ventes pendant la suppression sous Joseph II et la Révolution française, l'abbaye conserve encore jalousement près de deux cents tableaux. Six toiles majestueuses du peintre français Duplessis ornent le réfectoire. Pierre-Joseph Verhaghen, natif d'Aarschot et le dernier peintre de la tradition baroque, est le plus représenté, avec une

Ci-contre : Détail du mausolée des Abbés, sculpté, en 1730, par le Bruxellois Jacques Bergé.

Ci-dessous : Armoire en baroque flamand aux armoiries du Prêlat Libert de Pape (1648-1682).

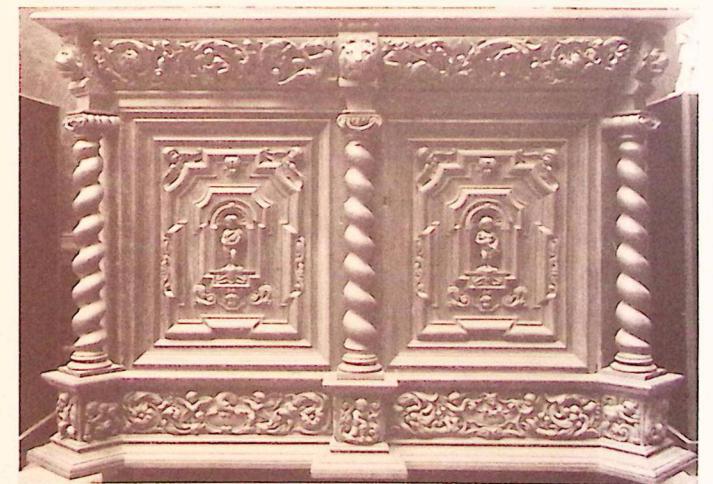
vingtaine de toiles, tandis que deux superbes tableaux représentant des ustensiles de cuisine sont dus à Jean-Joseph Verhaghen, surnommé « Pottkens-Verhaghen » et frère du précédent.

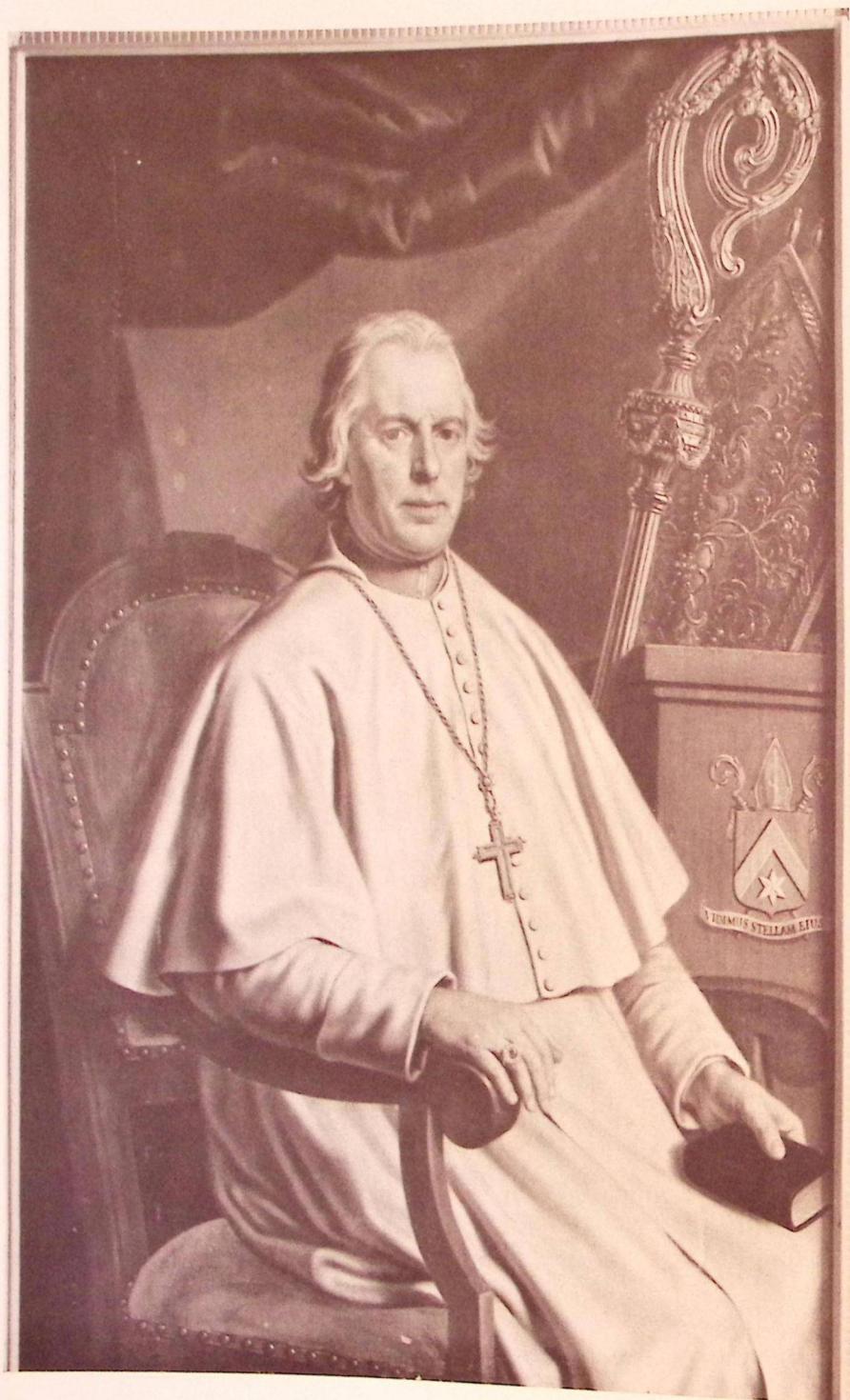
Viennent ensuite des toiles de Th. Van Loon, E. Smeyers, Josse Van der Baren, Josse de Momper, Francken, Er. Quellin; d'autres attribuées à Antoine Van Dyck, Quentin Metsys, etc. En broderie, nous citerons un ensemble de chasubles pontificales et un antependium remarquable du milieu du XVII^e siècle. Mais les bijoux incontestables de l'abbaye sont les plafonds en stuc, sculptés par Jean-Christian Hanssche en 1672 (bibliothèque) et en 1679 (première salle de la Prélature et le réfectoire). Ces plafonds quasi uniques dans leur genre sont les plus remarquables d'Europe.

La bibliothèque contient un trésor de manuscrits, d'incunables et de livres précieux; quant à la salle des archives, on y conserve, outre les chartes de fondation (1129) et de confirmation par l'Empereur Frédéric Barberousse (1154), des centaines d'autres documents de la plus haute importance pour l'histoire de nos régions.

GRANDEUR, DECADENCE....

Quoique l'Abbé Charles Vander Linden bâtit en 1563 l'aile orientale du cloître en style ogival tertiaire avec influence Renaissance, l'apogée du monastère du Parc se situe au XVII^e siècle et ce jusqu'à la moitié du XVIII^e siècle. La transformation des bâtiments claustraux en gothique tertiaire fut l'œuvre des Prélats J. Drusius (1601-1634) et J. Masius (1635-1647). Libert de Pape (1648-1682) fit construire la belle ferme des Dîmes en Renaissance et baroque flamand. Quant au Prêlat Jérôme de Waersegghere (1719-1730) il transforma la belle église romane





A gauche : Portrait de l'Abbé Melchior Nijsmans (1793-1810) par F.J. Jacquin (toile, 135 × 90 cm).

A droite : La crosse, en argent doré, du Prélat Simon Wouters (1778-1792).

du XIII^e siècle en temple baroque, et il orna les différentes portes d'entrée en style Louis XIV et Louis XV, donnant ainsi à l'abbaye son aspect actuel.

Et malgré cette diversité de styles, le complexe des bâtiments se caractérise par une unité admirable, voire même incroyable.

La fin du XVIII^e siècle, sous Joseph II, fut une époque de troubles et de difficultés pour l'abbaye du Parc : le Prélat Simon Wouters (1778-1792) voyait les chanoines expulsés et une garnison de 600 soldats autrichiens occupant le bâtiment. Les vases sacrés et autres trésors disparurent dans le creuset de la monnaie. Un commissaire spécial allait vendre tout le mobilier, quand heureusement la révolution brabançonne l'arrêta.

Le Prélat Melchior Nysmans (1793-1810) vit les pires calamités s'abattre sur son abbaye; expulsés par les Français (1796) afin de faire place à l'Etat-Major du Général Jardon, les prêtres du Parc assistèrent à la vente aux enchères de leur abbaye. Ils purent toutefois la racheter grâce au Liégeois Evrard Tops qui leur servit de prête-nom.

Eparpillés dans les différents presbytères et ne voyant plus aucun avenir pour leur monastère, les chanoines vendirent les derniers trésors : les panneaux du réfectoire et de la bibliothèque, les stalles du chœur, les 41 verrières du cloître, dues à l'artiste louvaniste Jean de Caumont, qui les créa entre 1635 et 1645. Ces vitraux sont actuellement dispersés dans les musées du monde entier.

.... ET RESTAURATION

En 1836, les onze prêtres survivants réintégrèrent leur abbaye, non détruite mais fortement délabrée, et dès lors la vie communautaire y refleurit à





« Laissez venir à Moi ces petits enfants », toile (290 x 260 cm) peinte, en 1777, par P.-J. Verhaghen pour le chœur de l'église abbatiale.

nouveau. Les Supérieurs et Abbés (la dignité abbatiale fut réinstaurée en 1872) s'efforcèrent de mener à bien une tâche très lourde, à savoir : la restauration du monastère. S'il ne leur reste plus que 60 hectares (dont 12 consacrés à des cultures vivrières) du vaste domaine du Moyen Age, ils ont néanmoins la satisfaction d'habiter leur abbaye séculaire, restée intacte pendant la tourmente révolutionnaire. Si le Prélat Quirin Nols (1897-1936) entreprit la restauration urgente de

l'édifice, ce fut cependant son successeur Jean-l'Evangeliste Versteyleen (1937-1962) qui réussit à faire classer l'abbaye comme monument historique. Depuis 1950, la communauté, aux destinées de laquelle préside de nos jours le Prélat Stanislas Roggen, restaure par parcelles cet immense bâtiment avec l'aide de l'Etat, de la Province de Brabant et de la commune d'Heverlee. Dans quelques années tout le monastère sera doté d'un nouveau toit (± 20.000 m²).

Une association sans but lucratif « Les Amis de l'Abbaye du Parc » dont le secrétariat est établi 20, Vinkenlaan à Heverlee fut fondée en 1963. Celle-ci s'efforce de mieux faire connaître cette admirable abbaye et de récolter les fonds nécessaires à la restauration de son patrimoine mobilier. Espérons que ses efforts puissent connaître un franc succès, pour le plus grand bien de ce joyau d'une inestimable valeur pour le Brabant comme pour le pays tout entier.



Eglise Notre-Dame à Villers-la-Ville : Retable dit de la Vierge (1538).

La route provinciale, dite 430, Bruxelles-Villers-la-Ville (Marbais), s'embranchant sur les axes Nivelles-Wavre (R. 37), Nivelles-Namur (R. 49) et Bruxelles-Charleroi (N. 5), entamée, en 1957, est pratiquement terminée de nos jours. Magnifique voie de grande communication, la 430 constitue un des fleurons de notre réseau routier brabançon et permet non seulement à des zones résidentielles, comme celles de La Hulpe, Genval, Rixensart et Ottignies, ou industrielles comme Court-Saint-Etienne, de bénéficier de communications directes et rapides avec notre Capitale, mais forme, en outre, au départ de Bruxelles, une voie de pénétration de tout premier ordre pour le touriste souhaitant visiter Villers-la-Ville et ses environs.

Le tracé de la 430 a été conçu de manière à respecter la beauté tantôt agreste, tantôt sylvestre de la région traversée. C'est à la description de ce parcours varié à souhait, tout au long de ses quelque 40 km, que nous consacrons le présent itinéraire, sans pour autant négliger les curiosités majeures situées de part et d'autre de la route provinciale.

D'autre part, la courte distance (7 km) séparant Villers-la-Ville de Gentinnes nous a incité à inclure dans cette randonnée la visite du déjà célèbre Mémorial Kongolo, à Gentinnes.

Le présent parcours a été étudié à l'intention des automobilistes. Toutefois, les touristes ne disposant pas de véhicule pourront calquer leur excursion sur celle des motorisés grâce aux excellentes liaisons ferroviaires entre Bruxelles et les divers sites jalonnant le trajet.

Moyens d'accès pour piétons :

Pour Groenendaal, Hoeilaart, La Hulpe, Genval, Rixensart et Ottignies : Train (161) Bruxelles-Namur.

- * = monument, site ou œuvre d'art remarquable
- ** = monument, site ou œuvre d'art de toute beauté

Bruxelles- Villers-la-Ville

Pour **Mousty-Court-Saint-Etienne** et **Villers-la-Ville** : Train (161) Bruxelles-Namur. Descendre à Ottignies, puis Train (140) Ottignies-Charleroi.

Pour **Gentilles** : Train (161) Bruxelles-Namur. Descendre à Gembloux, puis Autobus (919) Gembloux-Gentilles-Marbais.

Pour les horaires de ces trains et autobus, consulter l'Indicateur Officiel de la Société Nationale des Chemins de Fer Belges ainsi que l'Indicateur Général de la Société Nationale des Chemins de Fer Vicinaux.

Le facteur « plein air » étant un des principaux attraits de cet itinéraire, nous conseillons aux amateurs d'entreprendre leur randonnée de préférence pendant la belle saison (avril à octobre). Au plaisir esthétique que réserveront les nombreux monuments répartis le long du parcours s'ajouteront les inestimables bienfaits d'une détente physique dans des sites heureusement préservés de toute pollution industrielle.

Important : Les renseignements relatifs aux droits d'entrée et aux périodes d'ouverture des musées et stations de plein air sont fournis sous réserve de modifications ultérieures.

Quitter **Bruxelles** par la **Porte Louise** et la **Place Stéphanie**, cette dernière étant dédiée à la deuxième fille de Léopold II, la princesse Stéphanie qui épousa, en 1881, l'archiduc Rodolphe. S'engager dans l'**avenue Louise**. Cette élégante voie publique, ainsi dénommée en souvenir de la fille aînée de Léopold II, fut percée en 1864, à la suite de la cession à la ville de Bruxelles d'une bande de terrain que se partageaient jusqu'alors les communes d'Ixelles et de Saint-Gilles. Elle resta longtemps la promenade mondaine par excellence. Aujourd'hui, elle est bordée d'hôtels de maître, de magasins de luxe et d'immeubles à destination commerciale ou résidentielle.

A hauteur du **Rond-Point** de l'**avenue Louise**, prendre, à gauche, l'**avenue De Mot**. Remarquer en bordure du Rond-Point, à gauche,

un artistique groupe, en bronze, de Charles Vander Stappen (1843-1910) représentant Ompdrailles, le Tombeau des Lutteurs. En contrebas, et toujours à gauche, de l'avenue De Mot, les ravissants jardins étagés de l'ancienne abbaye de la Cambre, au pied desquels le Maelbeek prend sa source.

ABBAYE DE LA CAMBRE *

L'Abbaye de la Cambre fut fondée vers 1200, par une femme, Gisla, qui adopta la règle de l'Ordre de Cîteaux. En dépit de fortunes diverses, le couvent ne cessa de s'embellir au fil des siècles. Après la suppression du monastère par la République française, les bâtiments reçurent des affectations diverses qui mirent à certains moments en péril l'intégrité du domaine abbatial. L'élégante église de la Cambre, actuellement église paroissiale, date de la fin du XIV^e siècle et est typique de l'époque de transition entre le gothique rayonnant et flamboyant. Maintes fois remaniée et restaurée, elle conserve les reliques de saint Boniface de Bruxelles qui y mourut en 1265. Le cloître (40 m sur 37 m) fut reconstruit vers 1600 et restauré en 1934. Le palais abbatial et les bâtiments conventuels forment un bel ensemble architectural du XVIII^e siècle où se reflètent les styles Louis XIV et Louis XV, en honneur à cette époque.

A l'extrémité et à gauche de l'avenue De Mot, remarquer, au centre d'une pelouse, « Le Dompteur de chevaux » (1885), groupe très significatif, en bronze, ciselé par Thomas Vinçotte (1850-1925). Au-delà de l'avenue De Mot, s'engage dans l'avenue Franklin Roosevelt, anciennement avenue des Nations, splendide artère tracée à travers les terrains occupés par l'Exposition Internationale de 1910. Au début de l'avenue, à droite, s'élève le Monument au Baron Lemonnier (1860-1930), échevin de la ville de Bruxelles et vice-président de la Chambre des Représentants; cette œuvre, conçue par Thomas Vinçotte, fut achevée par Frans Huygelen (1878-1940). A droite toujours, on jouit d'un joli coup d'œil sur le Bois de la Cambre *, splendide lambeau de la Forêt de Soignes, d'une superficie d'environ



Abbaye de la Cambre à Bruxelles-Ixelles.

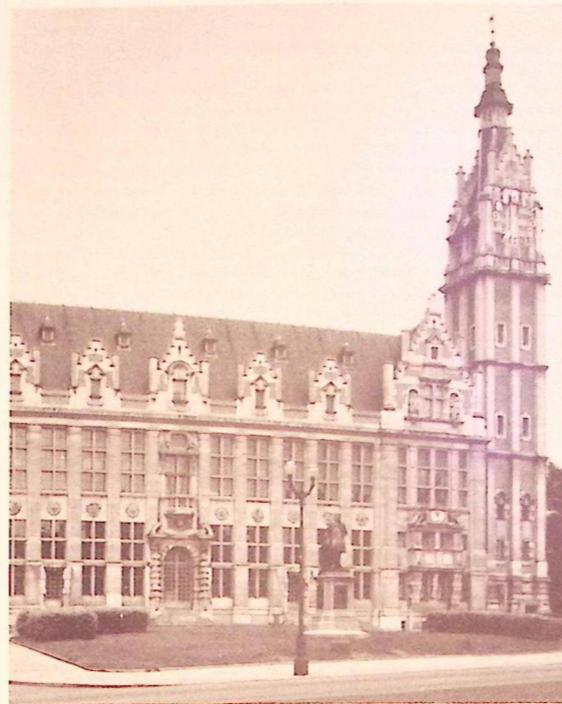
110 hectares, annexé à la ville de Bruxelles en 1861 et aménagé d'après le projet primé de l'architecte-paysagiste Keilig. Au début du terre-plein central de l'avenue Roosevelt se dresse le majestueux Monument aux Héros de l'Air 1914-1918, érigé par l'Aéro-Club Royal de Belgique, le 6.6.1926, d'après un projet de P. De Soete. Un peu plus loin, à droite de l'avenue, le Monument d'Ernest Solvay (1838-1922), créateur de l'Institut de la soude à l'ammoniaque, fondateur du Comité National 1914-1918, fondateur également des Instituts Internationaux de Physique et de Chimie, des Instituts de Physiologie et de Sociologie ainsi que de l'École de Commerce de l'Université Libre de Bruxelles; ce mémorial d'une grande simplicité de lignes est l'œuvre du sculpteur Egide Rombaux (1865-1942). Au-delà de ce monument se développent, à droite de l'avenue, de ravissantes demeures (hôtels de maître - villas - maisons de plaisance) dont l'architecture est inspirée tantôt de l'art de bâtir au XVIII^e siècle, tantôt de styles plus spécifiquement régionaux, voire résolument modernes.

UNIVERSITE LIBRE DE BRUXELLES

A gauche de l'avenue, l'Université Libre de Bruxelles occupe un quadrilatère, d'une superficie de 16 hectares, délimité par les avenues Antoine Depage, Franklin Roosevelt, Jeanne et Adolphe Buyl. En raison de l'accroissement constant du nombre d'étudiants (la population estudiantine est passée de 3.000 en 1945 à 6.555 en 1962, pour atteindre aujourd'hui quelque 10.000 inscriptions) et de l'occupation quasi intégrale de la zone de bâtisse, les autorités académiques ont mis sur pied un programme de décongestionnement de cette aire centrale, notamment par l'implantation extra muros de certains laboratoires et sections et la création projetée d'un hôpital universitaire à Anderlecht, d'une capacité de 900 lits pour la section française, et d'un autre hôpital, à Jette, réservé aux étudiants néerlandophones. L'Université de 1834 à nos jours Fondée, en 1834, par un groupe d'intellectuels bruxellois ayant à leur tête le politicien Pierre-Théodore Verhaegen (1796-1862), dans le but

de concourir au progrès des lettres et des sciences, l'Université Libre de Bruxelles occupa à ses débuts les locaux de l'ancienne Cour Royale (place du Musée) où étaient installées autrefois l'École de Droit et l'École Centrale. Transférée, en 1842, dans l'ancien Palais de Granvelle (démoli en 1931) qui s'élevait derrière la Gare Centrale actuelle, à front de la rue des Sols et de celle des Finances, aujourd'hui disparues, l'Université procéda au cours de son séjour en ces lieux à divers aménagements et agrandissements nécessités par le développement de ses activités. En 1930, l'Alma Mater bruxelloise émigra dans le quartier du Solbosch où furent inaugurés les nouveaux bâtiments étudiés pour héberger quelque 3.000 étudiants. A gauche de l'avenue, derrière le jardin où se dresse la statue de Pierre-Théodore Verhaegen par Guillaume Geefs, on remarque une vaste construction, flanquée d'une haute tour, ensemble néo-Renaissance, dû à l'architecte Alexis Dumont, et appartenant à la première campagne de construction des années 1930.

Durant l'occupation allemande (1940-1944) tous les cours furent suspendus et une partie des étudiants fut accueillie par les universités de Louvain et de Liège. Au lendemain de la seconde guerre mondiale, l'accroissement constant du nombre d'étudiants obligea les autorités académiques à prévoir une utilisation maximum du terrain disponible. Depuis une dizaine d'années, des constructions nouvelles, étudiées pour s'intégrer harmonieusement dans les anciennes, sont venues une à une occuper les parcelles encore libres. Citons notamment l'aménagement du Grand Auditorium P.E. Janson, inauguré à l'occasion de l'Exposition Universelle de 1958, le vaste Institut des Constructions Civiles, ouvert en 1959, l'inauguration (fin 1962) de la nouvelle Faculté des Sciences et des Sciences appliquées, l'installation de l'Institut de Phonétique (avril 1963), l'extension des laboratoires de métallurgie et d'électronique (avril 1964), l'inauguration de l'Institut d'Education physique (novembre 1964), l'imposant Institut de Physique, édifié de 1961 à 1965, l'extension de la Cité universitaire et, enfin, divers aménagements dont la création de nouveaux parkings.



Université Libre de Bruxelles.

Etang à Boitsfort.



Signalons que plusieurs facultés, instituts et laboratoires sont établis extra muros, entre autres, la Faculté de Médecine, installée boulevard de Waterloo, la section botanique implantée au Rouge-Cloître (Auderghem) et les laboratoires de biologie moléculaire mis en service, à Rhode-Saint-Genèse, dans un domaine de 20 ha. Au total, l'Université possède actuellement 54 ha de terrains. Notons, in fine, que de nombreux savants contribuèrent au renom de l'Université de Bruxelles, notamment, Léo Errera et Jean Massart (botanique), Auguste Lameere et Paul Brien (zoologie), Léon Vanderkindere, Guillaume Des Marez, Bonenfant et Bartier (histoire), Alphonse Willems et Marc-Antoine Kugener (philologie), Georges Dwelshauwers et Barzin (philosophie) etc...

A l'extrémité de l'avenue Roosevelt, suivre, à gauche, la chaussée de La Hulpe (plaque : La Hulpe 12 km.). Cette artère laisse à droite l'Hippodrome de Boitsfort. 500 mètres plus loin, la route pénètre sur le territoire de la commune de Watermael-Boitsfort, faubourg résidentiel établi en bordure de la Forêt de Soignes. Remarquer à gauche, le bâtiment circulaire (1965) abritant les bureaux d'une firme commerciale, belle réalisation de notre architecture moderne. Un peu plus loin, à la signalisation lumineuse, négliger, à gauche, l'avenue Delleur conduisant au cœur de Boitsfort et suivre, à droite, la chaussée de La Hulpe (plaques : Groenendaal 5 km. et La Hulpe 11 km.). Le petit square formant séparation entre l'avenue Delleur et la chaussée de La Hulpe est orné d'une sculpture caractéristique de Rik Wouters (1882-1916), intitulée « Le Souci domestique » (1914). La chaussée descend à présent vers le vieux Boitsfort. Tronçon assez encaissé mais pittoresque. Au bas de la pente s'amorce la 430. A droite, les étangs de Boitsfort. A gauche, quelques restaurants offrent encore les spécialités locales : les anguilles au vert et les croquettes aux crevettes. Aux esprits curieux des choses du passé, notons qu'au-delà du grand étang de Boitsfort s'étend un promontoire sablonneux où séjournèrent au début du III^e millénaire, des immigrants néolithiques, venus de la vallée rhénane et connus sous le nom de « gens

du Michelsberg ». Près de ce site archéologique subsistent encore deux tumuli d'allure imposante, élevés à une époque qui n'a pu encore être précisée avec certitude.

FORET DE SOIGNES *

A la sortie de Boitsfort, la 430, récemment élargie (largeur totale de la chaussée : 14 mètres) pénètre dans la Forêt de Soignes, qui forme un prestigieux vestige de l'antique forêt charbonnière, qui, du temps des conquêtes de Jules César, couvrait encore la majeure partie du Brabant. Propriété de nos princes dès la création du Duché de Brabant, la sylve sonienne fut, à l'époque bourguignonne, le théâtre d'exploits cynégétiques. Après une longue période de stagnation, la forêt retrouva au XVIII^e siècle une partie de son lustre, sous l'impulsion de Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas. Au lendemain du Congrès de Vienne (1815), le domaine de Soignes devint la propriété personnelle de Guillaume I^{er}.

En 1822, ce monarque abandonna la gestion et l'exploitation de la forêt, qui couvrait encore quelque 12.000 hectares, à la Société Générale des Pays-Bas. Suite aux nombreuses aliénations opérées par cette société, l'ancien domaine des ducs de Brabant ne comptait plus que 4.300 hectares au moment de son acquisition, en 1842, par l'Etat belge. Quelques déboisements localisés ont encore été enregistrés par la suite, ramenant la superficie totale à un peu moins de 4.000 hectares. Depuis 1959, un arrêté royal protège la forêt contre toute nouvelle déprédation.

En dehors du hêtre, qui occupe les 2/3 de la surface boisée, la forêt abrite quantité d'espèces dont les plus répandues sont le chêne, le frêne et le bouleau pour les feuillus et le pin, le mélèze et l'épicéa pour les résineux.

Après un agréable parcours de 2,5 km. sous bois, la chaussée rejoint la route de Mont-Saint-Jean aux Quatre-Bras (signalisation lumineuse) où l'on s'engage à droite (plaque : Ter Hulpen 5 km.) pour passer sous le pont du chemin de fer Bruxelles-Namur.



Dans la forêt de Soignes.

GROENENDAAL *

Au-delà du pont, tourner à gauche pour gagner La Hulpe (plaque : Ter Hulpen 5 km.).

Avant de joindre cette dernière localité, faire halte à Groenendaal (dépendance de la commune de Hoeilaart).

Le site * romantique de Groenendaal fut le siège d'une fameuse abbaye fondée en 1349 et dont Jan van Ruusbroec (Jean de Ruusbroeck), célèbre mystique, fut le prestigieux promoteur. Le couvent, qui relevait de l'Ordre des Augustins, fut non seulement le plus vaste et le plus important de tous les monastères établis au cœur de la Forêt de Soignes, mais devint très vite un foyer intense de vie spirituelle et culturelle. Nos souverains, et principalement Charles Quint et plusieurs artistes renommés comme Roger de la Pasture et Gaspar de Crayer pour n'en citer que deux, vinrent notamment s'y recueillir. Supprimé, par Joseph II, en 1783, le vieux moulin n'a pas survécu aux vicissitudes consécutives à cette mesure ainsi qu'aux spoliations qui suivirent la Révolution française.

De ce superbe complexe conventuel ne subsistent plus de nos jours que l'ancien prieuré de style Louis XVI (fin du XVIII^e siècle), profondément remanié et aménagé en luxueux hôtel-restaurant, une partie des dépendances sans grand caractère et quelques substructions éparpillées de l'église abbatiale, d'ailleurs masquées par les sous-bois au regard du promeneur non averti.

A proximité de ces vestiges, un joli chapelet formé de quatre étangs alimentés par les eaux de l'Yse, dont la source est toute proche, est le seul à témoigner encore de la majesté d'un cadre qui, au temps de la splendeur de l'abbaye, fit l'admiration de tous les visiteurs. Le deuxième étang est réservé à la pêche (déversement périodique de carpes, brochets, gardons, etc...). Entre les deuxième et troisième étangs a été installé en 1953, à l'initiative du Vlaamse Toeristenbond, le **Banc Jan van Ruusbroec** (architecte : Daniel Peremans) présentant, en médaillon (sculpteur : G. van de Voorde), l'effigie du bienheureux, et, à quelques mètres de là, la **Chapelle Saint-Corneille**, modeste

sous verre en Belgique, et, à quelques dizaines de mètres, la **maison natale** du même Sohie (plaque commémorative); le **Château de Hoeilaart**, réédifié en 1858 en néo-Renaissance; où sont installés, de nos jours, les services communaux. A deux pas du château subsiste l'ancienne **ferme castrale**, flanquée d'une **chapelle** du XVII^e siècle, et formant avec celle-ci un ensemble délicieusement archaïque.

Un petit **musée de folklore et d'histoire locale** a été créé voici quelques années. Il comporte une salle aménagée dans le château même et présentant des œuvres d'artistes du terroir; une autre salle agencée dans la ferme et consacrée à l'histoire profane de Hoeilaart (archéologie, folklore, viticulture, faune et flore, etc...); enfin, une troisième section est groupée dans la chapelle castrale et a trait plus spécialement à l'ancienne abbaye de Groenendaal. Momentanément les visites n'ont lieu que sur demande.

Celiers Serco, installations vinicoles où l'on traite, notamment, un excellent vin mousseux suivant la méthode champenoise.

Fêtes annuelles : le dernier week-end de septembre, grandes fêtes à l'occasion des vendanges (exposition de raisins et de primeurs, foire commerciale, manifestations populaires et sportives).

Retour à la 430 qu'on reprend en direction de La Hulpe.

LA HULPE

Sémiillante agglomération à triple vocation : résidentielle, industrielle et agricole (cette dernière en net recul), plantée dans un cadre séduisant de coteaux et de bocages, Relief encaissé (altitude comprise entre 35 et 120 mètres). Hôtels et restaurants.

Notice historique

La charte de fondation du village fut octroyée, le 3 juin 1230, par Henri I^{er}. Durant plusieurs siècles, la population tira l'essentiel de ses ressources de l'élevage et de la mise en valeur du point de vue agricole d'un sol patiemment conquis sur la forêt. Plus tard, La Hulpe devint l'un des berceaux de la papeterie en Belgique. Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, plusieurs moulins à papier fonctionnaient déjà sur le territoire de la commune. Cette industrie allait contribuer au

développement économique de l'agglomération. Les diverses sociétés qui exploitèrent les usines de La Hulpe ont été reprises en 1855 par « L'Union des Papeteries », qui fabrique aujourd'hui des papiers fins et extra fins, des papiers couché-machine, des papiers minces et papiers kraft pour câbles.

Après cette courte notice, reprenons notre itinéraire à l'entrée de La Hulpe. La 430 longe à présent tant à gauche qu'à droite de magnifiques propriétés boisées servant d'écrins à des châteaux, gentilhomnières et maisons de plaisance (huit au total) dont, à droite de la route, le **Château de Béthune ou Château de La Hulpe** (propriété de la famille Solvay), édifice de style moderne, agrémenté de tours d'angle, planté au cœur d'un domaine magnifique (200 hectares), classé en raison de sa valeur esthétique et comportant, outre le château, une ferme, une orangerie, des étangs, vergers et sapinières. Notons que M. Ernest-John Solvay, fils d'Ernest Solvay, le célèbre chimiste et sociologue belge, a fait don, sous réserve d'usufruit, de ce domaine à l'Etat en vue de son affectation, après son décès, à des fins culturelles. A gauche de la route, on notera aussi, noyé dans un parc splendide le **Château de la Roncière**, de style normand, puis au-delà des étangs (dont question ci-dessous), le **Château de Nysdam**, construction assez récente, qui s'est substituée à l'ancien **Château de la Queue ou de la Longue Queue** qui fut, sous le régime autrichien, un rendez-vous de chasse très apprécié par nos gouverneurs généraux. La 430 plonge dans le vallon de l'Argentine qu'elle franchit à hauteur des étangs (superficie totale : 35 hectares) de La Hulpe. A droite, le romantique **Etang du Gris Moulin ***, superbe plan d'eau qu'Hippolyte Boulenger (1837-1874), le vigoureux chef de file de l'Ecole dite de Tervuren, immortalisa sur la toile, et, à gauche, le **Gris Moulin**, ancien moulin à eau déjà cité au XV^e siècle, qui relevait jadis du couvent de Groenendaal et qui doit son nom au fait qu'il servit à fabriquer du papier gris; le bâtiment fut vendu le 22 floréal de l'an VI à un nommé Ruelens, puis converti en moulin à farine; complètement abandonné depuis plusieurs années, il est aujourd'hui dans un état de délabrement déplorable. Il mérite pourtant d'être sauvé.

La 430 gravit le versant droit de l'Argentine. Au carrefour des Trois Colonnes (signalisation lumineuse) situé 800 mètres au-delà de la vallée, tourner à gauche (plaque : Overijse 7 km.) pour joindre le centre de La Hulpe.

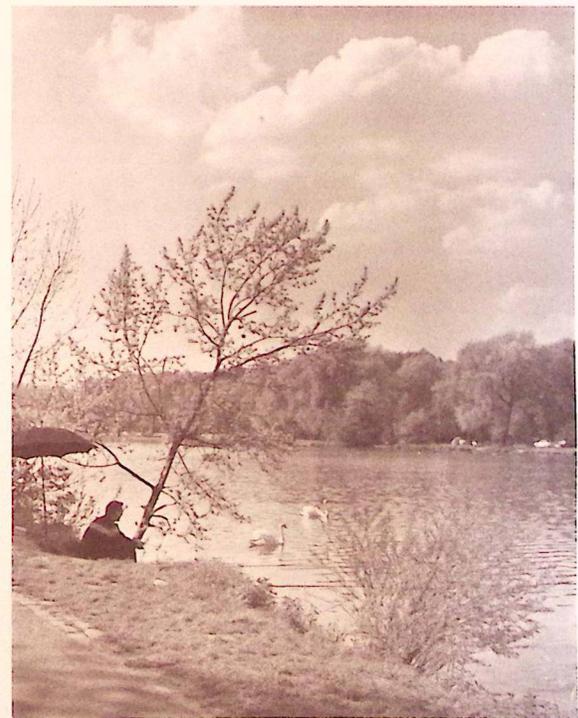
Eglise Saint-Nicolas *

Intéressant édifice romano-ogival, remanié à plusieurs reprises. La tour massive, à tourelle d'escalier, a gardé son aspect roman d'origine, à l'exception de la porte ornée de rocailles, qui fut percée au XVIII^e siècle.

La nef centrale date du XIII^e siècle; elle est couverte d'un plafond en bois et est éclairée par des baies aux arcs légèrement surbaissés. Les bas-côtés sont modernes. Le chœur, élevé à la fin des temps gothiques, est orné d'une voûte à nervures de pierres. Les vitraux d'un plaisant coloris, ont été exécutés, en 1868, par J.-B. Capronnier. La tour, la nef centrale et le chœur ont été classés, le 12.12.1936. Quelques pièces du mobilier retiendront l'attention : le banc de communion d'inspiration baroque, la chaire de vérité, bonne ébénisterie du XIX^e siècle, la dalle tumulaire de Jean Wéry, curé de la paroisse, mort le 23 août 1616, où le défunt est figuré revêtu de la chasuble et entouré des symboles des Evangélistes (cette dalle est placée sous la tour, à l'entrée de la nef centrale) et, enfin, une précieuse pierre tombale (au fond du collatéral gauche) rappelant la mémoire de Charles Bailly († 1624), qui fut secrétaire de Marie Stuart, reine d'Ecosse, décapitée en 1587, sur ordre de la reine d'Angleterre, Elisabeth I, en raison de sa fidélité à la religion catholique.

En poursuivant, au-delà de l'église, par la **rue des Combattants**, on laisse à droite, l'**Ecole Provinciale des Spécialités Horticoles**, aménagée dès 1921. Près de l'entrée de cet établissement se dresse le **Mémorial Camille Lemonnier** (1835-1913), œuvre de Dolf Ledel, rappelant le séjour que fit à La Hulpe, de 1883 à 1894, le célèbre écrivain belge. Dans les vastes jardins de l'institution, occupés partiellement par les serres à légumes, fruits et fleurs, on peut admirer une **statue de Galilée**, attachante sculpture, en marbre, de Jef Lambeaux (1852-1908).

Le Lac de Genval.



Pour visiter l'école et ses installations, adresser une demande préalable à la direction.

En prenant à droite, immédiatement au-delà de l'école provinciale, la **rue de la Procession**, on atteint à l'extrémité et à droite de celle-ci, le **bassin de natation** de La Hulpe, comportant une piscine en plein air ouverte au public durant les mois de juillet et août aux heures ci-après : les cinq premiers jours de la semaine, de 13 à 19 h. 30; les samedis et dimanches, de 11 à 19 h. 30. Le bassin est également accessible les mercredis, samedis et dimanches, du 1^{er} au 15 septembre. Entrée générale : 10 F. Enfants de moins de 14 ans : 5 F. A côté du bassin de natation, remarquer le stade communal de La Hulpe, édifié grâce à la générosité d'Ernest John Solvay et inauguré le 2.9.1961.

De l'Ecole provinciale, on peut aussi poursuivre jusqu'à la gare de La Hulpe, en laissant, à gauche, le **buste du roi Albert**, élevé par les anciens de 1914-1918, et le **Grand Etang ou Etang Noir** (13 hectares) de La Hulpe et, à droite, après avoir franchi le ruisseau de l'Argentine, le complexe des **Papeteries de La Hulpe**. En longeant, à gauche de la gare l'avenue Ernest Solvay on arrive à hauteur du **Mémorial Ernest Solvay**, monument en pierre bleue, sur socle en pierre blanche; cette œuvre de M. Wolfers a été inaugurée solennellement en 1924. Rejoindre le carrefour des Trois Colonnes et reprendre, à gauche, la 430 qu'on suit pendant 2 km. environ en laissant au passage, à droite, le vaste terrain de camping-caravaning (6 hectares) de Genval, pour s'engager ensuite à gauche (plaque : Lac de Genval 1 km.) dans l'étroite chaussée conduisant au lac.

GENVAL ET SON LAC *

Station estivale et de villégiature en même temps que rendez-vous classique de nombreux Bruxellois cherchant, notamment en week-end, à fuir l'atmosphère crispante de la grande ville, Genval est également un centre résidentiel assez animé, en marge duquel s'est établi un zoning industriel comprenant, entre autres, des laboratoires pharmaceutiques et d'imposantes papeteries (voir notice plus loin).

Le site du lac, fréquenté par une clientèle très cosmopolite, est justement renommé. Il forme, au demeurant, un tableau d'une exquise fraîcheur avec son admirable plan d'eau d'une superficie de 18 hectares, qui s'étend d'ailleurs en partie sur le territoire de la commune limitrophe d'Overijse, son éventail d'auberges, rôtisseries et salons de dégustation de grand tourisme (une quinzaine au total) et sa guirlande de ravissantes maisons de plaisance et villas disséminées dans un cirque majestueux de coteaux boisés où croissent bouleaux, épicéas, bruyère, etc... Notons au passage que plusieurs établissements ceinturant le lac sont des répliques plus ou moins fidèles de demeures célèbres de France... et d'ailleurs. Face au lac est exploitée une source d'eau minérale de réputation mondiale. Les Etablissements Schweppes Ltd, installés dans un bâtiment dont l'architecture composite ne manque pas d'un certain cachet, en assurent la captation et la mise en bouteilles (visite sur demande).

En dehors de son cadre idyllique, le lac de Genval et ses abords offrent aux excursionnistes et vacanciers un choix de promenades touristiques aussi variées que plaisantes et diverses attractions de plein air comprenant le canotage, la pêche, la voile et la natation, tandis que les environs se prêtent admirablement à la pratique de l'équitation.

Les fervents de canotage, de la voile et de la pêche s'adresseront à la Buvette-Terrasse « Le Scoubidou », en bordure du lac (côté Genval).

Canotage : 50 F. par heure, pour 2 personnes + 10 F. par personne supplémentaire (maximum : 4 personnes).

Pêche : 90 F. par jour (2 lignes)

30 F. par canne supplémentaire

50 F. pour l'après-midi seulement (2 lignes) + 20 F. par canne supplémentaire

30 F. par jour et 20 F. par après-midi (1 ligne) pour les enfants de moins de 14 ans.

La pêche est ouverte du 15 mars au premier week-end de janvier.

Déversement régulier de carpes, brèmes, roches, brochetons, tanches et anguilles.

Voile : Location de voiliers : 180 F. pour la première heure; 120 F. pour la deuxième heure + 80 F. par heure supplémentaire.

Abonnement (10 heures) : 800 F.

En cas d'utilisation de son propre voilier : 60 F. par jour représentant le droit de mise à l'eau de l'embarcation.

Abonnement pour toute la saison (mars à novembre) : 1.200 F. + disposition gratuite du parking.

Piscine - Solarium : « Le Blanc Mesnil »; ouvert tous les jours (fermé les lundis, sauf jours fériés) du 1^{er} juin au 31 août, de 11 à 20 heures. Entrée : 40 F. par personne; 30 F. pour les enfants de moins de 14 ans.

Revenir à la 430 et poursuivre vers Villers-la-Ville. Au premier carrefour (signalisation lumineuse) remarquer, à droite, l'Eglise Saint-Pierre (paroisse de Maubroux) élevée en 1921 et qui est ornée d'agréables fresques brossées par Louis Wilmet, évoquant la Vocation, la Primauté et le Premier Miracle de Saint Pierre.

Les touristes désirant visiter la partie spécifiquement urbaine de Genval s'engageront, à hauteur du carrefour, à droite, dans l'avenue des Combattants (plaque : Genval 1,5 km.). Près de la Place communale de Genval se dresse l'Eglise Saint-Sixte, construction banale de la seconde moitié du XIX^e siècle, où sont conservés toutefois quelques meubles intéressants : un autel baroque à colonnes et pilastres encadrant un groupe sculpté, centré sur le Christ prêchant qu'entourent les effigies de Moïse et d'Elie, puis quatre confessionnaux du XVII^e siècle, animés d'angelots, et enfin, deux bons tableaux, dont une Crucifixion du XVI^e siècle, traitée dans la manière de Bernard van Orley.

Retour au carrefour. Au-delà de ce croisement, la 430 laisse à droite, les bâtiments abritant les **Papeteries de Genval**, fondées en 1904 par Auguste Lannoy et spécialisées de nos jours dans la fabrication

du papier peint et du couvre-parquet, dont la production annuelle — y compris la section spécifiquement papeterie, installée à Mont-Saint-Guibert — dépasse largement les 60.000 tonnes. Pour visiter les papeteries, adresser une demande préalable à la direction.

Après avoir franchi le vallon encaissé de la Lasne, la route provinciale pénètre sur le territoire de Rixensart qu'elle traverse de part en part.

RIXENSART

Coquette et verdoyante commune à vocation résidentielle (superficie : 852 hectares; population : 8.000 habitants). Son site accidenté, ses frais bocages, ses promenades jalonnées, de même que son célèbre château historique en font un des hauts lieux du tourisme en Brabant wallon.

Hôtels et restaurants.

Pêche : Hôtel-Restaurant « Le Lido »; pêche réservée à la clientèle. Vaste complexe sportif en construction.

Syndicat d'Initiative : 5, rue Dyna-Beumer à Rixensart. Tél. : (02) 53.69.18.

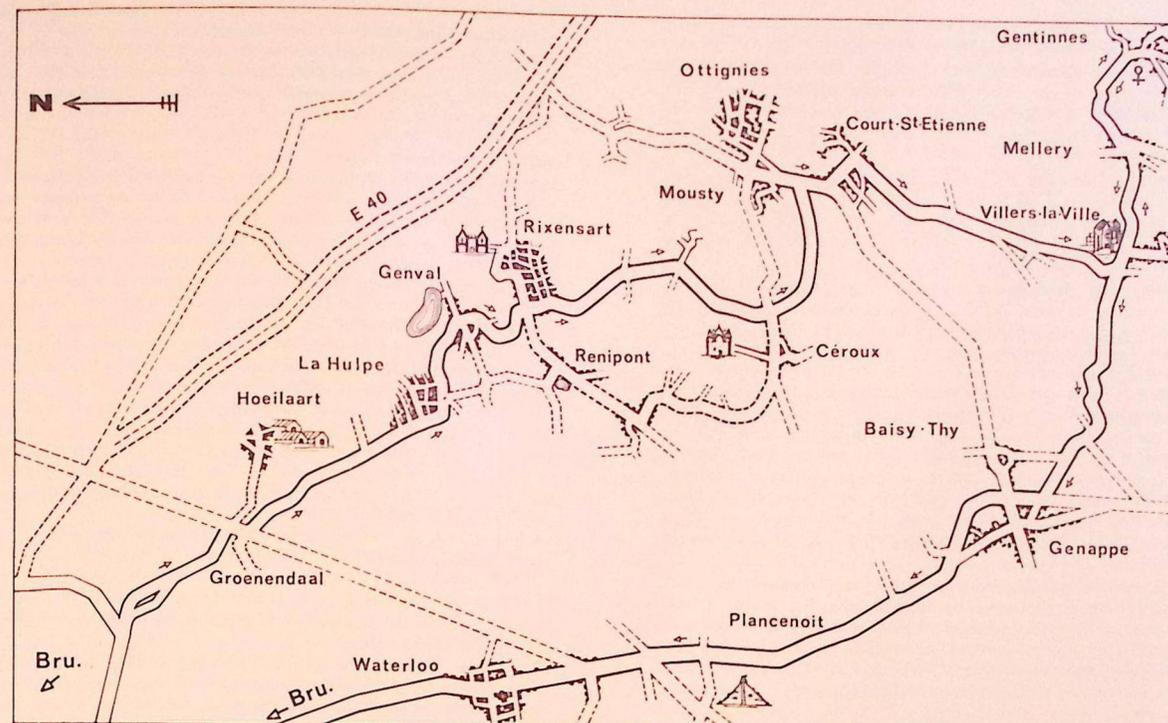
Le Château de Rixensart constitue le joyau de la région. Pour l'atteindre, continuer le long de 430 jusqu'au carrefour de la route conduisant à Wavre (signalisation lumineuse). Là, s'engager à gauche dans l'avenue de Merode (plaque : Château de Rixensart).

On laisse d'abord, à gauche, le **Château du Héron**, charmante construction, flanquée de deux ailes du côté de la cour intérieure, et occupée de nos jours par les services communaux. A signaler, devant le château, un **calvaire** moderne, œuvre de Jean-Pierre Ghysels. A l'extrémité de l'avenue de Merode, bifurquer à gauche, passer sur le pont enjambant la voie ferrée de Bruxelles-Namur, prendre ensuite la deuxième rue à droite (rue de l'Eglise). Parking près du château.

Château de Rixensart *

Le **château de Rixensart**, également appelé château de Merode, peut être rangé parmi les plus beaux ensembles architecturaux du pays.

Le château de Rixensart.



Notice historique

La seigneurie de Rixensart, qui relevait à ses débuts de celle de Limal, est déjà mentionnée au début du XIII^e siècle (1217). Elle fut séparée de cette dernière en 1377. Les de Rixensart, de Sombreffe, de Virnembourg, de Croy, de Gavre, Spinola veillèrent tour à tour sur les destinées du domaine avant que celui-ci n'échût, par héritage, aux de Merode, qui le possèdent encore de nos jours.

Le château contemporain remonte en partie aux années 1631-1632, époque où Jean-Charles de Gavre, gouverneur du Quesnoy et premier comte de Frésin « fit élever à Rixensart de vastes bâtiments et s'y fixa avec toute sa famille ». Quasi simultanément, ce châtelain très entreprenant fit aménager les premiers jardins de Rixensart. Plus tard, sous l'impulsion de Hippolyte Spinola, comte de Bruay, qui dirigea notamment la défense de Lille encerclée par les troupes de Louis XIV, puis sous la houlette de son fils, Philippe-Charles, la politique de reconstruction et d'embellissement du château fut poursuivie. Lors des campagnes dévastatrices entreprises par Louis XIV dans nos régions, le château fut sérieusement endommagé pour être ensuite restauré avec magnificence, tandis que l'agencement des nouveaux jardins était confié à André Le Nôtre (1613-1700), le fameux architecte-décorateur de Louis XIV, qui aménagea, entre autres, le parc de Versailles et la terrasse du château de Saint-Germain-en-Laye. Le château n'a subi, depuis cette époque, que des modifications mineures, mais s'est enrichi dans l'intervalle de nouvelles dépendances.

Notice descriptive

Edifié en pierres et briques, entre 1631 et 1662, le château de Rixensart, dont les bâtiments affectent la forme d'un rectangle, figure parmi les ensembles monumentaux les plus séduisants et les plus majestueux qu'on puisse voir en Belgique. On admirera surtout la tour massive et carrée qui le domine et dont la porte Renaissance (1650) est frappée d'un écusson armorié portant la devise « Plus d'Honneur », puis l'harmonie de la façade Renaissance également, les tourelles d'angle en briques avec chaînons de pierres blanches

et la cour intérieure disposée en forme de cloître et dont trois ailes sont percées de galeries ouvertes à arcades surbaissées, enfin les archaïques meneaux qui garnissent les fenêtres de la cour intérieure. Les ancrages formant les millésimes 1631, 1648, 1660 et 1662 permettent de situer les principales phases de la construction.

Autour de l'avant-cour, à laquelle on accède par un porche rehaussé d'un écusson aux armes des de Bruay, s'ordonnent les dépendances millésimées : 1778, 1824 et 1829.

Comme relaté plus haut, les jardins ont été dessinés par André Le Nôtre; ils ouvrent sur un vaste parc animé de jolis plans d'eau et piqué d'essences rares. C'est de ce parc que la vue sur le château est la plus typique.

Salons - Chambres - Appartements

Avant de visiter le château (ouvert au public depuis 1963), signalons que plusieurs personnalités séjournèrent à Rixensart, notamment Félix de Merode, membre en 1830 du Gouvernement provisoire, Xavier de Merode, archevêque de Méliène, qui organisa en Belgique le corps des zouaves pontificaux et qui fut camérier du pape Pie IX et Charles de Montalembert (1810-1870) éminent publiciste, orateur et écrivain, en même temps que l'un des plus ardents défenseurs du catholicisme libéral; ce brillant polémiste avait épousé Marie de Merode, sœur de Frédéric de Merode et c'est à Rixensart qu'il composa, en grande partie, l'une de ses œuvres les plus importantes : « Les moines d'Occident depuis saint Benoît jusqu'à saint Bernard », qui fut publiée en 1860.

Les salons, chambres et appartements sont d'un luxe digne des grandes maisons seigneuriales.

Le hall d'entrée, qui a gardé son dallage d'origine, est couvert de boiseries de chêne et orné de deux toiles de Valentin († 1634), disciple du Caravage.

La salle à manger, dont le plafond et les lambris proviennent du château de Nérac (Lot et Garonne), siège d'une cour brillante au XVI^e siècle, mais qui fut ruiné au XVII^e siècle à la suite de la révocation de l'Edit de Nantes, présente quatre tapisseries de Beauvais consa-

crées à l'histoire de Pénélope ainsi qu'une grande table de chêne garnie d'un service en porcelaine de Copenhague.

Par le **parloir**, la **bibliothèque**, dont le mobilier est de style Directoire, et le **petit salon**, au décor Louis XVI, on atteint le **grand salon** où sont accrochées deux imposantes tapisseries des Gobelins évoquant des thèmes tirés de la mythologie, dont l'Enlèvement d'Europe. Du grand salon, joli coup d'œil sur les jardins.

La **galerie** qui succède au grand salon, dite **galerie des ancêtres**, contient des portraits de famille, dont ceux de Philippe de Merode et de sa femme, Jeanne de Montmorency. On y voit également le fanion de Frédéric de Merode, mortellement blessé, en 1830, au cours de la bataille de Berchem-lez-Anvers.

La **chambre de Monseigneur** où logea Mgr. Xavier de Merode, camérier secret du pape Pie IX, est ornée de deux portraits d'une bonne venue, l'un de l'École allemande du XVIII^e siècle, peint par Tischbein, l'autre de Nattier, représentant le comte de Toulouse.

La **chambre des fleurs** * est la plus belle du château. Sa décoration a été conçue par la comtesse Félix de Merode, qui s'inspira de l'ornementation d'une chambre du château d'Ancy-le-Franc, datant de 1555, et qui est considéré comme l'un des plus remarquables édifices Renaissance de France. Les boiseries sont formées d'une centaine de petits panneaux figurant, chacun, une essence florale différente, peinte sur fond de vieil or patiné. A la base, des panneaux plus larges sont animés de corbeilles de fruits. A noter aussi un lit à baldaquin (1627). C'est dans cette chambre que séjourna Charles de Montalembert.

Enfin, la **grande galerie** présente à côté de quelques souvenirs d'Afrique (selles de chameaux, œufs d'autruche, etc...) une intéressante panoplie d'armes arabes incrustées de corail, qui furent rapportées d'Égypte par le mathématicien Monge (1746-1818), qui avait suivi Napoléon dans sa campagne d'Égypte durant laquelle il dirigea diverses recherches archéologiques et scientifiques.

Période d'ouverture et droit d'entrée

Le château est ouvert de Pâques à la Toussaint, les samedis, dimanches et jours fériés, de 14 à 18 heures.

Prix : 40 F. par personne (visite du château et du parc). Ce prix est ramené à 30 F. par personne pour les groupes et membres des associations touristiques reconnues. Visite du parc seulement : 20 F. par personne.

Eglise Sainte-Croix

L'église Sainte-Croix (aujourd'hui église paroissiale), attenante au château, est l'ancienne chapelle castrale. Elle fut reconstruite vers 1710, agrandie en 1850 et entièrement restaurée en 1937 à la suite d'un incendie qui l'endommagea sérieusement. Elle se greffe avec bonheur dans la ligne architecturale du domaine. A l'intérieur, à côté de la chaise de sainte Florentine, dont le corps fut reconstitué en cire à l'aide des ossements de la bienheureuse, on peut voir la chaise en bois de saint Célestin, des reliques qui seraient celles de saint Clément, le mémorial de Mgr. Xavier de Merode et celui du comte de Montalembert, la pierre tombale de Félix de Merode, trois tableaux : une « Multiplication des Pains » (à l'entrée de la nef) du XVI^e siècle, un « Saint Antoine et un Saint Jérôme » dans l'esprit des maîtres allemands de la fin des temps gothiques et une « Sainte Famille » généralement attribuée à Cossiers. On remarquera enfin, du côté droit du chœur, la tribune, avec coupole et lanterneau, élevée en 1723, à l'intention des châtelains et communiquant directement avec l'ancien manoir.

En face du château, le monument érigé, en 1930, à la mémoire du comte Félix de Merode.

Revenir à la 430 qu'on franchit si l'on désire visiter le hameau de **Bourgeois** (Rixensart) et plus loin la **plage de Renipont** et le hameau de **Chapelle-Saint-Lambert**.

Après 1 km. de route, on aperçoit, à droite, l'église de **Bourgeois**, dédiée à saint François-Xavier. Edifiée en 1875, elle abrite un Chemin de Croix moderne, en céramique, œuvre de Max vander Linden. Près

La plage de Renipont.



du sanctuaire se dresse le Monument Albert I^{er}, avec buste du monarque, dû au baron Thomas Vinçotte.

En poursuivant, au-delà de Bourgeois, on retrouve, 1 km. plus loin, la vallée de la Lasne, à hauteur de la plage de Renipont.

Plage de Renipont

Station familiale de plein air, très fréquentée en haute saison. Bel étang d'une superficie de 3 hectares, ouvert au canotage et dont les rives ont été aménagées en plage-solarium.

Les installations comportent également des cabines de bains, une petite plaine de jeux pour enfants et une buvette-friture (plats chauds et froids).

Entrée générale : 25 F. Enfants (de 5 à 11 ans) : 15 F. Enfants de moins de 5 ans : 5 F. Location d'une cabine : 5 F.

Abonnement (12 entrées) : 250 F.

Canotage : 35 F. par barque (4 personnes) et par demi-heure.

60 F. par barque (4 personnes) et par heure.

50 F. par kayak (2 personnes) et par demi-heure.

80 F. par kayak (2 personnes) et par heure.

Période d'ouverture : la plage est accessible du 1^{er} avril à la fin septembre.

De Renipont, possibilité de gagner le hameau tout proche de **Chapelle Saint-Lambert** (dépendance de la commune de Lasne-Chapelle-Saint-Lambert).

CHAPELLE SAINT-LAMBERT

L'agglomération de Chapelle-Saint-Lambert ne manque pas de séduction avec ses rues et venelles en pente et ses maisons et villas étagées à flanc de coteaux où vergers et prairies alternent avec des petites sapinières et des massifs de bouleaux.

Pour la visiter, négliger devant soi la route conduisant à Lasne et prendre, à gauche, la rue d'Ottignies. On laisse d'abord à droite, le moulin à eau de Chapelle, un des derniers moulins brabançons à fonctionner encore à l'aide de la seule énergie hydraulique. Le bâtiment remonte à la seconde moitié du XVIII^e siècle. La machinerie,

qui actionne 3 paires de meules, remonte à 1875. Admirer également la belle roue à aubes, en bois, de près de 6 mètres de diamètre.

En grimpant la rue d'Ottignies, on arrive bientôt à hauteur de l'église **Saint-Lambert** (à droite et en retrait de la route), modeste sanctuaire campagnard élevé en 1761, avec transept de la fin du XIX^e siècle (1890). Le mobilier sans prétention comporte une chaire de vérité Louis XV, deux statues en bois, un Saint André du XVII^e siècle et une Sainte Marie-Madeleine (?) du XVI^e siècle, des fonts baptismaux dont la cuve date du début du XVI^e siècle, et un Chemin de Croix, en céramique.

A signaler aussi, la **cure**, coquette construction du XVIII^e siècle, coiffée d'un toit à la Mansard.

Par Renipont et Bourgeois revenir à la 430, qu'on reprend, à droite, en direction de Cérœux-Mousty et Court-Saint-Etienne. La route traverse à présent un site accidenté à souhait ménageant de **beaux points de vue** * sur la région. Après 3 km., la 430 laisse à gauche la petite route menant à **Rofessart** (hameau de Limelette) où vécut le baron Auguste Lambermont, l'un des plus éminents collaborateurs de Léopold II, qui joua notamment un rôle déterminant à la Conférence de Berlin (novembre 1884 - février 1885), qui consacra la reconnaissance de l'Etat indépendant du Congo. Le corps de ce diplomate repose dans le cimetière voisin.

De l'autre côté de la rue conduisant à Rofessart, un chemin pavé permet d'atteindre la **Chapelle Saint-Robert**, petit monument votif (1756) gardé par deux magnifiques tilleuls.

En suivant toujours la 430 on arrive, après 3,5 km. de parcours agréable et varié au carrefour de la route reliant Cérœux à Mousty.

CEROUX-MOUSTY

Formé de deux hameaux principaux (Cérœux et Mousty) distants l'un de l'autre d'environ 5 km, la localité (1.078 hectares) a gardé de solides attaches agricoles, sauf à Mousty où sont concentrées quelques petites entreprises industrielles (construction, source d'eau

minérale, etc...). Depuis quelques années, certains lieux-dits comme ceux de Ferrière et de Limoges, qui ne comptaient, il n'y a guère, que quelques ménages, se sont mués en quartiers résidentiels ou dominent les villas et maisons de campagne. Pour visiter **Cérœux**, tourner, à droite, à hauteur du carrefour (plaque : Cérœux 1 km.).

Place communale et Eglise Notre-Dame de Bon Secours

La place de Cérœux est une des plus vastes du Brabant wallon. Les vénérables tilleuls qui la bordent lui ont conservé un charme déficieux archaïque.

L'église **Notre-Dame de Bon Secours**, érigée en 1848, en bordure de la place, est un édifice néo-gothique sans grand caractère, mais qui abrite quelques meubles intéressants, dont le maître-autel et la chaire de vérité, excellentes menuiseries dues aux frères Goyens, et une gracieuse Vierge à l'Enfant, en terre cuite.

En continuant par les **rues van der Dilt et de Moriensart**, on arrive au pied de la Tour de Moriensart, un des monuments les plus curieux de la région.

Tour de Moriensart *

Edifiée vraisemblablement durant le XIII^e siècle, à l'initiative, croit-on, de Arnoul Morel, seigneur de Limal, la **Tour de Moriensart** (propriété privée - on ne visite pas) est une construction du plus haut intérêt pour la connaissance de notre architecture militaire au Moyen Age. Le grès domine dans cette construction, sauf dans la partie supérieure aménagée au XVI^e siècle et où la brique fut utilisée en alternance avec la pierre blanche. La maçonnerie des trois premiers étages, où l'on voit encore les traces des meurtrières, est très robuste (c'est ainsi que l'escalier d'accès au premier étage a pu être pratiqué dans l'épaisseur du mur). Le quatrième étage pour sa part a été couronné d'une toiture, à quatre pans, flanquée de quatre tourelles polygonales. En raison de sa valeur tant historique qu'archéologique, cette tour a fait l'objet, le 29.5.1952 d'une mesure de classement. Les bâtiments agricoles, qui s'ordonnent autour de la tour, datent, sous leur aspect actuel, du XVIII^e siècle.

La Tour de Moriensart à Cérœux.



Retour à la 430 qu'on franchit pour rejoindre **Mousty** où l'on visitera la vénérable église paroissiale dédiée à la Vierge.

Eglise Notre-Dame * à Mousty

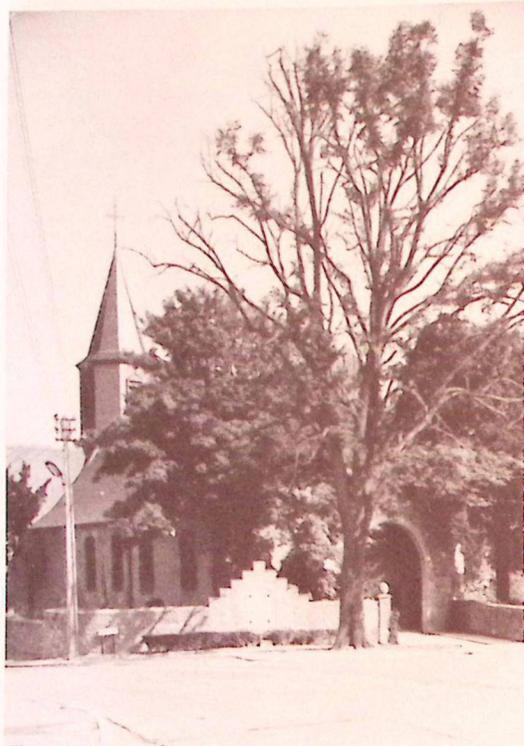
D'origine romane, ce captivant sanctuaire, profondément remanié au cours des siècles, comprend trois nefs séparées du chœur de forme rectangulaire par un transept coiffé d'un clocher octogonal. Vers 1770, divers travaux comportant notamment l'élargissement et l'exhaussement des bas-côtés, le percement de la porte d'entrée actuelle, la pose d'une toiture unique recouvrant les trois nefs et le percement des fenêtres rectangulaires, ont quelque peu banalisé l'édifice.

L'intérieur, par contre, n'a subi que peu d'altérations. Les nefs à cinq travées sont soutenues par des piliers oblongs. Au-dessus de la voûte à nervures couvrant la nef centrale subsiste la charpente primitive qui présente une parenté indéniable avec celle de l'église de Bierbeek.

Sous le chœur se développe une crypte très ancienne, couverte de belles voûtes d'arêtes soutenues par un pilier massif et carré. Cette crypte, dont la destination première n'a pu être établie avec certitude, a peut-être servi, à une époque reculée, à la célébration du culte. Dégagée et entièrement restaurée en 1968, elle est aujourd'hui accessible au public. Cette même campagne de restauration (1968) a d'ailleurs embrassé l'ensemble du sanctuaire, qui était tombé ces dernières années dans un dangereux état de délabrement. Signalons incidemment que le chœur, la nef, le transept et la crypte sont protégés par une mesure de classement (arrêté royal du 29.5.1952).

A l'intérieur, on notera le maître-autel Louis XIV, les lambris du chœur, Louis XIV également, la chaire de vérité (\pm 1600) animée de fines colonnettes, de godrons et de têtes d'anges, les autels latéraux aux fortes colonnes torses (XVII^e siècle), les fonts baptismaux, en pierre bleue, de conception gothique, et, à l'extérieur, adossé au pignon septentrional du transept, un Ecce Homo (XVI^e siècle), en pierre, au visage admirable.

L'ancien cimetière, qui ceinture l'église, ne présente plus que quelques pierres tombales éparses et à l'état d'abandon.



Eglise Notre-Dame à Mousty.

Ruhaut et la promenade le long du Blanc Ry (frais ruisseau qui dévale des hauteurs surplombant la rive droite de la Dyle). Ces balades, outre qu'elles ménagent de superbes **échappées** * sur Ottignies et les communes limitrophes, enchanteront tous les passionnés de sites âpres et boisés.

A l'intention des automobilistes, signalons que l'excellent réseau local leur permet de gagner aisément les principaux promontoires.

Ville universitaire de Louvain-la-Neuve

Ottignies vit présentement un tournant de son histoire. En effet, en juillet 1966, prenant acte d'une décision visant à transférer la section française de l'Université Catholique de Louvain (à l'exception toutefois de la faculté de Médecine qui s'installe progressivement à Woluwe-Saint-Lambert) en terre wallonne, l'Administration communale s'est offerte pour accueillir à Ottignies les étudiants et professeurs francophones de l'Alma Mater louvaniste.

Déjà, au début de 1968, une zone de 198 hectares était réservée pour l'implantation de la nouvelle université.

Cette première estimation s'est bien vite révélée nettement insuffisante pour répondre à la totalité des besoins universitaires et para-universitaires dictés eux-mêmes par la démographie extrêmement dynamique, dont jouit de nos jours, l'enseignement supérieur. Actuellement, on estime à quelque 800 hectares (dont la majorité sur le territoire d'Ottignies) la surface à réserver pour la création de la nouvelle cité universitaire qui aura l'aspect d'une véritable ville conçue aux dimensions humaines et qui sera à circulation essentiellement « piétonnière »; cet ensemble, dont le diamètre sera d'environ 1.800 mètres, pourra héberger de 40.000 à 50.000 résidents, dont 20.000 étudiants et 2.000 professeurs et chargés de cours.

Les projets prévoient la sauvegarde du site notamment du bois de Lauzelle (200 hectares) qui constituera en quelque sorte le poumon du centre universitaire, les logements épousant pour leur part les formes du paysage.

Le laboratoire (provisoire) du génie civil fonctionne d'ores et déjà sur place et on envisage, pour fin 1971, la mise en service

Non loin de l'église, à front de la rue de Franquénies : **Manège « Le Ry Angon »** aménagé dans la ferme de l'ancien moulin à eau de Mousty. Les installations comportent un manège couvert, une école d'équitation et un service de location de chevaux. Organisation de camps équestres durant les vacances.

Un peu au-delà du manège, dans la rue de Spangen subsiste une vieille et pittoresque ferme ayant appartenu aux derniers seigneurs d'Ottignies.

Revenir à l'église de Mousty et suivre pendant un bon kilomètre la R. 37 (Nivelles-Wavre) dans la direction de Wavre afin de visiter (crochet recommandé) la vivante et avenante commune d'Ottignies.

OTTIGNIES

Coquette et riante bourgade (1.383 hectares; population : 6.000 habitants) arrosée par la Dyle et plantée dans un magnifique décor de collines escarpées. L'altitude oscille entre 51 mètres au niveau de la Dyle et 150 mètres, point culminant situé sur le plateau couronnant la rive droite de la rivière. Nœud de communication ferroviaire (lignes Bruxelles-Namur et Louvain-Charleroi).
Hôtel et restaurants.

Syndicat d'Initiative et de Tourisme : s'adresser à Melle Boudringhien, présidente du Syndicat, 9, rue du Bauly. Tél. : (010) 619.85.
Siège, il n'y a guère, de florissantes exploitations agricoles, la localité a changé progressivement de visage, principalement au cours de ces dernières décennies, qui virent s'ériger, sur les deux versants de la Dyle de nouveaux quartiers résidentiels. Les espaces verts et boqueteaux couvrant une partie du territoire furent heureusement préservés. Les promeneurs avisés ne manqueront pas d'entreprendre la randonnée pédestre d'Ottignies (Centre) à Blocry par Mousty et le Bois des Rêves (réserve d'une superficie de 50 hectares, dont le fond est constitué par un étang de 3 hectares et une partie boisée de 15 hectares), l'excursion jusqu'au lieu-dit « Les Bruyères » par

d'un cyclotron isochrone à énergie variable de 80 M.V. et, pour la fin de 1972, l'occupation des lieux par la Faculté des Sciences.

Les monuments d'Ottignies

En dehors de la nouvelle ville universitaire qui constituera bientôt une attraction de choix sur le plan urbanistique, Ottignies possède encore quelques grosses fermes, dont celles de Biéreau et surtout celle du Douaire (en bordure de la R. 37 Nivelles-Wavre, à la limite de Mousty) dont les bâtiments jettent dans le paysage une note délicieusement archaïque. L'église **Saint-Joseph** (1924), au hameau de Blocry, se caractérise par ses beaux vitraux composés par le maître verrier Spreters et représentant les portraits de quelques paroissiens. L'église **Saint-Pie X**, au hameau de Petit Ry, consacrée par Mgr. Oddi, nonce apostolique, le 7 juin 1964, a été conçue par Pierre Pinsart de Paris. D'allure résolument moderne et en forme de rotonde, elle fut montée initialement à l'Exposition Universelle de Bruxelles (1958) où elle fit office de chapelle annexée au pavillon du Saint-Siège.

Mais le plus bel ensemble architectural d'Ottignies est constitué par le site (classé) formé par l'église Saint-Remy, la cure et le château et qui se développe de part et d'autre de la R. 37 (Nivelles-Wavre). L'église **Saint-Remy**, édifiée en briques, en 1785, comporte trois nefs avec une tour carrée en façade. Son style est apparenté à celui de la Renaissance. L'intérieur mérite un coup d'œil. Quatre confessionnaux en chêne (XVII^e siècle), deux grands tableaux (1766) de Maximilien de Haes évoquant l'Assomption et la Présentation de Jésus au Temple, un beau Chemin de Croix, une précieuse pierre tombale (1610) scellée dans le pavement à l'entrée de l'église et, surtout un admirable **Christ** * en chêne, de 1500 environ, qu'il serait toutefois opportun de restaurer.

La **cure**, incendiée vers 1725, fut reconstruite en 1785. La pureté et la noblesse de ses lignes confèrent à l'ensemble du site un charme particulier.

Le **château** (propriété privée) occupe une situation admirable en face de l'église. Planté, en terrasse, il servit autrefois de résidence aux seigneurs de l'endroit. Il n'a gardé de son aspect ancien que sa tour



Le château d'Ottignies.

Signalons incidemment que le site de Court-Saint-Etienne était déjà occupé dans les temps préhistoriques. C'est ainsi qu'au Plateau de la Quenique (à 1.200 mètres environ au nord de l'église) on a mis au jour une nécropole remontant aux âges du fer et du bronze (VII^e et VI^e siècles avant Jésus-Christ) et qui livra un lot d'objets exceptionnels précieusement conservés aujourd'hui aux Musées Royaux d'Art et d'Histoire, à Bruxelles.

Avant d'atteindre l'église de Court-Saint-Etienne, on laisse successivement, à gauche, le complexe métallurgique Henricot, le monument Emile Henricot (1838-1910), fondateur des usines précitées, le monument aux victimes des deux guerres, le monument aux 430 officiers, sous-officiers et soldats français, tombés à Court-Saint-Etienne, en mai 1940, et, enfin, le mémorial du comte Goblet d'Alviella (1798-1870) avec buste en bronze du défunt qui fut, notamment, un brillant ministre de la Guerre.

Eglise Saint-Etienne

Reconstruite, en briques, à la fin du XVIII^e siècle, dans un style prolongeant le baroque, ce sanctuaire, d'origine romane, n'a gardé comme témoin de cette première campagne de construction que sa forte tour, en pierre, datant de ± 1050, mais défigurée par les divers remaniements qu'elle a subis au cours des siècles, ainsi que par le renouvellement vers 1830, du parement extérieur. Bâtie, sur plan carré, cette tour est flanquée d'une tourelle d'escalier, en grès, également postérieure à la construction primitive.

Le sanctuaire proprement dit comporte trois nefs rythmées par des colonnes d'inspiration toscane, donnant sans transept sur un chœur terminé par un chevet à cinq pans.

Du mobilier, on détachera le maître-autel, de style classique, un tableau figurant une Nativité et attribué à l'entourage de Corneille Floris, une grande fresque (1862) du Wavrien, Polydore Beaufaux, illustrant le martyre de saint Etienne, un remarquable cénotaphe, élevé en 1652 à la mémoire du comte Louis de Provins et de son épouse où les défunts, dont les vêtements sont en marbre noir et

carrée, placée légèrement en saillie, datée par ses ancrages : 1626 et coiffée d'une toiture octogone. Le corps de logis, rythmé par d'élégants pignons à redents, a été modernisé. Autour et derrière le château se développent les jardins disposés en gradins.

Reprenons à présent la 430 à l'endroit où nous l'avons laissée, soit à son croisement avec la route de Céroux à Mousty. La voie provinciale descend progressivement dans la vallée de la Dyle, qu'elle rejoint à Court-Saint-Etienne.

Remarque, au passage, à droite, la gracieuse **Chapelle-aux-Sabots**, constituée par un pilier en moellons soutenant une niche cintrée où trône une statuette de Notre-Dame de Grâce. Cette potale fut édifée en 1774 et entièrement restaurée en 1959. Les sabots, qui y sont accrochés, évoquent le temps où les jeunes filles souhaitant s'engager dans la voie du mariage y pendaient un sabot dans l'espoir que la Vierge, sensible à cette marque d'égard, leur enverrait le fiancé rêvé. Plus loin, la 430 débouche sur la R. 37 (Nivelles-Wavre) dans laquelle on s'engage à droite (plaque : Villers-la-Ville 9 km) pour bifurquer à gauche à la première signalisation lumineuse (plaque : Villers-la-Ville). Nous sommes à présent au cœur même de Court-Saint-Etienne.

COURT-SAINT-ETIENNE

Vaste bourgade (2.434 hectares) groupant autour d'un noyau à population assez dense, divers hameaux et fermes éparses. Le centre proprement dit, où la Dyle et ses affluents l'Orne et la Thyle mêlent leurs eaux, est industrialisé. On y trouve, notamment, une importante entreprise métallurgique : les usines Henricot. La zone périphérique a gardé dans l'ensemble son ancienne vocation de terre agricole, cristallisée autour de quelques grosses exploitations rurales. Toutefois, cette zone est progressivement grignotée par l'aménagement de nouveaux quartiers résidentiels. Restaurants dans le centre.

Court-Saint-Etienne est le siège d'une école technique de l'Etat et d'un Institut provincial comportant des sections de coupe, couture, coiffure, sténo-dactylographie et langue.

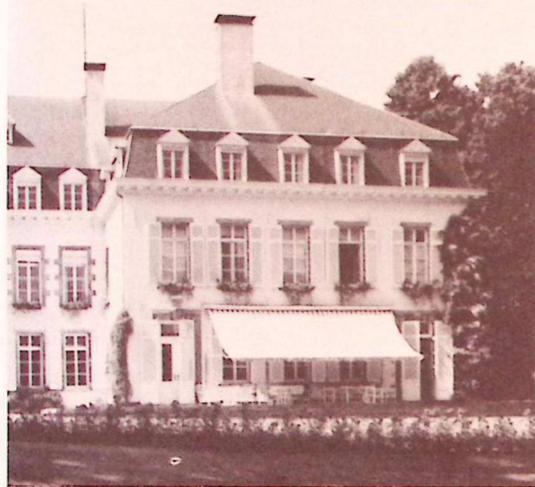
les visages et mains en marbre blanc, sont représentés dans la pose des gisants, tandis que tout autour du monument se développe une élégante arcade, en marbre noir, portant dix-sept écussons en marbre blanc; enfin la **châsse** * de **Saint-Etienne**, superbe pièce d'orfèvrerie, de forme rectangulaire, couronnée d'une toiture à double versant et animée de statuettes traitées encore dans la tradition gothique, bien que l'ornementation générale déjà marquée par l'influence italienne porte tous les caractères des productions du XVI^e siècle.

Derrière l'église, au cœur d'un beau domaine de quelque 10 hectares, avec joli plan d'eau et agréables frondaisons s'élève le **château** (propriété privée), vaste bâtiment surmonté d'un toit à la Mansard et planté sur une éminence au pied de laquelle la Thyle et l'Orne mêlent leurs eaux.

De l'église, poursuivre vers Villers-la-Ville (plaque : Villers-la-Ville 7 km). A gauche de la route, couronnant un tertre, se découpe un admirable **Christ gothique**. Puis, à droite, le cimetière de Court-Saint-Etienne où s'élève le **Mausolée de la famille Goblet d'Alviella**. Il s'agit d'un édicule carré, de 12 mètres de haut, bâti en petit granit et d'une architecture curieuse qui n'est pas sans rappeler certains monuments hindous; sa partie inférieure est flanquée de douze colonnes supportant un couronnement en forme de campanile chapeauté d'une gracieuse coupole.

Pendant 2 km. environ, la 430 suit la crête séparant les vallées de la Dyle et de la Thyle avant de rejoindre cette dernière au lieu-dit : Faux. A gauche, une petite chaussée permet de gagner **Sart-Messire-Guillaume**, gros hameau de Court-Saint-Etienne, accroché au flanc d'une colline dominant la rive droite de la Thyle.

Les touristes qui effectueront ce petit crochet par Sart-Messire-Guillaume s'arrêteront à la **chapelle Saint-Antoine**, modeste édifice (1911), à trois nefs, garni d'une voûte en bois et conservant une statue de saint Antoine l'Ermite, œuvre du XVI^e siècle, marquée encore de certaines réminiscences gothiques. Les amateurs pousseront, le cas échéant, jusqu'à la grande ferme du hameau, près de laquelle ils découvriront quelques pans de murs percés de baies qui constituent



Un aspect du château de Court-Saint-Étienne.

les vestiges d'une ancienne chapelle remontant à la fin des temps gothiques (seconde moitié du XVI^e siècle). Après ce crochet facultatif, reprendre la 430 qui traverse maintenant le hameau de **La Roche** (dépendance de Court-Saint-Étienne), qui doit son nom aux carrières encore exploitées à la fin du siècle dernier et d'où l'on extrayait une pierre assez appréciée mais qui présentait toutefois l'inconvénient d'être gélive.

La 430 laisse ensuite, à droite, le hameau de **Tangissart**, relevant de la commune de Baisy-Thy, puis remonte jusqu'à Villers-la-Ville le cours encaissé, boisé et très sinueux de la Thyle dont elle épouse les capricieux méandres. Ce dernier **tronçon** * traverse un site d'une austère grandeur qui évoque irrésistiblement les paysages ardennais. 3 km. plus loin, la route, après avoir doublé l'ancienne Porte de Bruxelles, débouche en face de l'entrée actuelle des ruines de Villers-la-Ville.

VILLERS-LA-VILLE

Pimpant village (superficie : 555 hectares; population : 1.200 habitants) à vocation triple : agricole, résidentielle et surtout touristique, planté dans un cadre magnifique. Les ruines fameuses de son ancienne abbaye cistercienne lui ont valu une renommée qui a largement débordé nos frontières.

Syndicat d'Initiative et de Tourisme : 8a, boulevard Neuf à Villers-la-Ville.

Hôtel et restaurants (toutes catégories).

Spécialités gastronomiques : Truites de rivière - Bière et gâteau fabriqués selon l'ancienne recette des moines.

Jonction des sentiers pour cavaliers Bruxelles (Forêt de Soignes) - Villers-la-Ville et Villers-la-Ville - Louvain (Oud-Heverlee).

Ancienne abbaye de Villers**

Les imposants vestiges de ce qui fut l'une des plus belles et des plus florissantes abbayes de Belgique forment un site archéologique et un ensemble monumental sans équivalent dans notre pays.

Notice historique

L'abbaye cistercienne de Villers-la-Ville dont le plan fut dressé en s'inspirant du modèle de la maison-mère de Cîteaux, fut fondée sous l'impulsion de saint Bernard, abbé de Clairvaux, par une petite colonie composée de douze moines et de cinq frères convers, placés sous la direction spirituelle de l'abbé Laurent. Ces religieux, qui répondaient ainsi à une invitation lancée par divers notables brabançons, s'installèrent d'abord — c'était, semble-t-il, en avril 1146, sur une hauteur dominant la vallée de la Thyle, à proximité de la fontaine du « Goddiarch ». Ce serait saint Bernard, en personne, qui, à l'occasion d'une visite rendue, en janvier 1147, à la petite communauté, aurait conseillé aux moines de s'établir sur les bords mêmes de la rivière. Le moulinier était né et allait se développer très rapidement, à telle enseigne qu'à l'aube du XIII^e siècle, sous la direction éclairée de l'abbé Charles de Seyne (1197-1209) étaient déjà érigés le cloître primitif, la salle capitulaire et le dortoir des moines. La première moitié du XIII^e siècle, dominée par la présence de Guillaume de Bruxelles, en qualité d'abbé (1221-1237), témoigne éloquentement de l'esprit d'entreprise des moines de Villers. C'est de cette période que datent la majestueuse église abbatiale et l'impressionnante brasserie. L'abbaye connut ensuite des fortunes diverses où le faste dispendieux de ceux qui présidèrent à ses destinées durant la seconde moitié du XV^e siècle (époque où, suivant la chronique, les possessions extra muros de Villers comprenaient près de 10.000 hectares) fit place, un siècle plus tard, aux désolations consécutives aux guerres de religion. Après un XVII^e siècle troublé par la rivalité entre les grands de l'Occident, l'abbaye connut, au XVIII^e siècle, une dernière période de prospérité qui s'amorça sous l'abbé Cupis de Camargo (1705-1714) et se poursuivit sous la houlette de Jacques Hache (1716-1734), qui fit reconstruire le palais abbatial, le quartier des étrangers et l'infirmerie, tandis que l'abbé Martin Staigner (1742-1759) consolidait grâce à sa gestion clairvoyante et énergique le redressement économique de l'abbaye.

Le règne tout empreint de sagesse de Marie-Thérèse (1740-1780)

permit aux abbés Daniel d'Aix (1759-1764) et Robert de Bavay (1765-1783) non seulement d'embellir le domaine proprement dit de Villers (placement d'une nouvelle façade à l'église, reconstruction du mur d'enceinte, etc.), mais encore d'étendre leurs largesses à leurs possessions extérieures, notamment à leur refuge de Bruxelles.

Dévastée, en partie, en 1794, lors du second passage chez nous des révolutionnaires français, puis supprimée par la loi du 15 fructidor de l'an IV, l'abbaye fut vendue le 7 thermidor de l'an V (25 juillet 1797) et progressivement démantelée par l'acquéreur, un certain La Terrade, avant d'être la proie des vandales en 1814.

L'ancienne abbaye fut ensuite livrée au caprice des intempéries et à la gourmandise des plantes parasitaires, qui auraient achevé aujourd'hui leur macabre besogne, si l'Etat belge n'avait acquis les vestiges, en 1893, et n'avait par la suite pris les mesures d'urgence de consolidation et de restauration partielle des ruines, opérations qui se déroulèrent sous la conduite vigilante et éclairée de l'architecte Charles Licot (1843-1903).

La gestion des ruines a été confiée en 1932 au Touring Club de Belgique, ce qui permit entre autres la réglementation des visites. L'augmentation progressive du nombre de touristes faisant halte à Villers-la-Ville (25.599 entrées en 1946; 52.203 en 1967) n'empêcha pas les vestiges de connaître encore divers déboires : incendie de l'Hôtel des Ruines en 1953; crue subite de la Thyle, en 1962, avec inondation des parties basses du domaine, sans parler des dégâts occasionnés par les graminées, la végétation folle et surtout le lierre. En 1966, la Province de Brabant prit l'initiative d'attirer l'attention de nos gouvernants sur le degré avancé de décrépitude des ruines abbatiales. Cet appel fut entendu par l'Etat qui se chargea, dès 1967, des travaux de première nécessité (consolidation et restauration des ruines et de leurs abords). L'illumination des ruines est présentement à l'étude.

Description sommaire des ruines

Dans leur état actuel et en dépit des graves mutilations subies, les vestiges de l'abbaye de Villers forment un ensemble unique tant par

la beauté des diverses constructions où sont représentés tous les styles qui ont fait florès dans nos régions du XII^e au XVIII^e siècle, que par la variété des ornements architecturaux encore visibles.

Eglise abbatiale **

De tous les bâtiments monacaux, l'église abbatiale est sans conteste le monument le plus captivant. Ses dimensions sont impressionnantes (90 mètres de long, 40 mètres de large à hauteur du transept, les voûtes s'élevant pour leur part à 23 mètres du sol). Nef majestueuse aux puissantes colonnes cylindriques. Le transept admirablement découpé et le chœur marquent une étape dans l'histoire de notre architecture brabançonne. Ils constituent, en effet, le premier exemple connu de l'application du style gothique (début du XIII^e siècle) dans notre province. Par contre, il ne reste pratiquement rien de la façade inspirée du baroque qui fut édifée, vers 1721, en remplacement de la façade originale (ogival primaire).

Bien que béant de toutes parts, l'édifice séduit toujours tant en raison de la pureté de ses lignes et de l'élégance de ses proportions que du fait de l'extrême sobriété de son ornementation qui, dans l'esprit de saint Bernard, devait tendre avant tout à créer et à entretenir un climat propice à la prière et au recueillement.

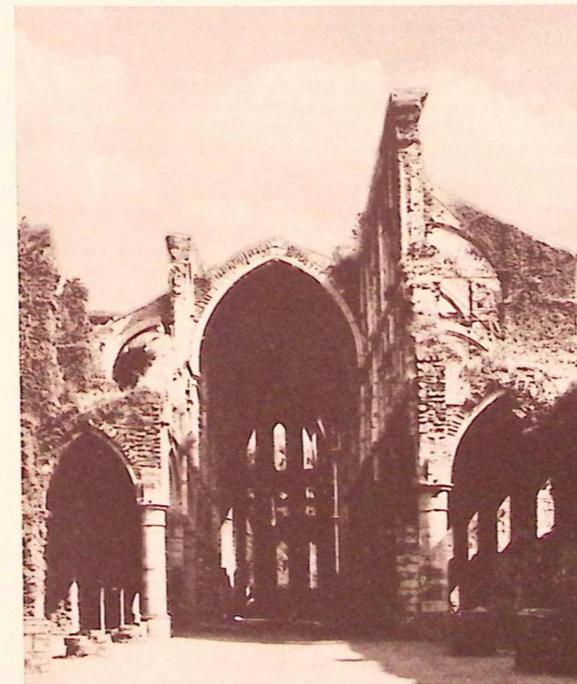
Derrière l'église s'étendait le cimetière des moines.

Cloître *

D'inspiration romane, le cloître fut modifié et agrandi du XIV^e au XVI^e siècle. Du cloître primitif subsistent encore deux fenêtres jumelées en plein cintre (fin du XII^e siècle). Le cloître abrite un intéressant petit **musée lapidaire** où sont rassemblées diverses pierres tombales ainsi que des pierres armoriées. On peut y admirer aussi le **Tombeau de Gobert d'Aspremont** *, preux chevalier qui s'illustra comme croisé sur le sol palestinien et mourut en odeur de sainteté, à Villers, en 1263. La dalle tumulaire, qui recouvre la tombe, porte un gisant, en marbre noir, où l'intrépide chevalier est représenté, revêtu de la bure. Le fond de l'alcôve est composé d'une superbe rosace.

A proximité du tombeau, remarquer la porte trilobée, bon échantillon de notre architecture romano-ogivale.

Vestiges de l'admirable église abbatiale de Villers-la-Ville.



Réfectoire - Cuisine - Chauffoir

Le réfectoire, avec ses 32 mètres de long sur 14 mètres de large, figure parmi les constructions les plus imposantes de l'abbaye. De style de transition entre le roman et le gothique, il est éclairé à l'aide de remarquables fenêtres en ogives géminées, dont chacune est surmontée d'un œil de bœuf. De fortes colonnes rondes, dont seules les bases subsistent de nos jours, divisaient ce puissant édifice en deux nefs.

Dans la **cuisine** basse, contiguë au réfectoire, subsiste le conduit d'évacuation des eaux résiduaires dans la Thyle qui passe, en cet endroit, sous les ruines, ainsi qu'une cheminée percée pour assurer l'aération de ce local.

Quant au **chauffoir**, construit vers 1179, il a gardé sa cheminée monumentale d'origine. C'était, en principe, le seul endroit du moulin où les moines étaient autorisés à entretenir du feu pendant les rudes journées d'hiver.

Brasserie *

Il s'agit de l'un des plus grandioses et des plus anciens bâtiments du monastère (38 mètres de long sur 10 mètres de large). Bien que construite durant le XIII^e siècle, le roman y triomphe encore avec ses voûtes d'arêtes, à cintre légèrement surbaissé, et ses colonnes cylindriques à chapiteaux surbaissés.

Non loin de la Brasserie, la **Chapelle Saint-Bernard** (habilement restaurée en 1967) date sous sa forme actuelle de 1715; elle remplace un premier oratoire élevé, dès le XIII^e siècle, à la mémoire du saint fondateur de l'abbaye.

Palais abbatial et jardins étagés

Le palais abbatial, reconstruit en 1720, à l'initiative de l'abbé Hache, formait un ensemble assez prétentieux, d'un luxe quelque peu tapageur, conforme à l'esprit du début du XVIII^e siècle. Il ne reste, de nos jours, que quelques vestiges de ce complexe monumental qui comprenait, entre autres, les appartements privés de l'abbé, les salles de réception et la nouvelle bibliothèque.

Un escalier de 117 marches, comportant 4 paliers, permet de gagner,

au-delà des jardins disposés en terrasses, la **Chapelle Notre-Dame de Montaigu**, élevée, en 1613-1615, par l'abbé Henrion, restaurée une première fois vers 1715, puis remise une nouvelle fois en état, il y a une trentaine d'années.

Du promontoire qu'occupe la chapelle, le **panorama** * sur les ruines est resté grandiose en dépit du voisinage malencontreux du viaduc du chemin de fer Ottignies-Charleroi.

Période d'ouverture et prix d'entrée aux ruines

Les jours et heures de visite sont fixés comme suit :
du 1^{er} mars au 30 avril : tous les jours de 9 à 18 heures;
du 1^{er} mai au 31 août : tous les jours de 9 à 20 heures;
du 1^{er} septembre au 31 octobre : tous les jours de 9 à 18 heures;
du 1^{er} novembre à la fin février : les dimanches et jours fériés seulement, de 9 à 16 heures.

L'accès aux ruines n'est plus autorisé durant les 30 minutes précédant l'heure fixée pour la fermeture.

Entrée : 10 F. par personne; ce droit est ramené à 5 F. par personne pour les groupes scolaires, les voyages organisés par la Société Nationale des Chemins de Fer et par les Agences de Voyages, ainsi que pour les enfants (minimum : 4) accompagnés de leurs parents. Entrée gratuite pour les enfants de moins de 6 ans accompagnant leurs parents.

Musée de la Porte de Bruxelles

Situé à deux pas de l'entrée actuelle des ruines, près de la Porte romane dite de Bruxelles percée dans le mur d'enceinte de l'abbaye, le **Musée de la Porte de Bruxelles**, aménagé en 1963, constitue un centre de documentation comprenant deux sections : la première consacrée au passé de l'abbaye, recréé à l'aide d'anciens documents, cartes, gravures et maquette; la seconde initie le profane aux secrets de l'histoire naturelle locale (oiseaux empaillés, insectes, jardin de plantes médicinales utilisées jadis par les moines, petit arboretum groupant des essences arborescentes croissant dans la région).

Le musée est ouvert d'avril à septembre, tous les dimanches après-

midi. Du 15 mai au 31 août, les portes du musée sont ouvertes tous les jours, dans l'après-midi également.
Le droit d'entrée est fixé à 5 F. par personne. Ce droit est ramené à 3 F. par personne pour les groupes et écoles.

Prendre la 430 pour visiter le centre même de Villers-la-Ville. A droite, en bordure de la route, l'ancien moulin abbatial, dont les origines remontent à la fin du XII^e siècle et qui servit, sans doute, au début de logement aux moines avant de moudre le grain pour la communauté.

Converti, au XX^e siècle, en auberge à l'enseigne « Hôtel des Ruines », il fut incendié en 1953 et entièrement restauré dans les années 60; il est occupé de nos jours par une pâtisserie moderne, qui a conservé l'enseigne de l'Hôtel des Ruines, qui héberge pour l'instant, à l'étage, l'association « La Maison des Arts du Goddiarch » qui organise principalement en haute saison des expositions artistiques et culturelles. Avec l'accord de la direction de l'établissement, on peut admirer une cave romane, en plein cintre, de toute beauté.

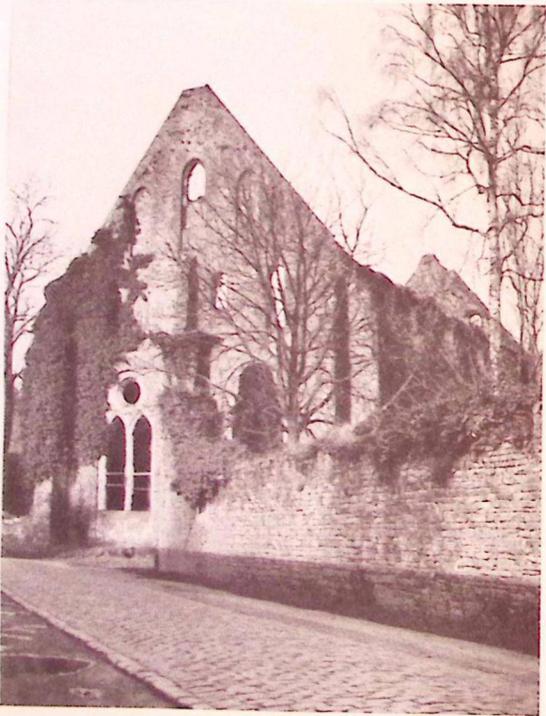
Plus loin, à droite, on aperçoit, dominant la rive gauche de la Thyle, la Ferme de l'Abbaye, qui aligne ses robustes bâtiments des XVII^e et XVIII^e siècles autour d'une spacieuse cour carrée.

Continuer pendant 1 km, puis à la bifurcation, négliger, en face, le tronçon terminal de la 430 rejoignant la R. 49 (Nivelles-Namur) et s'engager, à droite, dans la petite chaussée qui passe au pied de l'église paroissiale de Villers-la-Ville.

Eglise Notre-Dame

D'origine romane, ce sanctuaire a été presque entièrement reconstruit vers 1923, à l'exception de la tour forte et trapue, qui, bien que restaurée, remonte à la première construction. A la suite de ces derniers travaux, le plan de l'édifice a été sérieusement bouleversé. C'est ainsi que la tour occupe aujourd'hui le bras gauche du transept, tandis que l'ancien chevet, modifié lui aussi, correspond au bras droit du transept.

Réfectoire de l'ancienne abbaye de Villers-la-Ville.



En dépit de ces profonds remaniements, l'édifice, auquel on accède par un escalier de 18 marches, a gardé un charme indéniable. On s'arrêtera un instant devant le tympan en plein cintre de la porte d'entrée, motif architectural datant de ± 1200.

A l'intérieur, deux splendides retables * brabançons sont à signaler. Le premier ornant l'autel latéral gauche est une production de la fin du XV^e siècle. Appelé parfois Retable de l'Enfance de Jésus, il évoque, avec une certaine rudesse et une touchante naïveté, les Fiançailles de Marie, l'Annonciation, la Nativité de Jésus, l'Adoration des Mages et la Circoncision. On l'attribue couramment à l'Ecole bruxelloise. Le second retable, placé sur l'autel latéral droit, porte le millésime : 1538. Connu sous le nom de Retable de la Vierge, il forme une composition raffinée, rehaussée de décors flamboyants. Ce retable, dont certains panneaux, tel le Retour des Apôtres ou la Dormition constituent des documents précieux du point de vue iconographique, serait sorti de l'atelier du maître de Lombeek (Jan Borman). A noter aussi la statue de Notre-Dame des Affligés (± 1600), objet d'un culte séculaire, puis, le monument funéraire, en pierre de taille, de François de Marbais (1610) et, enfin, les fonts baptismaux, en granit mouluré, de forme octogonale, remontant au XVI^e siècle. Signalons encore que la tour abrite une cloche de 1606, œuvre du fondeur montois Jean Grognard.

En continuant vers Sart-Dames-Avelines, puis en prenant la première rue à gauche, on atteint l'ancien moulin d'Hollers, qui fut érigé vers 1300 par les moines de Villers et qui resta en activité jusqu'à ces dernières années. Aujourd'hui, il est totalement désaffecté (roue enlevée - bief asséché).

En reprenant la route de Sart-Dames-Avelines, on peut gagner 1 km plus loin la Ferme du Châtelet.

Ferme du Châtelet

Ancienne forteresse médiévale perchée sur un éperon rocheux surplombant la Thyle. Site * d'une réelle majesté. Ce domaine (aujourd'hui exploitation agricole) a appartenu au célèbre Jean

't Serclaes, comte de Tilly, qui s'illustra durant la guerre de Trente Ans, à la tête des troupes de la Ligue Catholique. Du château primitif subsistent encore l'enceinte, la tour joutant l'entrée et la base de deux autres tours. Le donjon massif et carré, dont les murs ont 2 mètres d'épaisseur, est postérieur à la construction de l'enceinte. Au pied de la Ferme du Châtelet, sur l'autre rive de la Thyle, l'ancien moulin à eau du Châtelet contribue pour une large part à la joliesse des lieux de même que les curieux affleurements rocheux visibles sur la rive droite de la Thyle.

Revenir aux ruines de Villers-la-Ville. Face à l'entrée des ruines, prendre à droite (plaque : Mémorial Kongolo) pour rejoindre, via Mellery, le Mémorial National de Gentinnes, terme de notre randonnée.

La chaussée franchit d'abord la Porte de Namur, une des trois entrées pratiquées dans le mur d'enceinte de l'ancien monastère, puis grimpe sous les frondaisons avant de bifurquer, à gauche, à hauteur de la Chapelle Notre-Dame des Affligés, modeste oratoire votif, élevé vers 1730 et qui garde une statue en chêne de la Vierge, sculpture qui pourrait remonter au XIII^e siècle. Cette chapelle est le centre d'un pèlerinage séculaire toujours vivace (nombreux ex-voto). La Vierge y est invoquée pour la guérison des affections aux jambes, ainsi que pour la protection des enfants en bas-âge.

La route (sinueuse) quitte à présent la zone boisée de Villers-la-Ville pour se faufiler à travers champs jusqu'au centre agricole de Mellery.

MELLERY

Charmante localité qui a gardé de solides attaches rurales. Remarquer, à l'entrée du village et à droite de la chaussée, la Ferme de Mellery, remarquable spécimen de construction rurale, constituant un imposant ensemble à caractère défensif gardé par des murs puissants et un porche-tour coiffé d'une toiture à huit pans. Cette propriété relevait jadis de l'abbaye de Gembloux, qui la céda aux religieux de Villers-la-Ville à l'époque où l'abbé Robert Henrion (1587-1620) présidait aux destinées de l'abbaye.

L'église Saint-Laurent est un édifice d'une grande simplicité de lignes datant de 1776. Ce sanctuaire comportant trois nefs séparées par des colonnes cylindriques, à fûts monolithes, conserve trois œuvres notables : une statue de saint Bernard, en bois (1 m. 92 de haut), qui proviendrait de l'abbaye de Villers et dont on attribue communément la paternité à Laurent Delvaux; puis une autre statue figurant saint Antoine l'Ermite, sculpture en chêne d'une plastique admirable, qui remonterait à la première moitié du XVI^e siècle; enfin un Ecce Homo, en chêne, composition pathétique de la fin du XV^e siècle. La petite route, au tracé capricieux, traverse à présent un plateau agreste, piqué de-ci de-là de quelques grosses exploitations rurales, avant d'atteindre le riant village de Gentinnes.

GENTINNES

Centre agricole arrosé par la Houssière et le Ri du Grand Pré. Le premier de ces ruisseaux actionnait encore, il n'y a guère, un moulin à eau dont les origines remonteraient à 1238 environ.

L'église Sainte-Gertrude, bâtie en briques et bordée de marronniers, date de la seconde moitié du XIX^e siècle, à l'exception toutefois de la tour élevée à la fin du XVIII^e siècle. Ce sanctuaire, comportant trois nefs prolongées par un vaste chœur garde à côté d'un mobilier moderne sans prétention, d'intéressants et précieux fonts baptismaux * (XII^e siècle) composés d'une cuve carrée, d'un grain très fin, animée de rinceaux et enrichie des symboles des Evangélistes; la cuve est elle-même posée sur un pied massif de forme cylindrique.

Mémorial * national de Gentinnes

Le Mémorial national de Gentinnes, également appelé Mémorial Kongolo, est dédié à toutes les victimes missionnaires tombées sur le territoire de la République du Congo depuis la proclamation de l'Indépendance de cet Etat. Il s'élève au cœur de l'ancien domaine des comtes de Limminghe, occupé depuis 1904 par les Pères du Saint-Esprit. Le château actuel, qui abrite notamment un centre d'animation

spirituelle pour la jeunesse, placé sous la direction des Pères, ne rappelle que de très loin l'antique demeure seigneuriale. Reconstitué vers 1650 par Don Thomas Lopez de Uolla, il fut profondément remanié durant la seconde moitié du XVIII^e siècle par Robert-Joseph-Charles d'Udeken, dernier seigneur de Gentinnes. Les de Limminghe, qui occupèrent le château, au XIX^e siècle, en modifièrent encore l'aspect de sorte qu'actuellement seules la sobre façade dominée par un fronton triangulaire et la rampe de l'escalier d'honneur témoignent encore de la noble ascendance de cette gentilhommière devenue en 1904 un centre d'études et de formation de futurs missionnaires pour les postes d'Afrique; ceux-ci ont payé un lourd tribut (vingt des leurs sont tombés à Kongolo) à la vague de xénophobie qui balaya une partie du Congo au seuil de 1962 avant de déferler une nouvelle fois avec une particulière acuité en 1964.

Entre-temps, les Pères du Saint-Esprit avaient créé à Gentinnes dans le château et ses dépendances un collège familial qui embrassait le cycle complet des humanités. Cette dernière institution a subsisté jusqu'en 1968 pour faire place ensuite au centre d'animation précité. Le parc prolongeant le château est piqué d'essences rares et est animé d'un joli plan d'eau d'une superficie de plus d'un hectare.

La chapelle-mémorial *, établie à front de la vaste cour d'honneur, vis-à-vis du centre d'accueil (voir plus loin) a été érigée à l'initiative du Comité de Gentinnes, à l'aide de fonds provenant d'une souscription publique complétée par une intervention financière de l'Etat. Construite en 1966, suivant un projet de l'architecte Charles Jeandrain de Gembloux, elle a été conçue suivant un plan rayonnant et a une capacité de 200 places. L'ensemble, d'une exceptionnelle pureté de lignes, constitue une brillante réussite de l'art religieux moderne. Les baies sont garnies de remarquables vitraux dus au maître verrier Yves Dehais de Nantes. Le mobilier, d'une grande sobriété, comprend un autel formé d'un bloc de granit extrait du fleuve Congo, des bancs taillés dans le bois congolais et deux admirables sculptures modernes, un Christ, dont la croix est gainée de feuilles d'or, et une Vierge à l'Enfant invoquée sous le vocable de Notre-Dame d'Espérance, deux



Mémorial national de Gentinnes : « Le Missionnaire », sculpture, en aluminium, de Raf Mailloux.

œuvres signées Raf Mailloux. Un commentaire enregistré (durée : 10 minutes) accompagne le visiteur. Ce commentaire, qui décrit le monument et précise sa signification symbolique, existe en version française et néerlandaise.

Sur la façade, 211 inscriptions en bronze portant les noms de 181 missionnaires catholiques et de 30 victimes protestantes composent un émouvant martyrologe auquel sont associées toutes les victimes civiles et militaires des remous raciaux et politiques qui ébranlèrent le Congo de 1961 à 1965.

Un auvent monumental, soutenu par un porte-cloche de 17 mètres de haut, protège la façade. Au pied de ce porte-cloche, une statue, en aluminium, haute de 3 mètres, traduit avec simplicité et dignité la suprême offrande d'un missionnaire (sculpteur : Raf Mailloux). Tous les dimanches à 18 h. 30, une messe est célébrée à la chapelle à l'intention des pèlerins et des fidèles.

Depuis son inauguration officielle qui eut lieu, le 7 mai 1967, en présence du Roi Baudouin et de la Reine Fabiola, le mémorial voit croître chaque année le nombre de ses visiteurs (plus de 50.000 visiteurs en 1969).

Signalons qu'un centre d'accueil a été aménagé en face de la chapelle, à l'intention des pèlerins et touristes. Ce centre, agrandi en 1970, comprend une salle très spacieuse à usage de restaurant (buffet chaud et froid) et de salon de dégustation, une salle de projection pour la présentation de films et de diapositives sur le Congo et une salle d'exposition réservée à l'art et à la culture africaine. L'accès à toutes les salles est entièrement gratuit, de même que le vaste parking installé à l'intérieur du domaine.

De Gentinnes, retour à Bruxelles, soit par Saint-Géry, Cortil-Noirmont et la N. 4 (Namur-Wavre-Bruxelles), soit encore par la route empruntée à l'aller (Villers-la-Ville et la 430), soit enfin, par Villers-la-Ville, Baisy-Thy, Genappe et la N. 5 (Charleroi-Bruxelles), qui permet de redécouvrir le site historique de Waterloo, ses monuments et ses musées mondialement connus.

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

Une nouvelle association :
« Les Amis de la C.I.P.N. »
vient d'être créée à Bruxelles

Il vient de se constituer, à Bruxelles, une A.S.B.L. intitulée « Les Amis de la Commission Internationale des Parcs Nationaux », créée à l'initiative du Professeur Jean-Paul HARROY, Président de la Commission Internationale des Parcs Nationaux (C.I.P.N.) de l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature et de ses Ressources (U.I.C.N.).

La nouvelle association « Les Amis de la C.I.P.N. » poursuit, par son caractère international, notamment, un but différent de celui des organisations belges de la protection de la nature. Les fonds que les Amis de la C.I.P.N. recueilleront dans tous les pays du monde serviront à rendre possibles certaines actions que la C.I.P.N. doit entreprendre. Ce n'est, en effet, que par des interventions de divers ordres : démarches officielles, avis techniques, envois d'experts, subventions de certains projets précis, que l'on pourra inciter de nombreux pays, et notamment du Tiers Monde, à améliorer leur actuel réseau de parcs nationaux, soit en créant de nouvelles réserves naturelles, soit en renforçant le statut de celles déjà existantes.

On sait que la C.I.P.N. vient de publier, sous la signature de M. Jean-Paul HARROY, un document précieux, la « Liste des Nations Unies des Parcs Nationaux et Réserves Analogues » dont la version française a paru (*) et dont la traduction anglaise est sous presse. Cet inventaire, consacré par le Secrétariat Général de l'Organisation des Nations Unies, constitue un outil indispensable pour stimuler dans de nombreux pays la réalisation des objectifs définis ci-dessus. L'exploitation systématique de cet ouvrage sera l'une des premières tâches à laquelle la nouvelle A.S.B.L. apportera son aide.

Le Bureau des Amis de la Commission Internationale des Parcs Nationaux est composé de M. Marcel DE LEENER, Ingénieur A.I.Br., Président, de Madame Y.M. ROBERT, membre du Conseil

d'Administration des « Réserves naturelles et ornithologiques de Belgique », de M. Maurice WILLAERT, Gouverneur Honoraire du Kivu et de Madame DEL-FOSSE-GARNIR, Secrétaire-Trésorier. Le Secrétariat des Amis de la C.I.P.N. est fixé 33, avenue Jeanne à Bruxelles 5 - Tél. 47.29.71 - C.C.P. 1966.72

(*) Hayez, 4, rue Fin, Bruxelles 8 - 550 pages.

La prochaine
Foire internationale
de Bruxelles
aura lieu en avril 1970

La 43^e Foire internationale se déroulera du 15 au 26 avril 1970 dans les Palais du Centenaire à Bruxelles (Heysel) et sera spécialisée en Confort Ménager.

De nombreuses firmes belges et étrangères auront la possibilité d'y présenter leurs dernières nouveautés en appareils électroménagers, alimentation, chauffage, sanitaire, installations de cuisine, ameublement et arts décoratifs, photographie, cinéma et arts graphiques, machines à coudre et à tricoter, produits d'hygiène et d'entretien, édition et papeterie, etc... Plusieurs pays et organismes participeront également à la Foire, à titre officiel.

Comme en 1969, les acheteurs professionnels se verront consacrer les trois premières journées de la Foire (soit les mercredi 15, jeudi 16 et vendredi 17), tandis que le grand public y aura accès sans restriction à partir du samedi 18.

La 43^e Foire comportera également deux nocturnes, fixées au lundi 20 et vendredi 24, jours au cours desquels les Palais resteront ouverts jusqu'à 22 heures.

Tous nos itinéraires touristiques
sont édités en format de poche

A la demande de nombreux lecteurs et correspondants, qui souhaitaient obtenir un maximum de renseignements pratiques sur le patrimoine

touristique du Brabant, nous avons entamé en 1966 une œuvre de longue haleine visant à présenter par le truchement d'itinéraires aussi attrayants et vivants que possible le visage sans fards de notre belle province, tel que le promeneur ou l'excursionniste est appelé à le découvrir au hasard de ses balades ou de ses randonnées. A l'intention toute spéciale de nos nouveaux membres, nous signalons que ces itinéraires, qui paraissent régulièrement dans notre Revue, font au lendemain de leur sortie de presse l'objet d'une réédition en format de poche (14 x 12 cm), formule particulièrement prisée par les touristes.

Toutes ces plaquettes richement documentées sont en outre éclectiquement illustrées et enrichies d'une cartographie rendant aisée la localisation des sites décrits. Ces opuscules, d'une teneur moyenne de 48 pages, sont encore momentanément vendus à notre bureau d'accueil rue Saint-Jean, 2, à Bruxelles au prix extrêmement modique de 5 F, par fascicule.

Important : En cas de virement à notre C.C.P. 3857.76 les souscripteurs sont priés d'acquitter le montant de 8 F par itinéraire, pour couvrir les frais inhérents à l'expédition. Par la même occasion et de façon à prévenir tout risque de mécompte, il leur est chaudement recommandé de bien spécifier sur le talon du bulletin de versement la brochure désirée.

Pour gouverner, sont encore disponibles les itinéraires suivants :

1. Wemmel - Meise - Grimbergen - Laeken — 32 pages.
2. Nivelles, capitale du Roman Pays de Brabant — 24 pages.
3. Tervuren et son cadre prestigieux — 24 pages.
4. Au fil de la Voer (Tervuren - Vossem - Leefdaal - Bertem - Louvain) — 32 pages.
5. Louvain (deux promenades au cœur de la vieille cité universitaire) — 40 pages.
6. Heverlee (château d'Arenberg - abbaye de Parc), les Eaux-Douces et le sud de Louvain — 32 pages.
7. Entre Senne et Sennette (Hal - Saintes - Quenast - Rebecq - Rognon - Virginal - Samme - le

IL EST BON DE SAVOIR QUE ...

- Plan incliné de Ronquières - Ittre - Oisquerocq - Tubize - Clabecq - Braine-le-Château) — 40 pages.
8. Une visite à Léau, joyau du Brabant — 52 pages.
9. Au cœur du Hageland (abbaye de Vlierbeek - Holsbeek - Kortrijk - Dutsel - Sint-Pieters - Rode et le château de Horst - Wezemaal - Gelrode - Betekom - Aarschot) — 40 pages.
10. Dans le Pajottenland (Anderlecht - Hal - Gaasbeek - Lennik-Saint-Martin - Lennik-Saint-Quentin - Lombeek-Notre-Dame - Schepdaal - Bodegem-Saint-Martin - Capelle-Saint-Ulric - Grand-Bigard - Basilique Nationale du Sacré-Cœur) — 48 pages.
11. En Roman Pays de Brabant (La Hulpe - Genval - Rixensart - Bierges - Wavre - Saint-Géry - Gentinne - Villers-la-Ville - Sart-Dames-Avelines - Houtain-le-Val - Nivelles - Waterloo) — 52 pages.
12. Les Musées communaux de Bruxelles — 32 pages.
13. L'Hôtel de Ville de Bruxelles — 32 pages.
14. Entre Dyle et Démer (Louvain - Rotselaar - Werchter - Haacht - Keerbergen - Tremelo - Betekom - Aarschot - Langdorp - Testelt - Averbode - Zichem - Montaigu - Diest - Tiel - Sint-Joris-Winge) — 64 pages.
15. Sur les traces de Pierre Bruegel (Dilbeek - Itterbeek - Vallée de la Pede - Strijtem - Pamel - Lombeek-Notre-Dame - Gooik - Lennik-Saint-Quentin et Lennik-Saint-Martin - Gaasbeek - Vlezenbeek - Leeuw-Saint-Pierre - Huizingen - Beersel - Rue Haute (Quartier des Marolles) - Eglise Notre-Dame de la Chapelle) — 64 pages.
16. Tirlemont, ville blanche — 32 pages.
17. En suivant la 430 Bruxelles - Villers-la-Ville (Abbaye de la Cambre - Université Libre de Bruxelles - Boitsfort - Groenendaal - La Hulpe - Genval - Rixensart - Renipont - Chapelle-Saint-Lambert -

En préparation (sortie de presse en avril 1970).

Céroux-Mousty - Ottignies - Court-Saint-Etienne - Villers-la-Ville - Mellery - Gentinne) — 64 pages.

Le tirage de ces brochures étant limité, nous invitons nos membres à commander sans tarder les plaquettes qu'ils souhaitent acquérir.

L'Association « La Faune Marine » expose à nouveau ses collections à Bruxelles (Etterbeek)

L'association belge « La Faune Marine », qui groupe de nombreux membres recrutés principalement dans les milieux scientifiques et artistiques, organise, cette année, à Etterbeek (Bruxelles) pour la neuvième fois depuis sa fondation en 1960 une

exposition consacrée au monde étrange et envoûtant qui peuple nos mers et océans.

Pour la circonstance, les organisateurs ont réuni un ensemble absolument unique de coquillages exotiques, des étoiles de mer, des oursins, des coraux magnifiques en provenance de toutes les mers du globe, etc... En outre, les visiteurs pourront admirer pour la première fois de splendides collections de papillons et de coléoptères des pays chauds.

Signalons que cette exposition, qui se tient présentement au 40, rue Général Leman, à Etterbeek, à deux pas de la place Jourdan, restera ouverte jusqu'au début du mois de mars prochain, aux jours et heures ci-après : les samedis et mercredis de 14 à 18 heures. L'entrée est entièrement gratuite. Parking aisé sur la place Jourdan même.

NOTRE livret de dépôt
VOUS RAPPORTE

4,50%
net

VOTRE «INTERET» vous dicte de consulter
BANQUE COMMERCIALE D'ESCOMPTE

Vieille Halle aux Blés
1000 BRUXELLES
Tél. 11.42.93 (5 L.)



84, Boulevard Tirou
6000 CHARLEROI
Tél. 31.44.45 (3 L.)

Les manifestations culturelles et populaires

FEVRIER 1970

- 1 BRUXELLES : Serge Wollner expose ses dessins dans la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean (jusqu'au 14 février). La salle est fermée les dimanches.
- 8 BRUXELLES : Semaine internationale de l'Agriculture, dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 15 février).
- 10 AARSCHOT : Cortège carnavalesque.
- 14 JETTE : Exposition de peinture, à l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier (jusqu'au 1^{er} mars).
- 15 NIVELLES : Grand Cortège carnavalesque.
- 20 BRUXELLES : Bossaert expose ses gravures en la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean (jusqu'au 7 mars). La salle est fermée les dimanches.
- 21 BRUXELLES : Bal des Ailes, dans les Palais du Centenaire (Heysel).
- 28 BRUXELLES : Salon des Vacances, dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 6 mars).

MARS 1970

- 1 BRUXELLES : 13^e Salon professionnel et international Europac (cristaux, porcelaines, céramiques, orfèvrerie, cadeaux et objets d'ameublement) dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 9 mars).
- LOUVAIN : Pèlerinage national à saint Joseph, en la chapelle Saint-Antoine (durant tout le mois de mars).
- 8 HAL : Grand Cortège carnavalesque.
- 13 BRUXELLES : « Artistes italiens résidant dans le Benelux », en la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean (jusqu'au 28 mars). La salle est fermée les dimanches.
- 14 BRUXELLES : 11^e Salon international du Bâtiment et des Arts décoratifs (machines et matériaux de construction, équipements et fournitures pour le parachèvement de l'habitation et de sa décoration) dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 22 mars). — Bal de l'Ecole Royale Militaire, dans les Palais du Centenaire (Heysel).

JETTE : Exposition de peinture, à l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier (jusqu'au 30 mars).

18 BRUXELLES : 2^e Salon International de la Chasse-Pêche-Equitation, dans les salles Arlequin, Rotonde et Bagatelle de la Galerie Louise (jusqu'au 23 mars inclus).

19 LOUVAIN : Chapelle Saint-Antoine (place Père Damien) : grandes solennités à l'occasion de la fête de saint Joseph.

21 BRUXELLES : 6^e Salon européen du Chauffage, du Conditionnement d'Air et de l'Isolation - Euroclima (climatisation, chauffage central, conditionnement d'air, régulation automatique, isolation thermique, chauffage urbain et industriel) dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 26 mars).

22 ANDERLECHT : 62^e Concours du « Bœuf Gras ».

HOEGAARDEN : Procession des Douze Apôtres (début des cérémonies à 8 h. 30).

JETTE : A l'Hôtel communal, place Cardinal Mercier : Concert par l'Ecole de Musique G.H. Luytgaerens.

SCHAERBEEK : Cortège carnavalesque.

29 KEERBERGEN : 16^e Foire commerciale (également le 30).

30 HAKENDOVER : Procession traditionnelle du Divin Rédempteur (à 10 h.) suivie d'une chevauchée très spectaculaire à travers champs. La cérémonie suivie par des dizaines de milliers de pèlerins et de touristes se termine vers midi par la bénédiction donnée du haut d'un autel érigé pour la circonstance au cœur de la plantureuse campagne séparant Hakendover de Tirlémont. Signalons aux amateurs de folklore qu'au cours de la nuit précédant ces cérémonies, des centaines de pèlerins et de fidèles venus du Brabant, de la Campine, de Hollande et même d'Allemagne parcourent treize fois la distance séparant la Chapelle de Notre-Dame de Pierre (Tirlémont) de l'église d'Hakendover, pour attirer les faveurs du ciel sur leurs personnes et sur leur bétail.

LEMBEEK : Marche militaire de Saint Véron avec la participation de plusieurs fanfares et de nombreux groupes militaires en costumes d'époque (carabiniers d'avant 1914-1918, sapeurs, artilleurs, chasseurs, guides, gendarmes, etc...) escortant les reliques et la statue du saint. Départ : 9 heures; retour vers 17 h. 30.

AVRIL 1970

3 BRUXELLES : Exposition de produits et objets d'art en provenance de la Bulgarie, en la Salle des Métiers d'Art du Brabant, 6, rue Saint-Jean (jusqu'au 18 avril).

5 BRUXELLES : 8^e Salon Bel-Jouets (jeux, jouets, articles de fête et de décoration, puériculture) dans les Palais du Centenaire au Heysel (jusqu'au 12 avril).